

★ CHLOE LIESE

Des Étincelles sous le gui



★ ORIGINAL kobo

Des Étincelles sous le gui

Chloe Liese

traduit de l'anglais (américain) par Sylvie Cohen

A **kobo** ORIGINAL

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

[Page de titre](#)

[Note de l'auteur \(Spoilers\)](#)

[Note sur la liste de chansons](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Épilogue](#)

[Remerciements](#)

[À propos de l'auteur](#)

Du même auteur

Colophon

OceanofPDF.com

Note de l'auteur (Spoilers)

Cette romance de Noël est une auberge espagnole en ce qu'elle déroule au fil des pages une intimité à connotation sexuelle et consensuelle. Elle offre également un échantillon de la nature humaine qui, à mon sens, mérite d'être mieux représenté dans les romans d'amour par le biais d'une représentation positive et authentique. Ici, il s'agit de neuroatypie ou neurodivergence (plus précisément de l'autisme, ma propre expérience), du spectre asexuel (à savoir la demi-sexualité, là encore une expérience personnelle) et du diabète de type 1 (inspiré par un ami atteint de cette pathologie). À partir de mon vécu et avec l'aide de relecteurs, j'espère avoir accordé à ces questions l'attention et le respect qu'elles méritent.

Par ailleurs, le livre campe un personnage qui inonde son ex de textos après leur rupture jusqu'à surgir à l'improviste. Après un sévère rappel à l'ordre, il disparaît définitivement du récit comme de la vie de notre héroïne. Je sais que, pour certains, on s'aventure sur un terrain glissant et que la vigilance s'impose.

Au final, j'espère que ce roman vous apportera joie et réconfort. C'est l'histoire d'un homme et d'une femme qui apprennent à se connaître et à s'aimer tels qu'ils sont, ce qui, je crois, est le plus beau cadeau que nous puissions recevoir, tant dans la vie réelle que dans la fiction.

Note sur la liste de chansons

Au début de chaque chapitre, une chanson et un artiste sont suggérés comme le moyen d'établir un lien affectif avec l'intrigue. Ce n'est pas indispensable – pour certains, cela pourrait même représenter une source de distraction, voire un obstacle –, d'autant que les paroles n'illustrent pas nécessairement l'intrigue. Vous pouvez l'écouter en fond sonore avant ou pendant la lecture. Si vous appréciez les playlists, plutôt que de chercher chaque titre, il est possible d'y accéder directement sur Spotify en vous connectant à votre compte et en indiquant *The Mistletoe Motive* dans la barre de recherche.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

Playlist : *Let It Snow ! Let It Snow !* *Let It Snow !*, Ella Fitzgerald

Le monde est un globe de neige. D'épais flocons tourbillonnent dans un ciel sillonné d'arabesques argentées et s'éparpillent autour de moi. Une bourrasque de vent me cingle le visage et s'engouffre dans mes vêtements. Par un matin glacial de décembre, je me rends à la librairie *Bailey*, dont je suis la cogérante, et en fervente adepte des fêtes de fin d'année que je suis, je commence la journée comme je le fais depuis des années : entre mes mains gantées, je serre une tasse de cacao chaud à la menthe poivrée – nappée de sauce au chocolat et de crème fouettée – tandis que la voix rauque et mélodieuse d'Ella Fitzgerald résonne dans mes écouteurs.

« *Let it snow ! Let it snow ! Let it snow !* »

La chanson s'achève et la voix d'Ella s'évanouit. J'ouvre la porte de la librairie et retire mon casque antibruit en peluche blanche imitant la fourrure, qui tient lieu de cache-oreilles. Il est temps d'affronter la réalité : mon métier de libraire, cette existence merveilleuse ponctuée de chansons et de chutes de neige pittoresques, serait un rêve concrétisé s'il n'y avait un petit caillou dans ma chaussure...

Mon regard accroche la silhouette familière d'un géant haut comme une tour, aux larges épaules gainées de coton amidonné, immaculé.

En fait, « petit » n'est pas le qualificatif le plus adéquat.

— Miss Di Natale.

La voix polaire de mon interlocuteur dégouline le long de ma colonne vertébrale, telle une goutte d'eau échappée de la banquise.

Les mains encombrées par mon chocolat et un sac de toile contenant des décorations de Noël réalisées par mes soins, je claque la porte d'un coup de pied et pousse le verrou du coude, vu que nous n'ouvrons pas avant une heure.

Je réponds avec une allégresse feinte :

— Monsieur Frost...

Ma bête noire, mon ennemi juré le bien nommé (tout le monde sait que *frost* signifie « gel » en anglais) louche ostensiblement sur l'horloge murale ancienne, dévoilant ainsi son meilleur profil. Un nez fort, des pommettes aiguës qui semblent taillées dans la glace, une mâchoire en cristal de roche. Il hausse un sourcil sombre en se retournant et me vrille de son regard vert sapin avant de lâcher :

— Merci de vous joindre à nous... avec trois minutes de retard.

Je le hais. Ce type est le houx épineux dans la guirlande de Noël qu'est ma vie.

Depuis douze épouvantables mois, je codirige la plus ancienne librairie indépendante de la ville avec cet ours mal léché de Jonathan Frost ; avoir tenu si longtemps sans péter un plomb relève du miracle.

Mon regard rivé au sien, j'avale une grande gorgée de chocolat et me lèche les lèvres, parce que je sais que ça l'agace. Avec sa remarque désagréable des « trois minutes de retard », il l'a bien cherché.

Ses yeux se posent sur ma bouche, sa mâchoire se crispe et il fait volte-face.

Il s'active sur un carton de nouvelles acquisitions dont il découpe le ruban adhésif à l'aide d'un cutter, comme s'il plantait la lame rétractable dans le ventre d'un poisson.

— Voyons voir, ils ont raté votre lait chocolaté hors de prix, c'est ça ?

Je grince des dents en passant devant la vitrine de la boutique.

— C'est du *chocolat chaud*. Et effectivement, ils ont oublié la menthe poivrée. Impossible de débiter les fêtes de fin d'année sans ça.

Il s'attaque au carton suivant avec l'agilité d'un tueur professionnel. Je le regarde manier la lame, puis poser le cutter perpendiculairement au bord du comptoir avant d'ouvrir le carton à grand renfort de muscles que je vois jouer sous la fine étoffe de sa chemise.

Quel gâchis que cette espèce de morceau de bois ait un corps d'athlète.

— Cessez de me reluquer, Gabriella.

— C'est le cutter que je regarde.

— Bien sûr.

Mes joues virent à l'écarlate. Je flanque les décorations de Noël sur le comptoir avec une telle force que j'entends un craquement.

— N'importe qui au courant des romans gores dont vous vous abreuvez, Monsieur Frost, ne quitterait pas le cutter des yeux.

— Non seulement vous matez mes muscles, mais vous surveillez aussi mes lectures, si je comprends bien ?

Pour toute réponse, j'émets un grognement furieux qui s'étrangle dans ma gorge quand j'avise une assiette de sablés posée dans un coin du comptoir. Découpés dans diverses formes en hommage aux fêtes de l'hiver, ils scintillent de cristaux de sucre brillants comme des diamants. Je me penche pour mieux voir. Une riche odeur de beurre et de candi me chatouille les narines. Je peux presque les sentir fondre sur ma langue.

— Ça vient d'où ?

Jonathan hisse les deux cartons sur ses épaules, faisant apparaître des choses intéressantes sous sa chemise.

— Vous avez droit à une réponse.

Je me tourne vers les mystérieux biscuits, de peur d'être accusée de reluquer ses fesses, tandis qu'il se dirige vers les étagères dédiées aux nouveautés. Tout en me creusant les méninges, je pose mon gobelet sur le

comptoir, puis ôte mes moufles, mon écharpe et mon manteau, que j'accroche à leur place habituelle. Je prélève un biscuit dans l'assiette et l'examine.

— Les Bailey ?

Jonathan a un soupir las.

— Eh bien, quoi ? C'est possible, non ?

Les propriétaires de la librairie, M. et Mme Bailey, se montrent rarement, mais se comportent envers moi comme des grands-parents attentionnés. Je travaille pour leur compte depuis six ans, d'abord à temps partiel durant mes études, ensuite comme gérante au cours des deux dernières années après avoir obtenu mon diplôme. Ils savent à quel point je raffole du mois de décembre, des fêtes de fin d'année et, bien sûr, des friandises. Je les imagine bien nous faire livrer des biscuits à la boutique (ils adorent Jonathan pour une raison qui m'échappe).

Donc, s'ils n'ont pas envoyé les cookies, qui est-ce ? Nous n'avons pas embauché de personnel cette année en raison d'un budget très serré et aussi parce que Clark, l'étudiant qui nous aidait à mi-temps, a démissionné la semaine dernière. Apparemment, il considérait les relations entre Jonathan et moi comme « toxiques et hostiles ».

Les jeunes de nos jours ont tendance à fuir les conflits comme la peste. Ils n'ont vraiment pas de tripes.

J'examine le cookie sous tous les angles.

— Bon, alors, Monsieur Frost, si ce n'est pas les Bailey, qui est-ce ?

Jonathan émet un claquement de langue réprobateur et rectifie l'alignement des livres sur l'étagère.

— J'ai dit une seule réponse, Gabriella.

Perplexe, mais attirée par l'odeur délectable du gâteau, je m'apprête à y goûter, mais me ravise aussitôt. Soudain, une petite ampoule clignote dans ma tête. Je pointe le biscuit vers Jonathan avec un regard soupçonneux.

— C'est vous !

Il s'immobilise avec le livre qu'il tient toujours à la main. Lentement, il jette un coup d'œil par-dessus son épaule et nos yeux se croisent. Son expression est... indéchiffrable.

Je ne suis pas physionomiste. Avec le temps, je suis capable de repérer des schémas et de mémoriser leur signification. Après douze mois passés à observer les changements subtils de ses traits sculptés dans la glace, je connais mieux Jonathan Frost que je ne veux bien l'admettre. Mais là, c'est nouveau.

Décontenancée, je me mords les lèvres presque jusqu'au sang, afin que la douleur m'aide à me ressaisir. Son regard se voile et s'attarde sur ma bouche.

Sans trop savoir pourquoi, je suis littéralement en train de rôtir dans ma robe pull vert émeraude. Quelqu'un aurait-il monté le chauffage à mon insu ?

J'essaie de reprendre l'avantage.

— À supposer que ce soit vous, je me demande bien pourquoi vous avez apporté ces biscuits, dis-je, la voix coassante.

Le regard de Jonathan croise le mien. Encore une mimique que je ne reconnais pas. J'ai l'estomac en vrac.

Il s'apprête à répondre quand un coup à la porte l'interrompt.

— C'est fermé jusqu'à dix heures ! glapit-il, la mine renfrognée.

L'air paraît plus frais maintenant que je suis libérée de l'emprise de son regard. Ayant recouvré mes esprits, je laisse tomber le biscuit comme s'il me brûlait les doigts, me frotte les mains et me dirige vers la porte.

— Pas le cran d'y goûter, hein ? lance-t-il.

Il doit les avoir confectionnés lui-même en veillant à mélanger un laxatif à la pâte.

— Le jour où je mangerai quelque chose que vous aurez préparé, il gèlera en enfer, Monsieur Frost. Et pour votre gouverne, sachez que l'empoisonnement est un crime.

Il se remet à ranger les livres avec une précision millimétrique.

— S'il n'y a pas mort d'homme, on n'écope que de quelques années.

Je manque trébucher en m'approchant de la porte.

— Je l'aurais parié !

Il lève les yeux au ciel.

— Franchement, Gabriella, quoi que vous en pensiez, je ne suis pas obligé de calquer ma vie sur les thrillers dont je m'abreuve, comme vous dites.

— Mieux vaut cacher la boîte de cutters, on ne sait jamais.

Je m'apprête à déverrouiller la porte quand j'aperçois mon reflet dans le verre dépoli. Entre la marche en plein vent de ce matin et les petits jeux de Jonathan, j'ai l'impression d'avoir traversé une tornade : mes joues sont aussi rouges que mes lèvres, mes yeux noisette aussi grands que des soucoupes, agités de tics, et mes boucles couleur châtain miel, qui d'habitude ondulent joliment sur mes épaules, rebiquent comme électrifiées.

Tandis que je tente de mettre un peu d'ordre dans ma coiffure et de reprendre visage humain, je surprends le regard de Jonathan fixé sur mon reflet et sens un frisson remonter le long de mon échine. Il hausse un sourcil et me lance une œillade glaciale. Je lui tire la langue.

— Ça vous va bien, dit-il.

— Qui est-ce qui parle ? Vous qui laissez un pauvre livreur se geler sur le trottoir.

Jonathan – ce monstre – ne répond jamais quand on frappe à la porte avant l'ouverture, mais il arrive que les livreurs s'égarent et ne trouvent pas la ruelle de service. Je suis l'âme charitable qui les remet dans le droit chemin.

Je déverrouille la porte et aperçois un jeune homme – du moins ses jambes – titubant sous le poids d'un bouquet qui lui dissimule la moitié du corps.

— Mademoiselle Gabriella Di Natale ?

Je le considère, bouche bée. Il y a plusieurs centaines de dollars de fleurs. Des roses pourpres, des poinsettias aux pétales veloutés, des branches de pin et de houx, des lis blancs comme neige de la dimension d'une assiette. Leur parfum me monte aux narines, provoquant un éternuement carabiné qui me plie en deux.

Un torse puissant de la taille d'une maison passe devant moi, tandis qu'un nouvel éternuement me secoue tout entière. Jonathan saisit le grand vase conique comme s'il s'agissait d'une brindille et non d'une imposante gerbe pesant une bonne dizaine de kilos et va pêcher la carte qui l'accompagne. Je suis également curieuse de savoir qui les envoie – je n'en ai pas l'ombre d'une idée.

Le livreur finit par jeter un coup d'œil par-dessus le bouquet.

— Euh, mais... c'est pour Mlle Gabriella Di... j'ai besoin d'une signature.

Sa voix s'étrangle devant le regard froid que lui jette Jonathan.

Mon associé se tourne vers moi, alors qu'un nouvel éternuement me saisit.

— Elle a l'air d'être en état de signer, d'après vous ? dit-il en apposant sa signature d'un geste ample. Gabriella, dites-lui que je n'ai pas l'intention de voler vos fleurs.

— Bien sûr que non. Quelle idée ! Merci A-A-A-A-TCHOUM !

— Joyeuses fêtes ! jette Jonathan en claquant la porte.

Il se dirige vers l'arrière-boutique en dépouillant le bouquet de tous les lis qui le composent.

— C'est la dernière fois que je vous offre des petits gâteaux en guise de rameau d'olivier un 1^{er} décembre, ajoute-t-il. Dire que vous m'accusez de vouloir vous empoisonner, alors que votre petit ami vous envoie un cadeau hautement pathogène. Un drôle de loustic, celui-là.

Une nouvelle vague d'éternuements m'ébranle de la tête aux pieds.

— Q-quoi ?

— Il vous expédie des fleurs pour Noël sans se soucier qu’elles soient allergisantes. Les parfums trop forts vous font éternuer et vous donnent la migraine.

— Il n’est pas... Attendez. Comment le savez-vous ?

Jonathan pose le bouquet sur le comptoir, ouvre la porte du fond qui donne sur la ruelle et jette des lis d’une valeur de cent dollars dans la benne à ordures, comme s’ils grouillaient de vermine.

— Douze mois, Mademoiselle Di Natale.

— Douze mois quoi ?

Il ferme la porte et se dirige vers la kitchenette qui comporte une cafetière et des tasses, ainsi qu’un placard dont les étagères sont séparées en leur milieu par du ruban adhésif, comme si nous étions des belligérants et que le coin d’une boîte de crackers empiétant sur le territoire ennemi était une déclaration de guerre.

Jonathan ouvre le robinet de l’évier et retrousse ses manches jusqu’aux coudes, chaque pli de sa chemise blanche empesée révélant quelques centimètres de muscles ciselés, ombrés de poils bruns. Je m’évertue à détourner le regard, mais c’est peine perdue.

À l’exception de mes deux meilleurs amis, qui sont également mes colocataires, la seule personne avec qui je passe le plus clair de mon temps est Jonathan Frost au-cœur-froid-comme-la-banquise et je pense que cela me ramollit le cerveau – huit longues heures par jour, semaine après semaine. On ne cesse de se toucher, de s’effleurer quand on se croise entre les rayonnages de la librairie. Je ne peux m’empêcher d’admirer le jeu de ses muscles sous sa chemise quand il déballe les cartons et garnit les étagères. Je vois ses yeux se plisser dangereusement lorsque j’enfreins le règlement et m’accroupis par terre pour lire une histoire à l’un de nos jeunes lecteurs.

À ces moments-là, il se produit parfois un phénomène curieux. Mon esprit efface cinquante-deux semaines de querelles quotidiennes, de luttes de pouvoir mesquines et prend une tournure inexplicable, comme se fixer sur ses mains qu'il frotte sous l'eau, par exemple. Je me surprends alors à penser à d'autres occasions où les bras se plient, les mains se mouillent, les doigts se recourbent. En voyant son pouce frotter une tache d'encre sur sa paume, je l'imagine encerclant *autre* chose et...

Il coupe l'eau, prélève d'un coup sec une serviette en papier au distributeur et s'essuie les mains. Sa voix me fait l'effet d'un coup de tonnerre et je me redresse, comme frappée par la foudre.

— Douze mois. Cinquante-deux semaines. Six jours par semaine. Huit heures par jour. Deux mille quatre cent quatre-vingt-seize heures. Croyez-le ou non, j'ai appris quelques trucs en cours de route.

Je m'ébroue et croise les bras sur ma poitrine.

— Je vois. Sois proche de tes amis et encore plus proche de tes ennemis, dit le dicton.

Jonathan lève les yeux. Je surprends son regard qui parle dans un langage codé que j'ignore.

Je *déteste* cette sensation familière, qui ne manque jamais de craqueler le vernis de mes difficultés sociales. Je suis neurodivergente dans un monde neurotypique, que mon cerveau autiste ne déchiffre pas de la même façon que Jonathan Frost, ce génial tacticien. C'est l'une des raisons pour lesquelles je le déteste : je devine son esprit rusé, froid et calculateur. Il possède ce qui me fait défaut, il voit ce que je ne peux pas voir et manie ces armes sans pitié. Voilà pourquoi les Bailey l'ont engagé.

Parce qu'il est ce que je ne suis pas.

Et dans mes pires moments, il m'oblige à prendre conscience de mes lacunes.

Je voulais incarner tout ce que les Bailey désiraient quand Mme Bailey a pris sa retraite et qu'ils m'ont offert cette promotion. Les Bailey le

souhaitaient également. Ils m'aiment beaucoup. Ma passion pour les livres est un atout majeur. Seulement, le bilan financier serait certainement mieux équilibré avec un gérant unique, à une époque où les librairies indépendantes disparaissent les unes après les autres.

Mais après ma première année en solo, constatant que je croulais sous les tâches administratives, les Bailey m'avaient informée, autour d'une tasse de thé, que le fardeau était trop lourd pour une seule personne et qu'il me fallait un associé.

Jonathan avait donc été embauché il y a exactement un an aujourd'hui. En entrant dans le magasin, excitée comme une puce à l'approche des fêtes, je l'avais vu flatter M. Bailey, tandis que, les joues roses de plaisir, Mme Bailey souriait à quelque chose qu'il venait de dire. J'avais été flouée. Cette évidence m'avait frappée comme une boule de neige reçue en pleine poitrine.

Depuis, il s'évertue à charmer les Bailey en se rendant indispensable. Il est sûr de lui, froidement efficace et, au bout d'un an sous sa direction, la librairie fonctionne comme une machine bien huilée.

Jonathan est le cerveau. Je l'admets.

Mais moi, je suis l'âme.

Les touches fantaisistes de la vitrine, l'installation de fauteuils en peluche dans des endroits stratégiques, c'est moi. Je suis le sourire chaleureux qui vous accueille et la table de présentation artistiquement agencée qui attire le client. Jonathan le sait. Il n'ignore pas que sans moi, cet endroit serait fonctionnel, mais impersonnel, parfaitement organisé et mortellement ennuyeux.

Bref, il a autant besoin de moi que moi de lui.

Ce serait sans doute une bonne raison d'unir nos forces et mettre nos différences de côté. Mais depuis que *Potter's Pages*, la redoutable chaîne de librairies, s'est implantée dans le quartier, il y a deux ans, et que nos bénéfices ont pris un sacré coup, je sais que ce n'est qu'une question de

temps avant que les Bailey n'annoncent qu'ils ne peuvent plus se permettre de nous garder tous les deux. Je n'ai aucune intention de céder ma place à Jonathan Frost, ni de lui permettre de devenir la force dominante, de sorte que le choix des Bailey s'impose comme une évidence.

En d'autres termes, après avoir commencé par un conflit de personnalités, notre querelle s'est transformée en un duel à mort.

Une mort professionnelle, bien entendu.

Le bruit régulier de gouttes d'eau provenant du robinet mal refermé interrompt mes réflexions.

Je m'aperçois que je fixe Jonathan avec insistance.

Il soutient mon regard.

Apparemment, un certain temps s'est écoulé, car j'ai oublié de battre des paupières. Les yeux me brûlent.

Adossé à la porte, les bras croisés sur sa poitrine, Jonathan, qui est fait d'une substance extraterrestre cryogénique, semble parfaitement à son aise. Il pourrait demeurer toute la journée sans ciller, contrairement aux faibles créatures de mon espèce.

Incapable de résister davantage, je me tourne vers l'énorme composition florale et cligne des yeux à toute vitesse, réprimant un soupir de soulagement tandis que je fais pivoter le vase pour l'examiner. Je repère un bristol dissimulé au milieu des fleurs. J'étais si troublée que j'avais oublié la carte de l'expéditeur.

Je tends la main quand Jonathan interrompt mon geste.

— Attendez !

Je me fige. Il se tient derrière moi, assez près pour que je sente sa présence, mais pas trop pour me mettre mal à l'aise. Son souffle chaud caresse ma nuque et je respire le léger parfum boisé de son eau de Cologne. Toutes ces odeurs me font mal à la tête, mais celle de Jonathan est agréable, je dois le reconnaître.

Il passe devant moi et détache le clip en plastique qui fixe la carte à une tige de poinsettia.

— Faites attention !

Je lève les yeux. La mâchoire serrée, il me vrille de son regard sombre. Dans la lumière chaude de la boutique, je distingue un reflet auburn qui joue dans ses cheveux couleur chocolat doux-amer.

— Attention à quoi ?

— Au poinsettia. Il peut provoquer une éruption cutanée.

— Une éruption cutanée ?

Il se penche sur la carte de visite.

— Exactement, Gabriella. Je vous répète que vous n'avez rien à craindre de moi. Votre petit ami vous a envoyé des plantes toxiques, un cauchemar pour vos sinus.

Mon *petit ami*. Nous y revoilà.

Trey et moi avons rompu depuis six mois et, auparavant, nous n'étions pas exactement « ensemble ». J'ai besoin de temps pour ressentir une attirance, et même si j'étais fascinée par Trey, le type souriant aux cheveux dorés, qui m'avait payé un chocolat chaud dans la cafétéria où il était entré boire un latte, j'hésitais à sortir avec lui. Mais Trey avait de la suite dans les idées et, très vite, il avait pris l'habitude de m'offrir mon café du matin, il m'inondait de SMS et une voiture m'attendait devant la librairie à la fin de la journée pour me conduire au restaurant où il m'invitait à dîner.

Ce qui, rétrospectivement, aurait dû m'alerter. Quand je l'avais averti que j'avais besoin de temps pour savoir où j'en étais, il m'avait fait la cour avec une ardeur renouvelée. Et pendant deux mois, sourde aux signaux d'alarme qui se déclenchaient dans ma tête, je m'étais laissée griser par les dîners en ville, les conversations brillantes, les textos et les coups de fil non-stop. Je me disais qu'au fond, tout se passait pour le mieux, n'est-ce pas ? Bien sûr, il me poursuivait de ses assiduités, mais la plupart des filles ne tergiversaient pas si longtemps avant de passer à l'acte.

Étant demi-sexuelle, je ne me laisse pas facilement séduire par un homme. Il me faut du temps pour savoir si je le trouve attirant, si je le désire, si j'aime l'odeur de sa peau, le contact de sa main sur la mienne ou l'idée d'envisager une relation charnelle. En d'autres termes, pour stimuler ma libido, j'ai besoin de connaître la personne et d'établir un lien émotionnel fort avec elle. Et cela ne se fait pas en un jour.

Trey ne comprenait pas et, à l'évidence, je n'avais pas réussi à le convaincre. C'était du moins ce que je pensais à l'époque. Je sais aujourd'hui que mes explications auraient dû suffire, qu'un partenaire digne de ce nom aurait respecté mes limites au lieu de les transgresser.

Jonathan avait deviné que je fréquentais quelqu'un. Trey n'était jamais venu me voir à la librairie, ce qui m'attristait, car Bailey était ma fierté et ma joie. Il prétextait qu'il travaillait dans la finance, à l'autre bout de la ville, et était très occupé. Le jour où il était entré dans mon bistrot favori était une exception à cause d'une réunion avec des clients, mais à présent, effectuer le déplacement pour prendre un café tous les matins en valait vraiment la peine.

J'ai donc reçu des monceaux de fleurs – qui me faisaient éternuer – accompagnés de poèmes à l'eau de rose. Il m'envoyait des messages et m'appelait si souvent qu'il était évident qu'il y avait quelqu'un dans ma vie.

Lors des promotions d'été, alors que, débordée, je courais en tous sens, Jonathan découvrit le pot aux roses en voyant le nom de Trey s'afficher sur mon téléphone.

Il désigna mon portable en dardant son regard de banquise sur ma personne.

— Qui est-ce ?

Je m'empressai de récupérer l'appareil posé sur le comptoir.

— C'est mon petit ami et ça ne vous regarde pas.

— Vous sortez avec ce type ? proféra-t-il d'une voix dure et teintée de mépris. Trey Potter. Le fils et l'héritier de *Potter's Pages*, notre concurrent

numéro un, qui cherche à nous racheter ?

Le sang battait violemment à mes tempes, je me souviens. J'avais l'impression que le monde se dérobaît sous mes pieds. Trey m'avait révélé être lié aux Potter sans préciser qu'il était le fils du propriétaire, ni qu'il escomptait réaliser une acquisition. Les Bailey non plus, qui se confiaient alors à Jonathan plus qu'à moi concernant la situation financière de la société.

J'encaissai le choc sous le regard inquisiteur de Jonathan Frost à mesure que les pièces du puzzle se mettaient en place – les questions de Trey sur mon travail, ma relation avec les Bailey, son refus de mettre les pieds à la librairie, son insistance à garder notre relation secrète. Abasourdie, blessée dans mon amour-propre, je relevai le menton dans une attitude de défi et, ravalant mes larmes, je passai en trombe devant Jonathan dans un silence hautain.

Ce soir-là, j'avais exigé des explications et rompu avec Rey. Il m'avait assuré qu'il m'aimait, que même s'il avait été effectivement chargé « d'engager une relation avec moi afin d'exploiter les possibilités stratégiques » – ce qui, après m'être concertée avec mes amis, signifiait « tenter de m'attirer dans le camp des Potter et me convaincre d'inciter les Bailey à vendre » –, il était tombé éperdument amoureux de moi.

« Je ne peux pas vivre sans toi, avait-il plaidé. Je ne veux pas que tu me quittes. Je ne m'en remettrai jamais. »

À force de lire des romans d'amour, je ne suis pas insensible aux plates excuses quand elles se présentent, mais je sais aussi reconnaître une personne toxique quand j'en rencontre une. Or Trey était une relation toxique par excellence.

Par la suite, j'ai envisagé de mettre les choses au clair avec Jonathan un nombre incalculable de fois en lui expliquant que, n'ayant aucune idée de ce que je savais ou ignorais, il s'était complètement trompé à mon sujet, ce jour-là. Je n'ai pas avalé la façon dont il me l'a dit, mais je lui suis

reconnaissante d'avoir lâché cette bombe. C'est grâce à sa franchise brutale que j'ai pu découvrir les véritables motivations de Trey, rompre avec lui et avouer aux Bailey ce qu'il s'était passé afin qu'ils sachent que ma loyauté était sans faille.

Ce qui m'en empêche est que j'ai scrupule à discuter de notre vie privée dans la bataille qui nous oppose pour la librairie, sans parler du fait que je n'ai pas envie de dévoiler mes faiblesses. Cela équivaldrait à baisser la garde. Or dans notre lutte acharnée pour le pouvoir, c'est un risque que je ne peux pas courir.

Les jours où je me sentais mieux disposée envers Jonathan – quand je me souciais de l'opinion qu'il avait de moi –, j'espérais qu'il tirerait les conclusions qui s'imposaient. Qu'il se rendrait compte que Trey était de l'histoire ancienne, alors que les mois passaient et qu'aucun rachat ne se produisait, que ma relation avec les Bailey restait chaleureuse et que mon ex ne se manifestait plus. Apparemment, c'était trop demander.

Aujourd'hui, j'ai compris pourquoi. Jonathan Frost me tenait en piètre estime. Et peut-être qu'au fond de moi, je le savais. Mais maintenant que je n'ai plus aucun doute à ce sujet, le plaisir délicieusement pervers que je vais éprouver à lui démontrer qu'il avait tort l'emporte sur la honte. J'en ai assez, je ne peux plus supporter la mauvaise opinion qu'il a de moi.

— C'est probablement ce qu'aurait fait Trey s'il était toujours mon petit ami, je déclare en le regardant bien en face. J'ai rompu il y a six mois. En réalité, c'est vous qui m'avez éclairée, mais bien sûr, vous avez supposé que j'étais au courant du rachat, alors que, depuis votre arrivée, j'ai été écartée des décisions financières et n'en avais aucune idée. Grâce à vous j'ai compris que je n'intéressais Trey que pour mon influence sur les Bailey. Il espérait que je plaiderais sa cause et parviendrais à les persuader d'accepter l'offre de rachat des Potter.

À la gêne que je ressens après cette confession se substitue la jubilation de le voir se décomposer, bouche bée, les yeux écarquillés. Sa main

retombe sur le comptoir avec un bruit mat. Je lui ai cloué le bec.

Je lui décoche un sourire réjoui.

— Il serait peut-être temps de se rendre à l'évidence, Monsieur Frost. Vos talents de détective ne sont plus ce qu'ils étaient.

Sur cette pique assassine, je tourne les talons en attrapant mes décorations au passage.

Je m'en vais métamorphoser cet endroit en un paradis hivernal.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2

Playlist : *Greensleeves*, Mountain Man

Huit heures plus tard, je suis accueillie par des exclamations de bienvenue dès que je referme la porte.

June et Eli, mes meilleurs amis et colocataires, ont adopté leurs postures favorites durant nos soirées libres – Eli au fond du canapé avec une couverture lestée qu’il attend de partager, et June, allongée sur un fauteuil relax. Elle lance un marshmallow sur la télé en huant Michael Caine, *alias* Ebenezer Scrooge, au moment où il apparaît sur l’écran dans *Noël chez les Muppets*. Le marathon des films programmés à la télé pour les fêtes a commencé.

Je retire mes bottes et mon harnachement d’hiver, laissant un sillage humide dans l’entrée.

— Je meurs de faim, dis-je.

— Il reste de la soupe, annonce Eli.

— Super. Je suis gelée.

Je me dirige vers la cuisine et me sers un bol de son fantastique bouillon de poulet en luttant contre un brusque accès de mélancolie. Les tasses de café vides de June jonchent le comptoir à côté des livres de cuisine d’Eli. Lequel se tord de rire devant la télévision, tandis que June gratifie Scrooge d’un geste expressif. Je ferme les yeux et savoure l’instant que je grave

dans ma mémoire, consciente que notre colocation ne durera pas éternellement.

Nous cohabitons tous les trois depuis la fac, ce qui nous permet d'économiser dans une ville où les loyers ne sont pas donnés et de bénéficier d'un logement plus agréable que si nous louions individuellement. Je pressens ce qui va arriver. Bientôt, Eli ira vivre avec son petit ami Luke et June, lasse des trajets interminables, finira par déménager plus près de l'hôpital.

Et je resterai seule avec ma chatte Gingerbread et mes piles de romans d'amour qui atteignent le plafond. Je ne suis pas à plaindre, non, mais... ils vont me manquer, d'autant que j'ai beaucoup de mal à m'adapter au changement. En fait, si les festivités de fin d'année sont mes préférées, ce n'est pas seulement à cause de ma passion pour la neige, la menthe poivrée, le chocolat, les sablés au sucre et les traditions de Noël, c'est aussi dû au fait que les personnes avec qui je partage cette période lui donnent tout son sens. Sans oublier notre marathon de films de Noël ; ma recette de Pizzelles, que je tiens de ma famille ; les *soufganiot*, les beignets de Hanoucca d'Eli ; la promenade annuelle de notre trio, muni de thermos de cidre brut, au jardin botanique transformé en féerie hivernale, et June, un peu pompette, qui engage une bataille de boules de neige au retour.

Et si c'étaient les dernières fêtes que nous passons ensemble ?

June me tire de mes pensées moroses.

— Ça va ?

Je lui tourne le dos pour dissimuler mes yeux embués.

— Oui, merci. Comment s'est passée la journée, vous deux ?

— Le boulot, répondent-ils en chœur.

C'est à peu près tout ce que j'obtiens quand je leur pose la question, chacun exerçant une profession qui exige la confidentialité. June est infirmière en réanimation et Eli psychothérapeute pour enfants.

— Et toi ? demande June, tandis que je me fais griller une tranche de pain.

— Épuisant, dis-je en regardant le début du film du coin de l'œil. J'ai eu maille à partir avec M. Grincheux toute la journée.

Jonathan était plus ronchon que jamais, tandis que je décorais la librairie en fredonnant mes airs de Noël favoris. Pendant que j'égayais les lieux avec des flocons de neige, des toupies de Hanoucca en pâte à modeler et en papier mâché, des kinaras, des arbres de Noël, des piñatas en forme d'étoiles à sept branches, des ménorahs et des symboles de feu et de lumière du solstice d'hiver, je l'ai surpris en train de m'observer, sourcils froncés, avec une expression énigmatique. Et au moment de partir – nous assurons la fermeture à tour de rôle –, il a filé sans me souhaiter une « bonne soirée » sur son ton bourru habituel.

Quand je retourne au salon, Eli rabat la couverture et tapote le canapé près de lui. Je m'affale à ses côtés sans répandre de la soupe un peu partout, ce qui relève de l'exploit.

— Alors tu t'es disputée avec Monsieur Grincheux ? dit-il. Nous sommes le 1^{er} décembre, donc tu as décoré la librairie aujourd'hui. C'est un véritable travail de titan. Comment y arrives-tu seule ? Ça me dépasse. Tu devrais engager quelqu'un pour t'aider.

— Nous n'avons pas de budget pour cela, El.

— Son crétin d'associé pourrait au moins mettre la main à la pâte, marmonne June, le nez dans sa soupe.

— Jonathan ? Ce rabat-joie ? Jamais de la vie.

Eli met le film en pause.

— Peut-être que les fêtes de fin d'année sont un mauvais moment à passer pour lui, suggère-t-il avec diplomatie.

June et moi lui lançons un regard mauvais.

Il lève les mains en signe de reddition.

— Je me borne à dire que certains ont de bonnes raisons de ne pas aimer les fêtes.

Je m'insurge avec véhémence.

— Je ne vois pas pourquoi ! Je m'évertue à représenter toutes les religions à la librairie afin que nos clients se sentent à l'aise.

Eli installe la couverture sur mes genoux.

— Et tu t'en sors à merveille. Mais en suivant ta logique, si on s'efforce de respecter les croyances de chacun, on ne peut pas faire l'impasse sur ceux qui ne les apprécient pas.

Je fronce le nez.

— Toi et ta logique !

June se penche pour récupérer la télécommande, posée sur les genoux d'Eli.

— Tu pourrais laisser ta casquette de psy dans ton cabinet et arrêter avec ton altruisme à deux balles ? Je n'ai pas envie que ça déteigne sur moi.

Je le gratifie d'une chiquenaude du bout de mon pied nu.

— C'est vrai, El. De quel côté es-tu ? Je te rappelle que supporter Jonathan Frost m'a fait perdre plusieurs années de ma vie et que je souffre de reflux gastriques depuis qu'il travaille à la librairie.

— En tant qu'infirmière, intervient June, je te signale que tu irais beaucoup mieux si tu n'étais pas une chocoholique invétérée. Sans parler de ton régime qui consiste à quatre-vingt-dix pour cent de tomates.

— Je suis à moitié italienne ! On ne se refait pas !

Elle réintègre son fauteuil avec la télécommande et soupire de satisfaction.

— Choix alimentaires mis à part, ce type n'en est pas moins débile et il n'a certainement pas aidé ton RGO.

— Je peux te poser une question ? demande Eli.

— Oui, mais fais vite. Je veux regarder les Muppets vêtus à la mode victorienne, histoire d'oublier un peu la triste réalité.

— Jonathan sait que tu souffres d'autisme ?

Je me tortille, mal à l'aise, et souffle sur ma soupe.

— Non.

— Et les Bailey ?

— Oui.

June lui jette un de ses regards perçants dont elle a le secret.

— Où veux-tu en venir ?

— Ce que je veux dire, Gabby, c'est que tu es toi-même avec les Bailey, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête.

— Je ne pense pas que tu doives te justifier pour être en accord avec toi-même, mais je me demande pourquoi les Bailey sont au courant et pas Jonathan. Est-ce que tu te conduis naturellement en sa présence ?

J'évite son regard et fixe la vapeur qui s'échappe de mon bol.

— La plupart du temps. Je ne sais pas. Je ne cherche pas à cacher mes particularités sensorielles, et je ne fais pas non plus semblant d'être ce que je ne suis pas...

— Mais...

— Mais je ne me suis pas appesantie sur mes difficultés à établir des relations sociales, parce que... euh... je n'avais pas prévu de nouer une amitié ou un autre lien avec lui.

— Pourquoi pas ?

— Il est si... intimidant, si arrogant et...

Et tu lui en veux depuis le premier jour, susurre l'ange perché sur mon épaule, parce qu'il incarne toutes les qualités que tu n'as pas et que tu finis par développer un complexe d'infériorité.

Le diable, de l'autre côté, ne dit mot – il se contente de manier sa fourche au manche extensible, assez longue pour renverser l'ange de mon épaule et l'envoyer valdinguer, hurlant, dans une chute vertigineuse.

Je crois que je suis en train de perdre la tête.

La voix d'Eli me sort de mon dilemme ange-démon.

— Je comprends ton raisonnement et tu sais que je respecterai toujours tes décisions à ce sujet. Cela dit, ça aplanirait les conflits entre vous s'il savait que certains aspects de son attitude te déroutent, rendent la communication difficile et te poussent à bout, tu ne crois pas ?

Je déglutis nerveusement et m'humecte les lèvres.

— Oui, mais alors... il connaîtrait mon point faible et pas l'inverse.

Le diable sur mon épaule acquiesce vigoureusement.

— À moins qu'il ne suive le mouvement et ne t'avoue ses faiblesses à son tour. Dans ce cas, vous partageriez vos vulnérabilités et pourriez même devenir amis.

June lui lance un autre regard aigu. Une sorte de conversation neurotypique muette s'établit entre eux.

Je claque des doigts.

— Arrêtez de parler dans mon dos.

— Eli lit trop de romans à l'eau de rose, commente June.

Je lis et vends des romans d'amour, c'est mon métier, mais je ne vois pas le rapport.

— Et alors ?

— Je me demande si tu lui plais, poursuit Eli, qui marche sur des œufs. Mais comme il ignore comment tu fonctionnes, il se plante sur toute la ligne pour te montrer qu'il tient à toi.

Je le dévisage, sidérée. Une bulle de silence enfle dans la pièce, que je crève dans un éclat de rire tonitruant. Je ris à m'en tenir les côtes, les larmes aux yeux.

— C'est trop drôle !

Eli, lui, ne rit pas.

— Je suis sérieux.

— Ça ne m'impressionne pas, riposte June. En admettant qu'elle lui « plaise », comme tu dis, se comporter en âne bête est une façon stupide,

misogyne et régressive de le montrer.

— Il n’y a aucune chance, dis-je. Surtout si l’on prend en considération que, jusqu’à aujourd’hui, il croyait que je fréquentais notre pire ennemi.

— Mais tu as rompu avec Trey quand tu as découvert qui il était vraiment, intervient Eli.

— Alors pourquoi cet imbécile s’imaginait-il que vous sortiez encore ensemble ? questionne June.

— Parce que je ne lui raconte pas ma vie. Pour moi, il était évident que Trey et moi avions rompu, mais je suppose que Jonathan croyait que nous étions toujours ensemble et que je me montrais discrète à ce sujet.

Eli se rapproche sur le canapé.

— Comment a-t-il appris votre rupture ?

Je fixe l’image figée sur l’écran.

— Est-ce qu’on va enfin voir un fantôme flanquer la frousse à Michael Caine ?

— Pas tant que nous n’aurons pas démêlé ce micmac.

Je soupire, pose mon bol sur la table basse et m’affale sur le canapé.

— Trey a envoyé un bouquet de Noël effroyablement cher à la librairie ce matin avec un mot, je cite : « Tout ce que je veux pour Noël, c’est toi. »

June fait une grimace.

— Quel sale type ! Combien de numéros différents as-tu bloqués déjà ?

— Cinq. Je croyais avoir mis les points sur les i. Donc quand le bouquet est arrivé, Jonathan a lu la carte et s’est lancé dans une diatribe incendiaire contre mon petit ami, disant qu’il manquait singulièrement de tact pour m’offrir un bouquet trop parfumé, alors que je suis allergique. C’est alors que je lui ai annoncé qu’il avait un train de retard.

Eli se frotte le menton.

— Et comment a-t-il réagi ?

Je tends le bras pour actionner la télécommande que June tient à la main.

— Il a pris la couleur de la neige fondue dans la rue à la fin de la journée et il est resté bouche bée comme un casse-noix démantibulé. C’était réjouissant.

Les yeux de June s’écarquillent. Eli esquisse un sourire satisfait que je remarque à peine.

Je pose les pieds sur ses genoux.

— Bon, on regarde *Noël chez les Muppets*, oui ou non ? J’ai envie de voir un Grincheux en prendre pour son grade.

*

* *

Après le film, je me douche avant d’enfiler mon pyjama préféré, imprimé de flocons de neige. J’enveloppe mes cheveux dans une serviette pour les sécher en fredonnant *Greensleeves* et esquisse un pas de danse dans ma chambre. Gingerbread, ma chatte roux tigré, couleur de pain d’épice, somnole, étalée comme une étoile de mer sur ma balle rebondissante qui me sert de siège. Je l’enlève de là, prends sa place et l’installe sur mes genoux.

Je souris en l’entendant ronronner lorsqu’elle se rendort, et allume mon ordinateur portable.

Une photo de June, Eli et moi, serrés les uns contre les autres, s’affiche sur l’écran. Eli sourit, ses boucles auburn tombant sur ses yeux plissés ; il ne peut pas s’empêcher de cligner des paupières quand on le photographie. Les cheveux noirs brillants coupés au carré, le nez froncé, un grand sourire aux lèvres, June a les bras passés autour de nos épaules, front contre front avec Eli, écrasant mes boucles sur mon crâne tandis que je plaque un baiser sur sa joue. La neige saupoudre nos têtes comme du sucre glace et le jardin botanique ressemble à une tapisserie de lumières scintillantes en toile de fond.

Je contemple la photo, submergée de gratitude : j’ai la chance d’avoir des parents aimants, des amis qui représentent pour moi le frère et la sœur que je n’ai pas eus, une chatte fidèle, une ville où je me sens bien, un travail

que j'adore et des patrons que j'aime encore plus. J'ai tant de raisons d'être reconnaissante. Et si mon seul boulet dans l'existence – même si c'est un très gros boulet revêche – est Jonathan Frost, je pense que je peux m'en accommoder.

— Coucou !

Je fais volte-face. June se tient dans l'encadrement de la porte.

— Ça va ? demande-t-elle. J'ai conscience que nous t'avons un peu rudoyée tout à l'heure à propos de ta bête noire au boulot. J'essaie de te protéger. Et Eli est un incorrigible romantique.

Je souris.

— Je sais. C'est pour ça que je vous aime tous les deux. Je vais bien, je t'assure. Juste un peu fatiguée.

Elle hoche la tête.

— D'accord. Ne veille pas trop tard avec M. Reddit.

Je lève les yeux au ciel.

— Oui, maman.

Eli et June ne comprennent pas pourquoi je dialogue presque tous les jours avec quelqu'un que je ne connais pas. J'ignore jusqu'à son nom. Je sais seulement que nous habitons dans la même ville – le monde est petit.

Je pourrais tenter de leur expliquer ma relation avec M. Reddit, surnom qu'ils lui ont attribué, mais je garde pour moi le bonheur que j'éprouve à lui parler. Derrière le rempart d'un écran, je suis moi-même, sans contrainte, l'esprit clair, vif et précis. M. Reddit ne me voit pas lutter pour déchiffrer ses mimiques, il ne remarque pas que je me promène avec mes écouteurs antibruit, ni à quel point je suis perdue quand ma vie sort de la routine. Je m'aime telle que je suis, chaque centimètre carré de ma personne, celle qui s'intègre aisément dans ce monde, comme celle qui est socialement inadaptée, mais c'est une autre paire de manches de demander à quelqu'un de m'apprécier malgré mon infirmité.

Je ne dévoile pas à M. Reddit mon trouble de la personnalité antisociale, de sorte qu'il n'y a aucun risque qu'il me rejette.

Voilà pourquoi je préfère rester discrète vis-à-vis de June et d'Eli. Je devine leurs réactions. Eli m'encouragerait à miser sur la vulnérabilité. June déclarerait que mon amoureux devrait m'accepter telle que je suis, sinon il n'en valait pas la peine.

Et ils auraient raison. Mais c'est facile à dire. Ils ne savent pas ce que représente cette quête désespérée de l'amitié et de l'amour. Être autiste et demi-sexuelle ne signifie pas seulement être sans défense, comme c'est le cas pour tout un chacun quand on essaie de nouer une relation avec l'autre, mais aussi peser le pour et le contre : comment une handicapée telle que moi peut-elle accorder sa confiance à quelqu'un, moi que l'on ne traite pas toujours avec compréhension et gentillesse ?

J'ai donc gardé M. Reddit pour moi seule depuis que nous nous sommes rencontrés, il y a un peu plus d'un an, dans un fil de discussion Reddit sur les livres. Le ton est monté quand un internaute a fait l'apologie de *1984* de George Orwell et qu'un autre – c'est-à-dire moi – a expliqué patiemment et logiquement à quel point il avait tort.

Ça a vite dégénéré. Le type m'a affublée de tous les noms d'oiseaux.

Et c'est alors que Nom-d'un-chien a mis les pieds dans le plat. Je n'avais pas besoin d'un chevalier de Reddit dans son armure brillante, mais je n'étais pas contre. Et c'est ainsi qu'a commencé notre amitié livresque virtuelle.

Par un accord tacite, Nom-d'un-chien, *alias* M. Reddit, et moi ne nous parlons que le soir sur une plateforme de chat, Telegram, qui exige que l'on s'inscrive avec un numéro de téléphone, mais autorise à ne dévoiler que le nom d'utilisateur. Connaissant ma propension à l'hyperfocalisation, à la limite de l'obsession, j'ai préféré ne pas télécharger l'application sur mon téléphone, ce qui signifie que je ne peux chatter avec lui que sur mon ordinateur, à la maison.

Chaque soir, après avoir pris des nouvelles de June et/ou d'Eli, en fonction de leurs emplois du temps respectifs, une fois le dîner et la douche expédiés, je m'installe à mon bureau, Gingerbread sur mes genoux, et je termine la journée en bavardant avec M. Reddit. Je suis quelqu'un de routinier et il est devenu l'élément essentiel de mon quotidien. Voilà pourquoi en ouvrant Telegram, je constate, le cœur serré, que je n'ai pas de nouveau message.

Il est rare que M. Reddit me laisse sans nouvelle. Depuis que nous avons commencé nos discussions, ce n'est arrivé qu'à deux reprises, parce qu'il était malade et dans l'impossibilité d'écrire.

Je respire à fond pour surmonter ma déception et, incapable de m'en empêcher, je déroule la conversation de la veille entre l'ancien Nom-d'un-chien, qui a changé son nom d'utilisateur en M. Reddit, quand je lui ai appris que c'était le surnom que lui donnait ma colocataire, et MargaretCHATwood ou MCHAT, comme il m'a baptisée. Je commence par le message qui m'attendait quand je me suis connectée hier soir.

M. REDDIT : Pouvons-nous parler de la raison pour laquelle Marianne Dashwood s'adonne à des exercices de respiration ?

MCHAT : C'est une incorrigible romantique. Elle a tendance à accentuer le côté dramatique de la vie.

Il a commencé *Raison et Sentiments* de Jane Austen, parce que je lui ai reproché de n'avoir lu qu'*Orgueil et Préjugés*.

M. REDDIT : Accentuer le côté dramatique ? « Ce n'est pas le temps ni l'occasion qui doivent déterminer l'intimité – c'est le caractère seul. Sept années seraient insuffisantes pour que certaines personnes pussent se connaître l'une l'autre, et sept jours sont plus qu'il n'en faut pour certaines autres. » Vraiment ? Sept jours pour « déterminer l'intimité » ? Avec cette philosophie de la vie, je parie que Marianne va s'amouracher d'un crétin.

MCHAT : Oui, elle tombe amoureuse d'un goujat. Mais ce n'est pas de sa faute ! Il l'a séduite en omettant de lui signaler qu'il est sans le sou et

doit épouser une riche héritière, ce que Marianne n'est évidemment pas. Elle a le cœur brisé, alors un peu de compassion, s'il vous plaît.

M. REDDIT : Vous me divulgâchez la fin !

MCHAT : Voyons, c'est l'héroïne romanesque et désespérée du roman. Vous vous doutiez bien qu'Austen allait lui briser le cœur.

M. REDDIT : Je maintiens que vous avez divulgâché l'intrigue, CHATWOOD.

MCHAT : Désolée !

M. REDDIT : Tu parles !

MCHAT : Je vous jure que c'est vrai. Je ne pensais pas révéler un secret. Je croyais que c'était évident.

M. REDDIT : C'est tout sauf évident ! Il s'agit d'une histoire d'amour et je m'attendais à ce que son amoureux soit le bon numéro, pas un bourreau des cœurs.

J'ai beau le relire, je ne peux m'empêcher d'être surprise. Gingerbread me regarde d'un air endormi et roule sur le dos. Je lui gratouille le ventre avec un soupir en secouant la tête.

— Ne t'inquiète pas, ma chatounette, je lui ai prouvé qu'il avait tort.

MCHAT : Pour votre gouverne, M. Reddit, sachez que les écrits d'Austen sont souvent romanesques, mais pas au sens moderne du terme. Ce sont avant tout des romans de mœurs.

M. REDDIT : Ah oui ? Je pensais que Jane Austen était l'une des pionnières les plus influentes de la littérature dans la tradition des romans psychologiques.

MCHAT : Son œuvre a été romancée par la culture populaire, adaptée au cinéma qui a mis en avant le côté romanesque. *Orgueil et Préjugés* est d'un romantisme échevelé, c'est vrai. Ses autres écrits comportent également des intrigues et des scènes incroyablement romanesques. Seulement... elle n'a pas écrit des romans sentimentaux au plein sens du

terme. J'adore Austen, mais ce genre est bien plus diversifié qu'il n'y paraît et j'aimerais le faire savoir à un large public.

M. REDDIT : J'aurais aimé le savoir moi aussi. En fait, je m'attendais bêtement à un happy end.

MCHAT : Eh bien, maintenant au moins vous connaissez « ce » critère de la romance, le happy end.

M. REDDIT : Nous discutons de toutes sortes de livres, mais j'ai l'impression que la romance est votre genre préféré. Je me trompe ?

MCHAT : Non. Je suis incapable de lire autre chose depuis quelque temps – enfin, en dehors de la lecture croisée d'Austen avec vous.

À une époque, j'étais très éclectique en matière de lecture, mais ces derniers mois, je ne lis que des romans d'amour. Après m'être coltiné Jonathan Frost le Grincheux toute la sainte journée, j'ai besoin de voir ces crétins récolter ce qu'ils méritent et que les fins soient heureuses. Je vends d'ailleurs des tonnes de romans à l'eau de rose à la librairie. Je m'efforce d'inciter les lecteurs à lutter contre les stéréotypes négatifs sur ce sujet et à s'y plonger. Je m'attendais à ce que M. Reddit nourrisse les mêmes préjugés lui aussi.

En fait, pas du tout.

Je souris en lisant sa réponse. Hier soir, elle m'a illuminée comme un sapin de Noël quand papa allumait les guirlandes. Ce soir, j'ai l'impression de briller de mille feux.

M. REDDIT : D'accord, CHATwood. Pourriez-vous me conseiller ?

MCHAT : Sans blague ? Vous voulez vraiment lire un roman d'amour ?

M. REDDIT : Bien sûr. Par où dois-je commencer ?

Je déroule la liste que je lui ai recommandée (je me suis peut-être un peu emportée en énumérant mes romans préférés dans l'ordre, mais je suis libraire et mon plus grand bonheur est de recommander des livres !). Lorsque j'arrive à la fin de notre conversation, à l'habituel « Bonne nuit, MCHAT » de M. Reddit, je me mords les lèvres et me fais violence. Mes

doigts effleurent les touches, impatients de taper ce que j'ai failli écrire tant de fois ces derniers mois, depuis que je me suis mise à fantasmer. *Et si ?*

Et si mon amitié virtuelle avec M. Reddit devenait réelle ? Voire plus ? Cet espoir – l'éventualité de passer d'une relation amicale à amoureuse – m'anime depuis que j'ai rompu avec Trey.

Sachant comment je fonctionne, il n'est guère surprenant que, après une année à bavarder tous les soirs avec M. Reddit jusqu'à devenir si proches, il me suffit de songer à lui certaines nuits – la chaleur de sa voix, ses questions réfléchies, l'intérêt qu'il manifeste à mes réponses – pour être presque aussitôt submergée par une vague de jouissance.

Chaque fois que cela se produit, l'envie me prend de déclarer : « Pensez-vous que nous devrions nous rencontrer ? »

Je fixe l'écran et je sens mon courage s'évanouir, surtout si je considère son silence, ce soir. Et s'il se contentait d'une simple amitié ? Si je gâchais cette relation harmonieuse, fondée sur la compréhension et la confiance, pour explorer le champ des possibles ?

En fin de compte, je renonce à lui dévoiler le fond de ma pensée, contrairement à ce que cette malheureuse romantique désespérée de Marianne a osé faire.

Si seulement je pouvais connaître son cœur, tout deviendrait facile.

CHAPITRE 3

Playlist : *You're a Mean One, Mr. Grinch*, Lindsey Stirling et Sabrina Carpenter

En route vers la librairie, j'adopte une attitude positive. Tout se passera bien aujourd'hui. Même si, cette nuit, je me suis tournée et retournée dans mon lit en me demandant pourquoi M. Reddit ne m'avait pas envoyé de message. Comme d'habitude, je me suis plongée dans un roman historique audio pour me détendre et trouver le sommeil. Curieusement, j'ai choisi un livre dont le héros était la copie conforme de Jonathan Frost.

Alors que j'écoutais l'intrigue du point de vue de l'héroïne, mon imagination s'est emballée et s'est mise à me jouer des tours – le héros grincheux et renfrogné sentait l'eau de toilette boisée de Jonathan, parlait du même ton bourru et hargneux et ressemblait au géant musclé que je connaissais.

Pire encore, quand j'ai fini par m'endormir, mes rêves ont pris le dessus.

En proie aux limbes étranges d'un roman d'amour de la régence anglaise filtrant de mes écouteurs, outre le travail de sape de mon subconscient, j'étais un bas-bleu au tempérament de feu, ayant déserté la salle de bal bondée pour me réfugier dans la bibliothèque familiale avec un récit d'horreur à deux sous. Jonathan était un duc grave et maussade dont les opinions, radicalement favorables à l'industrialisation, scandalisaient les

membres de la gentry, propriétaires de grands domaines agricoles sur le déclin. Il s'était glissé à son tour dans la bibliothèque pour fuir ses pairs aristocrates intraitables et déguster un verre du meilleur whisky pur malt de mon père.

À la place, c'était moi qu'il avait trouvée. Il m'avait demandé ce que je lisais. La meilleure façon de m'amadouer est de me parler de livres. Une chose en entraînant une autre, nous avons badiné et folâtré tant et plus. La Gabby bas-bleu était d'humeur folâtre, pas scandalisée le moins du monde. Le duc Jonathan était curieux plutôt que revêche. Contrairement à l'hostilité que nous affichions dans la vie réelle, nous étions comme des piles électriques.

Lavallière, corset, jupons et boutons volèrent aux quatre coins de la pièce. Il se pencha pour me chuchoter des paroles salaces à l'oreille, tandis que je me convulsais et haletais sous son grand corps puissant. C'était si réel ! On aurait dit que je m'embrasais tout entière sous le feu de la passion, alors qu'il s'enfonçait en moi, me caressait d'une main experte pour m'entraîner peu à peu vers l'extase, à croire qu'il avait cartographié chaque centimètre de ma personne et savait exactement comment me rendre folle de désir...

Un coup de klaxon retentit, me ramenant brusquement à la réalité. Je suis en train de traverser au feu vert.

— Regardez devant vous ! s'égosille un chauffeur de taxi.

Heureusement que mon casque antibruit atténue les cris et les concerts de klaxons. Les sons stridents me vrillent le crâne. Je lève la main en signe d'excuse et me hâte de gagner le trottoir.

Je suis encore en retard parce que je me suis réveillée si troublée par mon rêve, tellement excitée que j'ai eu le plus grand mal à m'habiller. Ensuite, je suis sortie sans mon sac, ni mes bottes. Une véritable épave.

En plus, je suis en pleine crise. Ce n'est pas ma manière de fonctionner – je désire ceux dont je me sens proche, qui me plaisent et avec qui j'ai des

atomes crochus. Je n'aime pas Jonathan.

As-tu vraiment besoin de l'aimer ? me chuchote le diable perché sur mon épaule. *Ou s'agit-il plutôt d'intimité ? D'une relation ? Tu es liée à lui, n'est-ce pas ?*

Je dirais plutôt piégée, intervient l'ange, juché de l'autre côté. *Coincée. Empêtrée. Très mauvais, ça.*

L'ange a raison, mais le diable n'a pas tort non plus. Jonathan et moi sommes unis par un lien complexe, notre passion commune pour la librairie, bien que divisés sur la façon de la gérer ; des personnalités opposées qui ne se supportent pas mais qui, à bien des égards, se connaissent par cœur. Bref, nous sommes liés, qu'on le veuille ou non. Sans parler du temps fou que nous passons à nous chamailler et à nous provoquer. Combien d'heures Jonathan a-t-il comptabilisées ? Plus de deux mille ?

C'est beaucoup trop. Ça me tape sur le système. Qu'est-ce qu'il me prend de fantasmer sur un type que je ne peux pas supporter ?

Il y a une raison, chuchote le diable. *Tu n'as pas envie de la connaître ?*

L'ange fait la moue en secouant la tête. *C'est sur M. Reddit qu'elle est censée fantasmer...*

Je lève les bras et descends du trottoir. Je n'ai que faire de ces chamailleries entre ange et démon. Je n'ai même pas le temps de m'offrir un chocolat chaud à la menthe. Ce qui signifie que ma routine habituelle est bouleversée, j'ai faim, je risque l'hypoglycémie et suis en manque de ma boisson préférée.

Je suis d'une humeur massacrate. Au même moment, les écouteurs dans mes oreilles diffusent une version jazzy de *Sleigh Ride* interprétée par Ella Fitzgerald (qui d'autre ?), et je ne peux m'empêcher de sourire. Le bonheur que me procure la musique me rappelle sous quels auspices j'ai commencé la journée : rester positive. Je me remonte le moral en reprenant le chemin du magasin. La journée va être top ! La librairie est

magnifiquement décorée pour les fêtes. Durant tout un mois, je vais m’amuser, attirer les chalands par des activités divertissantes, vendre des livres et répandre la bonne humeur. Et ce n’est pas un affreux cauchemar où je fais l’amour avec Jonathan Frost en culotte ajustée qui va m’abattre.

En ouvrant la porte de la librairie, qui n’est pas verrouillée, puisque mon associé arrive toujours le premier, je ressens une bouffée de joie en embrassant l’espace du regard.

Les sols et les colonnes en bois poli et brillant, les étagères intégrées, les plafonds voûtés avec de magnifiques poutres apparentes sont un vrai régal pour les yeux. Les volumes aux reliures colorées s’alignent sur les étagères et s’empilent sur les tables en bois – un coffre au trésor livresque. Des flammes dansent joyeusement dans la cheminée à gaz. J’ai paré le manteau d’ornements de couleurs vives, de fausse neige scintillante et de branches de pin. Au plafond sont suspendues des décorations en papier mâché et en argile cuite célébrant les fêtes d’hiver, des entrelacs de rubans blancs, dorés et argentés, qui reflètent la lumière matinale, comme un étang gelé réfléchit le lever du soleil.

Le spectacle qui s’offre à moi, l’odeur réconfortante des livres mêlée à celle des rameaux fraîchement coupés m’immergent dans une bulle d’allégresse.

Ce n’est pas Jonathan Frost qui m’accueille avec son regard polaire, me rappelant que j’ai trois minutes de retard, mais les Bailey, les propriétaires, tout sourire. Ils sont rarement là et jamais le matin de si bonne heure. Je tombe des nues.

— Bonjour ! lance Mme Bailey du fond du magasin.

M. Bailey me fait signe d’approcher.

Il porte un nœud papillon à carreaux et des bretelles assortis à la jupe de Mme Bailey. Une peur diffuse me saisit. J’ai la gorge nouée. Ces gens-là comptent pour moi, de même que la boutique et mon travail. Quelque chose cloche, je le sens.

Mme Bailey contourne la grande table centrale et me serre dans ses bras.

— Joyeuses fêtes, ma chère ! La librairie est magnifique...

J'ai du mal à lui rendre son sourire. Elle s'écarte pour mieux me voir.

— Qu'y a-t-il ?

— J'aimerais bien le savoir.

Elle se rembrunit.

— Voyons Gabby, il ne faut pas vous tracasser. C'est une simple discussion d'affaires. Tout ira bien.

— Une simple discussion d'affaires, répète son mari en se massant le front.

— Détends-toi, George, dit Mme Bailey en lui tapotant le bras, avant de se tourner vers moi. Retirez donc votre manteau, Gabby, ensuite nous nous installerons dans l'arrière-boutique. Jonathan vient d'appeler. Il sera là dans une minute.

Je grince des dents.

— Il est au courant de votre visite ?

Mme Bailey s'installe sur une chaise à une extrémité de la table, les sourcils froncés.

— Je lui ai parlé de cette réunion la semaine dernière quand je suis passée juste avant la fermeture. Il m'a dit qu'il vous avertirait.

Certains patrons utilisent des méthodes de communication modernes, telles qu'un e-mail, un SMS, voire un coup de fil, mais les Bailey sont des technophobes farouches, réfractaires au téléphone portable. Ils se déplacent s'ils veulent nous transmettre un message, Jonathan le sait et ça le rend dingue. Quoi qu'il en soit, il n'hésite pas à exploiter cet état de fait à son avantage.

Je savais que c'était un goujat, mais à ce point-là, c'est un comble.

Je suis toutefois soulagée de ne pas avoir eu cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de ma tête pendant une semaine, vu que je panique en

terrain inconnu et que j'aurais passé les sept derniers jours à me mettre la rate au court-bouillon, à m'inscrire au chômage ou à regarnir inutilement les étagères. N'empêche que je suis furieuse.

Parce que Jonathan ignore qu'il m'a dispensée d'une semaine d'angoisse.

Il ne sait pas que si je l'avais appris, disons, un jour à l'avance, j'aurais eu vingt-quatre heures pour me préparer au pire. Il n'a pas cherché à m'éviter un stress obsessionnel. Non, il m'a caché cette réunion pour en tirer parti. Mais je ne me laisserai pas faire. En d'autres termes, je me garderai de signaler aux Bailey que Jonathan ne m'a pas informée, ce qui reviendrait à reconnaître que je suis prise au dépourvu.

— Ohhhh ! *cette* réunion-là ! (Je mens comme un arracheur de dents en ôtant mon écharpe et mon manteau.) Bien sûr ! J'ai confondu les jours.

Mme Bailey a l'air de me croire.

— C'est compréhensible, affirme-t-elle. Je suis tellement chamboulée à cette époque de l'année, moi aussi. Il y a tant à faire.

Je consulte l'horloge avec un petit sourire forcé. Jonathan a dix minutes de retard. Curieux, lui qui est toujours à l'heure.

— Où est Jonathan ?

— Je suis là.

Je sursaute et serre les bras contre ma poitrine pour calmer mon cœur qui s'affole. Je baisse les yeux, mais ne peux m'empêcher de les promener lentement le long de son corps. Mes joues virent au cramoisi. Après la scène torride de la nuit dernière, le livre audio qui s'est mué en rêve, c'est à peine si j'ose le regarder.

Ses cheveux noirs ondulés sont ébouriffés par le vent. Ses yeux vert pâle brillent comme le givre sur les pins. Ses hautes pommettes sont rosies par le froid et il a les bras chargés d'un plateau porte-gobelets. Comment un être si détestable peut-il être aussi sexy ? J'ai du mal à croire que je me suis

envoyée en l'air avec cet homme dans mon rêve et je donnerais tout pour effacer ce souvenir de mon esprit.

— Gabriella !

Je lève la tête et croise son regard.

— Oui ?

— Je peux passer ?

— Oh ! Pardon !

Je songe à lui faire un croc-en-jambe pour me venger d'avoir omis de me prévenir au sujet de la réunion, mais je préfère m'abstenir devant les Bailey. Je m'écarte et m'adosse au comptoir pour le laisser entrer dans la kitchenette, tout en réfléchissant à la façon dont je lui réglerai son compte plus tard.

Quand il passe devant moi, une odeur de menthe poivrée et de chocolat me monte aux narines. Ce salaud a commandé ma boisson préférée. Il l'a probablement empoisonnée à l'arsenic.

Je le suis du regard tandis qu'il pose le plateau sur la table avant de saluer les Bailey. Pendant que Mme Bailey sort les gobelets de leurs compartiments, Jonathan fait volte-face et enlève son manteau. Je suis soudain envahie par l'odeur boisée de son eau de toilette et des bribes de mon rêve me reviennent en mémoire : ses fortes mains m'agrippent la taille, me retournent et me soulèvent les hanches pour me mettre à genoux. Sa paume rêche parcourt mon dos, ses doigts s'enroulent autour de mes cheveux qu'ils écartent de mon visage, ses lèvres glissent le long de ma colonne vertébrale, mes fesses, puis plus bas, de plus en plus bas...

Je ferme les yeux et me cramponne au comptoir, luttant contre la chaleur qui inonde mon corps.

— Ça va, Gabriella ?

La voix de Jonathan me paraît plus rauque ce matin, telle que je me la représente au réveil.

Je n'arrive pas à croire que j'ai imaginé les moindres détails – son corps nimbé de la lumière du matin, les draps blancs drapés autour de ses hanches, sa bouche sévère adoucie dans un sourire indolent. Il s'étire langoureusement en bombant le torse, les yeux ensommeillés.

Non. Je refuse d'y penser. Surtout pas maintenant que je sais quel fumier sournois et méprisable...

— Gabriella !

J'ouvre les yeux et croise les siens. Une nouvelle bouffée de désir m'envahit. C'est inouï ! Dire que je suis sur le point d'assister à une réunion d'une extrême importance avec mes patrons et ma bête noire, dont j'ai rêvé de manière terriblement crue et non résolue (si vous voyez ce que je veux dire). Je suis désorientée, désarçonnée, au comble de l'excitation, tandis que Jonathan et son plateau de boissons a l'air aussi froid qu'un concombre.

Je devrais être rebutée, au lieu de quoi, je sens le bout de mes seins durcir et une vague incandescente se répandre entre mes cuisses. Il devrait avoir l'air d'un tas de charbon grognon avec son expression sévère, son pull d'un noir d'encre et son pantalon anthracite. Mais pas du tout. Jonathan Frost ressemble à du sexe, de la fumée et un ciel nocturne sans étoiles.

Je le déteste.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il incline la tête et me dévisage.

— Je vous ai demandé si ça va.

Comme s'il s'en souciait. Il fait son cinéma devant les Bailey.

Je relève le menton et bascule les épaules en arrière.

— Pour quelle raison ça n'irait pas ?

Ses yeux cherchent les miens. Je soutiens son regard.

— On peut commencer ? demande Mme Bailey.

Jonathan bat des paupières avant de faire volte-face.

— Tout de suite.

— Oui, dis-je d'une voix enrouée.

Je m'éclaircis la gorge, pose une main glacée sur ma joue brûlante et lui emboîte le pas.

Jonathan m'avance une chaise. Encore une mise en scène à l'intention des Bailey. Je lui lance un regard furieux et lui envoie un avertissement télépathique : *Je vois clair dans votre jeu.*

Il hausse les sourcils et esquisse un demi-sourire amusé. *Bien sûr*, répond-il sur le même mode.

Je m'installe, passablement énervée. Il contourne la table et va s'asseoir en face de moi.

Mme Bailey me tend un gobelet.

— Voilà qui devrait déridier votre joli minois, ma petite.

— C'est très aimable. Merci.

J'ôte le couvercle. Je suis très sensible aux odeurs et sais reconnaître un cacao chaud à la menthe poivrée préparé dans les règles de l'art : deux doses de menthe poivrée, du lait à deux pour cent, un supplément de crème fouettée et un filet de chocolat.

Par quel hasard Jonathan sait-il ce que je préfère ? Et comment se fait-il que je ne sente pas la mort-aux-rats ? Le cyanure a-t-il une odeur ?

Le silence s'éternise. M. Bailey sirote son café au lait. Mme Bailey également, bien que le sien empesté la cannelle et la noix de muscade. Tous deux me dévisagent avec insistance.

C'est vrai. Je lui dois des remerciements. La politesse est de mise. Pire, la gratitude.

À défaut de boisson empoisonnée, c'est ce que je m'apprête à faire qui va me tuer, pourtant je ravale ma fierté, affiche un sourire grimaçant et articule, les dents serrées :

— Merci, Jonathan, pour mon chocolat chaud à la menthe.

Il ôte le couvercle de son gobelet, croise mon regard, arque un sourcil et avale une gorgée de café noir. Du bout de la langue, il lèche une goutte de liquide sur ses lèvres. Je serre les cuisses sous la table.

— De rien, Gabriella.

Une décharge électrique secoue l'atmosphère, comme si l'univers était aussi préparé à un échange courtois entre nous deux qu'à une fusion nucléaire. La bouche de Jonathan s'incurve en un léger sourire, à croire qu'il lit dans mes pensées et s'en amuse.

Mme Bailey étreint sa tasse à deux mains.

— Par quoi voulez-vous commencer ? La bonne ou la mauvaise nouvelle ?

— La mauvaise, répond Jonathan.

— La bonne, dis-je en même temps.

M. Bailey se frotte les joues en soupirant.

J'avale une longue gorgée de cacao pour me réconforter. J'ai trop besoin de sucre pour m'inquiéter de savoir si cela risque de m'être fatal.

— Va pour le coup de grâce, dis-je à mi-voix.

— À toi, chéri, enjoint Mme Bailey à son mari.

M. Bailey lui jette un regard contrarié.

— Comme on s'y attendait, l'arrivée de *Potter's Pages* dans le quartier il y a deux ans a entraîné une baisse des bénéfices. Avec leurs prix compétitifs, leur stock massif, leur boutique en ligne, notamment les livres électroniques... bref, nous ne faisons pas le poids.

Le regard de Jonathan passe de l'un à l'autre avec une intensité laser que je ne saisis pas. J'ai la nette impression de passer à côté de quelque chose.

Le silence retombe. J'en profite pour observer Jonathan à la dérobée. Les mains croisées sur la table, tel un membre du conseil d'administration dans la salle de conférences, le dos bien droit, avec son pull en cachemire noir qui moule ses larges épaules et son torse, il semble tout droit sorti d'une romance fantasy, un de ces pavés de cinq cents pages que je dévore, où le méchant s'avère être le héros. Dans la réalité, le méchant est le méchant.

— Historiquement, déclare-t-il enfin, *Bailey* n'a jamais tenté de rivaliser avec la stratégie d'une chaîne de librairies. Nous valorisons le conseil personnalisé, parce que notre cible démographique et notre clientèle sont différentes de celles de *Potter's Pages*. Auriez-vous l'intention de changer de stratégie par hasard ? ajoute-t-il avec un regard circulaire.

— Je suis ouverte à cette idée, approuve Mme Bailey en fixant son mari, qui acquiesce. En substance, attirer de nouveaux clients et doper les ventes pour combler le déficit sont indispensables. Dans le cas contraire, il conviendra de réfléchir à l'avenir de la librairie, voire d'envisager la fermeture définitive après le nouvel an.

Mon univers bascule. Je serre ma tasse si fort que je m'attends à projeter un jet de chocolat au plafond.

— Nous aurons à faire preuve de créativité afin d'élargir notre champ d'action, poursuit-elle. Il nous faudra des ventes record ce mois-ci. Et, bien sûr, nous devons effectuer des coupes sévères dans les dépenses.

La créativité ? C'est mon domaine. Je bouillonne d'idées. Une grande promotion avant la fermeture pour les fêtes, de la musique en live, des ateliers pendant les vacances, des pâtisseries, des boissons chaudes. Ce pourrait être un peu salissant, mais c'est à cela que sert le nettoyeur multi-usages. Un club de lecture pourrait-il attirer de nouveaux lecteurs ? Je ne suis pas très douée pour les réunions de groupe, mais si elle ne se tient qu'une fois par mois et que les membres achètent les livres à la librairie, ça vaudrait le coup.

Comme de juste, au moment où mes idées prennent forme, Jonathan les réduit à néant, telle une machine à calculer tombée du ciel.

— Avec tout le respect que je vous dois, dit-il, le front plissé, il n'y a plus de réduction de dépenses possible. L'année dernière, j'ai effectué toutes les coupes sombres nécessaires, j'ai réduit nos frais généraux partout où je le pouvais. En dehors de la direction, nous n'avons plus qu'un seul

employé à temps partiel – enfin, c’est du passé puisqu’il a démissionné –, et maintenant il ne reste plus que...

— Nous, je complète à mi-voix.

Quand il s’agit de réduire les dépenses, tout ce qui reste à réduire est... l’un de nous, me dis-je, le cœur serré. Mon pire cauchemar est en train de se réaliser.

Mme Bailey soupire et avale une gorgée de son latte épicé.

— C’est la mauvaise nouvelle. Dans une période de l’année difficile et stressante, nous vous demandons d’en faire encore plus pour que nous puissions garder la tête hors de l’eau et envoyer *Potter’s Pages* au diable.

— Et... la bonne nouvelle ?

Mme Bailey sourit.

— La bonne nouvelle... Je suis convaincue que vos efforts porteront leurs fruits.

CHAPITRE 4

Playlist : *Little Jack Frost Get Lost*, Bing Crosby et Peggy Lee

— C’était plutôt sinistre, dis-je en saluant les Bailey de la main.

Les bras croisés sur sa poitrine à côté de moi, Jonathan suit des yeux le taxi qui s’éloigne sur la chaussée enneigée. Il ne répond pas, mais je devine que ses petites cellules grises fonctionnent à plein régime. Comme s’il sentait mon regard braqué sur lui, il tourne ses yeux vert délavé vers moi et me fixe pendant une longue minute interminable, stoïque et glacial comme jamais, tandis que seuls le bruit léger des flocons qui tombent sur le bitume et le chuintement des pneus brisent le silence.

Comment peut-il être si calme en pareil moment ? La réponse est qu’il a eu le temps de se préparer. On ne lui a pas coupé l’herbe sous les pieds, contrairement à moi.

Je vais enfin pouvoir prendre ma revanche. Je commence par ce qui, j’en suis sûre, va l’agacer. Ça marche à tous les coups. Souriant, je me mets à fredonner.

« *Little Jack Frost get lost, get lost.* »

Il plisse les yeux. Un tic agite sa mâchoire. Je jubile.

— Dommage que vous ne vous appeliez pas Jack, dis-je en esquissant quelques pas de danse avant de répéter le refrain. Jack Frost ? Il n’y a pas mieux.

Il marmonne dans sa barbe, ouvre la porte et m'invite à entrer.

Je déteste qu'on me force la main, mais je n'ai pas envie de me geler dehors, vêtue en tout et pour tout d'une robe pull rose au genou. Je me précipite à l'intérieur, frissonnant dans la chaleur ambiante. Je me tourne vers Jonathan qui verrouille la porte, me rappelant amèrement que je suis coincée ici avec lui dans un climat hostile, qui risque de se dégrader encore plus.

— Vous savez ce que cela signifie, dis-je. Ce que les Bailey nous ont laissé entendre.

Il passe devant moi, ramasse la pile de romans sentimentaux que j'avais posée sur la table et la fourre sous son bras.

— Cela signifie que cette librairie indépendante est au bord de la faillite après des années d'hémorragie d'argent en raison de méthodes commerciales dépassées, d'un système de chauffage, ventilation et climatisation déficients, d'une présence en ligne inexistante et d'une indifférence totale pour les prix concurrentiels.

— C'est vrai, mais ce n'est pas ce que je voulais dire.

Il s'immobilise, se retourne et me toise de ses yeux verts couleur de frimas.

— Expliquez-vous, Gabriella.

Je bous comme une cocotte-minute dont son ton tranchant, condescendant, menace de faire exploser le couvercle. Furieuse, je m'approche, récupère mes livres et retourne à la table centrale.

— Comme si vous ne saviez pas ce qu'ils avaient en tête quand ils ont parlé de réduire les dépenses. À moins d'un miracle, l'un de nous deux ne sera plus là l'année prochaine.

Jonathan attrape une pile de thrillers ésotériques de la rentrée d'hiver et la pose sur la table avec bruit, renversant au passage mes romans de Noël.

— Bien sûr que je le sais. Je l'avais compris dès le départ, Gabriella, depuis le premier jour.

Je remets mes livres en place d'un geste rageur, repoussant les polars au fond.

— Tant mieux pour vous, Jonathan. Pendant ce temps, certains étaient trop accaparés par leur travail pour perdre leur temps à organiser un sabotage professionnel.

— D'accord, rétorque-t-il sans s'émouvoir. Je suis le capitaliste teigneux qui a débarqué pour renflouer l'entreprise et vous la victime de mes machinations diaboliques, qui n'a au grand jamais souhaité mon départ et dont l'amour des livres et les sourires charmeurs destinés à nos rares clients vont nous sortir d'affaire comme par magie.

Je serre les poings sans répondre.

— Je reconnais que je suis un cérébral, un calculateur, Gabriella, reprend-il avec une douceur affectée. J'avais anticipé ce qui a été exposé au cours de la réunion, tout à l'heure. Mais de grâce, épargnez-moi ces fadaises au sujet d'arrière-pensées que je serais le seul à entretenir depuis que j'ai été engagé.

— Dixit celui qui m'a caché cette réunion !

Il serre les dents. Il sait qu'il est surpris en flagrant délit de mensonge.

— Je vous jure que j'allais le faire.

Je croise les bras sur ma poitrine.

— Ah oui ? Quand ça ?

Il s'éclaircit la gorge.

— Hier, mais... j'avais la tête ailleurs et j'ai oublié. J'avais l'intention de vous le dire ce matin. Seulement les Bailey – pour une fois – ont débarqué à l'ouverture, et ensuite, j'ai été retardé dans ce satané bistrot où je me suis procuré votre lait chocolaté à la menthe poivrée...

— Chocolat chaud !

— C'est pareil ! Ils n'ont pas respecté les proportions, donc j'ai exigé qu'ils en préparent un autre, et quand je suis arrivé ici, il était trop tard. Si

un regard pouvait tuer, je serais déjà six pieds sous terre. Vous étiez convaincue que je vous avais volontairement laissée dans l'ignorance.

— Vous le saviez depuis une semaine. Pourquoi avoir attendu la dernière minute ?

— Si je vous expliquais, Gabriella, vous ne me croiriez pas.

Je lui fais les gros yeux, l'air menaçant.

— Vous pensez tout savoir de moi, hein ?

Il me dévisage, la mâchoire serrée.

— Innocente comme l'enfant qui vient de naître, n'est-ce pas ? Vous croyez m'avoir cerné également. Et vous m'en voulez pour cette raison.

Je suis bien obligée de reconnaître qu'il est dans le vrai.

— J'éprouve un complexe d'infériorité en votre présence, dis-je en refoulant mes larmes. Quand ils vous ont engagé, j'ai vraiment cru que je n'étais pas à la hauteur.

Son expression s'adoucit. Il ouvre la bouche pour ajouter quelque chose, mais je le prends de vitesse.

— Je reconnais que j'ai parfois mal jugé votre façon péremptoire de nous imposer des coupes budgétaires, Monsieur Frost, mais je refuse d'être méprisée et laissée-pour-compte. Ce temps-là est révolu. J'ai bien l'intention de me défendre.

Il bat des paupières, l'air ébranlé. Il avance d'un pas. Je recule et heurte la table, envoyant valser une pile de livres sur le sol.

— Gabriella...

Je repousse la table pour écarter l'obstacle qui nous sépare, avant de me rappeler que, j'ai beau être d'une taille supérieure à la moyenne, Jonathan me dépasse d'une bonne tête. Nos poitrines se frôlent. Nos regards se croisent.

— J'aime cet endroit de tout mon cœur, dis-je avec véhémence. Il nous reste moins d'un mois pour sauver les meubles. Trois semaines et demie avant la fermeture pour les fêtes de fin d'année. Je vous répète qu'il y aura

des réductions de dépenses et que l'un de nous deux sera viré. C'est inéluctable.

Nos regards se soudent pendant ce qui me paraît être un très long moment.

— C'est aussi simple que ça ? fait-il.

— C'est la triste vérité. Vous les avez entendus, tout à l'heure. Vous connaissez les chiffres mieux que moi.

Jonathan me fixe sans sourciller.

— Oui, et je ne céderai pas si facilement. Je n'ai pas l'intention de baisser les bras sans me battre, Gabriella.

— Je m'y attendais. Voilà ce que je vous propose. Celui qui vendra le plus de livres ce mois-ci restera en place.

— C'est donc votre façon de voir les choses ? demande-t-il d'une voix uniforme au bout d'un long silence tendu.

— Les ventes brutes ne sont pas l'unique critère d'évaluation des compétences managériales, je veux bien l'admettre, mais regardons les choses en face : dorénavant, le gagnant tirera parti de ce que l'autre a apporté à l'entreprise. Sans moi, vous auriez une librairie figée depuis 1988. Au fil des ans, j'ai aménagé un bel espace d'accueil, où j'ai ajouté ma touche personnelle ; une classification accessible et intuitive par genre et sous-genre ; et un agenda d'animations, de rencontres et de dédicaces programmé pour l'année. Grâce à *moi*.

— Et grâce à *moi*, vous avez un système de CVC qui ne risque pas de faire fondre les calottes polaires, de coûter le PIB d'une petite nation en factures d'électricité ni de faire fuir les clients à cause de son incapacité à réguler la température ; l'utilisation des données pour établir une stratégie marketing élaborée sur la segmentation de la clientèle ; et dernier détail insignifiant, un système de paiement et de comptabilité digne du *xxi*^e siècle.

Je renifle.

— Ce n'était pas si catastrophique.

— Un fusible sautait au moins deux fois par semaine quand on allumait la climatisation, les radiateurs étaient une bombe à retardement, l'évaluation de nos stocks n'était pas adaptée à la demande des clients et cet ancien boulier en bronze, que vous qualifiez d'« antiquité », était à la fois inefficace et responsable d'innombrables erreurs de facturation.

— Gilda ! Elle me manque.

Il lève les yeux au ciel, comme pour prier Dieu de lui insuffler la patience.

— Gilda, c'est ça. Vous tapiez manuellement les prix sur une caisse enregistreuse victorienne.

— Une caisse enregistreuse victorienne dorée. Gilda avait de la classe !

— Elle a déclenché un contrôle fiscal !

On se regarde en chiens de faïence. Nos visages sont dangereusement proches. Il sent si bon. Une odeur de conifère, d'air hivernal, de fumée de bois. Je sens mes joues s'empourprer.

Jonathan me fixe d'un œil inquisiteur – mon menton relevé avec défi, ma rougeur révélatrice. Sa mâchoire se crispe. Ses sourcils se froncent. Le silence s'éternise entre nous.

J'ai hâte d'en finir, de m'éloigner à bonne distance, parce que j'ai du mal à contenir ma colère et que je suis inexplicablement excitée. Mes fantasmes de la veille, le tourbillon de sensations, sa chaleur, son parfum, l'énergie brute qui circule entre nous... Je brûle d'enrouler mes jambes autour de ses hanches, de coller mes lèvres aux siennes et de l'embrasser à en perdre haleine.

Je ferme les yeux, dissociant mentalement le Jonathan fantasmagorique et la réalité cauchemardesque.

— Vous empiétez sur mon espace vital.

— C'est vous qui avez commencé, rétorque-t-il.

J'ouvre la bouche, puis la referme. C'est moi, il a raison.

— D'accord. N'en parlons plus.

Il s'éloigne de trente centimètres à peine.

— C'est mieux ?

Je m'écarte de la table et reprends contenance.

— Beaucoup mieux. Que pensez-vous de mes conditions, Monsieur Frost ?

Il me dévisage intensément, les bras croisés.

— Uniquement la vente des livres ?

— C'est ça.

Qu'il aille au diable avec ses sourcils arqués et son air hautain.

— Vous vous rappelez que certains des meilleurs polars psychologiques de ces derniers temps ont été publiés cette année ou vont bientôt sortir ?

— Quatre mots pour vous, Monsieur Frost : littérature jeunesse et romances de Noël.

— Techniquement, ça fait six.

Je trépigne.

— Vous avez parfaitement compris ce que je veux dire ! Maintenant, répondez-moi : acceptez-vous les termes de l'accord, oui ou non ?

Nouveau silence rompu par le tic-tac de l'horloge murale qui égrène les minutes restantes du pitoyable manège de notre rivalité professionnelle.

— J'accepte, dit-il enfin.

Avec un sourire hypocrite, je me glisse dans son dos et retourne à mon étalage à moitié démoli de romances de Noël.

— Parfait.

— À une condition.

Contrariée, je lui jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— C'est-à-dire ?

Jonathan s'adosse à l'un des piliers de bois poli qui s'élève jusqu'au plafond voûté de la boutique et m'observe, les pieds croisés, les mains dans les poches.

— S’il s’avère que l’avenir financier de la librairie n’est finalement pas si mauvais et que nous pouvons tous les deux garder notre emploi après le nouvel an, nous négocierons une trêve.

Il s’approche et ramasse sur la table l’une de mes romances historiques favorites de l’époque Régence. Il tambourine du bout des doigts sur la couverture hivernale, puis l’ouvre au recto qui représente un couple à demi nu, étroitement enlacé dans un décor enneigé.

Je ne peux détacher mon regard de l’homme torse nu aveuglé de désir, enserrant de son bras musclé la taille souple de la jeune femme ; les yeux vitreux, la bouche entrouverte, elle s’abandonne lascivement contre lui. C’est une ode à la sensualité de 12 × 18 centimètres.

— Une trêve ?

Jonathan acquiesce en refermant le livre.

— Nous cogérons... courtoisement.

Je m’étrangle de rire et reprends mon sérieux quand je m’aperçois qu’il ne plaisante pas.

— Vous pensez que c’est possible ?

Il ouvre le livre au milieu. Je m’empresse de poser la main sur la sienne, de peur qu’il n’abîme la tranche.

— Financièrement, vous voulez dire ? poursuit-il. Pas si les choses restent en l’état, mais il est encore temps d’agir. Quant au plan personnel, ça reste à voir.

Il baisse les yeux sur ma main, puis relève la tête. Je surprends une lueur dans ses yeux pâles et rusés sous ses cils sombres et épais.

— Je croyais que ce chapitre était clos, ajoute-t-il.

Je me hâte de récupérer le livre.

— Exact. Jusqu’à ce que vous vous apprêtiez à endommager la marchandise.

— J’avais l’intention de l’acheter.

— Ben voyons ! Il s’agit d’une romance, je vous signale.

Il hausse un sourcil.

— J’oubliais que vous savez tout à mon sujet, y compris mes préférences littéraires. Je ne lis pas ce genre de livre. Au grand jamais.

Mince. Et si c’était le cas ?

Je lui lance un regard venimeux tandis qu’il dispose ses polars devant mes romans à l’eau de rose. Il ébranle mes convictions et je le déteste pour cela.

— Laissez-moi deviner, dis-je, sceptique. Vos « lectures romanesques » se résument à *Orgueil et Préjugés* et vous pensez que Jane Austen était l’une des pionnières les plus influentes de la littérature dans la tradition des romans psychologiques.

Il vacille et manque lâcher un des volumes qu’il arrange en petits tas bien nets.

— Je sais que c’est plus complexe que cela.

Je considère le bouquin qu’il était censé acheter et que j’ai récupéré.

— Peut-être bien. Ceci, Monsieur Frost, est un roman d’amour dans tous les sens du terme. En fait, c’est celui que je préfère.

Avec une gaucherie qui ne lui ressemble pas, il manipule la pile de thrillers qu’il renverse par terre. Son regard se pose sur moi, puis sur le livre que je tiens toujours à la main.

— Votre préféré ? répète-t-il en me fusillant du regard.

— Oui. Qu’y a-t-il donc de si étonnant ?

Il cligne des yeux, puis fixe les rayonnages dédiés aux romans historiques.

— Et quels sont les autres ? Vos préférés ?

C’est un ordre. Pas une question.

Je n’ai aucune idée de la raison pour laquelle il se comporte si bizarrement ni pourquoi je m’apprête à lui obéir. Mais la fan de romans d’amour que je suis ne peut s’en empêcher. Je déambule entre les rayonnages garnis de romans historiques, désignant au passage des titres,

telle Vanna White sur la roue de la fortune. Je fais courir mon index sensuellement le long de l'étagère.

— Celui-là. Celui-là. Celui-là. Celui-là. Celui-là aussi.

J'entends Jonathan avaler sa salive derrière moi et jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Le regard qu'il fixe sur moi me fait peur.

Je suis la gazelle et lui le lion. Il a l'immobilité d'une statue. Curieusement, cela me rappelle le Jonathan aristocrate de mes fantasmes, entrant dans la bibliothèque en culottes et bottes hessiennes, avant de refermer la porte avec un déclic définitif qui avait changé le monde.

Rien ne lui échappe ? Doit-il s'immiscer dans chaque compartiment de ma vie ? Je me fige, déconcertée. Il me dévisage avec une telle intensité qu'on dirait qu'il me transperce jusqu'à la moelle.

Jamais je ne me suis sentie aussi nue.

— Vous avez fini de jouer avec moi ? dis-je.

Comme si mes paroles avaient brisé un sort, il cligne des yeux, puis, tel un gros matou à l'affût dans l'herbe, il franchit la distance qui nous sépare.

— Vous croyez que je joue avec vous ? répète-t-il, un feu brûlant dans ses yeux qui cherchent les miens. Vous avez si peu d'estime pour moi ?

Je redresse le menton. Toutes les fois où il s'est montré cassant, hautain, où il m'a remise à ma place avec arrogance me reviennent à la mémoire.

— Pourquoi en aurais-je ?

Jonathan pose sa main sur la mienne et s'empare du livre.

— Vous n'avez pas tout à fait tort, admet-il. Je peux être froid et calculateur, voire tranchant et abrupt. Croyez-le ou non, la vérité est que je tiens aux Bailey, à cette librairie... à *tout* ce qu'elle m'a apporté. Quitte à perdre la boule, ajoute-t-il *mezza voce* en tournant les talons.

CHAPITRE 5

Playlist : *Happy Holiday*, Dana Williams

En fait, tout est allé de mal en pis aujourd'hui et je ne vois pas comment les choses pourraient s'arranger ce soir. Après huit heures pénibles passées à essayer de vendre le plus de livres possibles aux côtés de Jonathan, j'ai regagné un appartement vide. Eli avait un rendez-vous et June est de garde à l'hôpital cette nuit.

Je me fais griller une tranche de pain au levain, la tartine de beurre et l'accompagne d'un bol de soupe à la tomate, que je viens de réchauffer ; mon reflux gastrique peut aller au diable.

Après quoi je prends une douche, m'enroule les cheveux dans une serviette et enfile un pyjama. Gingerbread confortablement installée sur mes genoux, je consulte mes mails sur mon ordinateur. Mon cœur bondit dans ma poitrine quand je découvre un message de M. Reddit.

M. REDDIT : Bonsoir, MCHAT. Pardon de vous avoir posé un lapin la nuit dernière. J'ai décidé de faire un peu d'exercice pour décompresser après une dure journée au boulot. J'ai fini plus tard que prévu et ensuite, j'étais ratatiné.

J'émet un petit raclement de gorge apitoyé et tape :

MCHAT : Vous m'en voyez désolée, mais vous n'avez pas à vous excuser – j'ai eu une journée pourrie moi aussi, alors je suis rentrée, j'ai regardé un film de Noël et puis direct au lit.

Où un certain Jonathan Frost déguisé en aristocrate t'a hantée toute la nuit, chuchote le diable sur mon épaule. Un très long rêve chaud bouillant.

L'ange, de son côté, esquisse une moue désapprobatrice. J'entends le cliquetis du clavier à l'autre bout du fil.

M. REDDIT : Navré de l'apprendre. Le travail est particulièrement stressant à cette époque, très chargée pour vous, si ma mémoire est bonne.

Mon estomac fait un looping. Il n'a pas oublié.

MCHAT : C'est vrai. J'adore ce moment de l'année, c'est à la fois amusant et épuisant. Je ne suis jamais de retour à la maison avant tard le soir et je m'effondre jusqu'à la fermeture pour les fêtes.

Et à la réouverture, comme j'aurai vendu plus de livres que Jonathan Frost, je reprendrai seule la gérance de la boutique et mon triomphe sera total !

Je pousse un gloussement sardonique et virevolte sur mon ballon, envoyant valser Gingerbread qui miaule de mécontentement. J'entends la sonnerie annonçant un nouveau message, arrête mes pitreries et me tourne vers l'écran.

M. REDDIT : Ménagez-vous, d'accord ? J'aimerais que vous soyez là encore très longtemps. Je ne peux pas casser du sucre sur le dos de Willoughby tout seul.

Mon cœur saute d'une congère et atterrit sur un coussin de joie poudreuse. Je souris si fort que j'en ai mal aux joues. Puis j'écris impulsivement quelques mots si terribles que je gémis intérieurement en pressant le bouton « Envoyer ».

MCHAT : Et si on se rencontrait un jour pour casser du sucre sur le dos de Willoughby de vive voix ?

Non. NON !

Je m'apprête à cliquer sur « Annuler » quand l'accusé de réception s'affiche. Bon sang ! Il l'a reçu. Je m'affale par terre et me lamente.

Qu'est-ce qui m'a pris ? Pourquoi ai-je fait ça ?

C'est la faute de cette journée infernale. D'abord ce rêve obscène, puis Jonathan m'offrant un chocolat chaud qui, curieusement, n'était pas empoisonné, les mauvaises nouvelles de la librairie, notre duel après le départ des Bailey. Je me suis emmêlé les pinceaux et j'ai fini par craquer.

Un bip m'annonce un nouveau message. Je me relève et déchiffre ce qui suit :

M. REDDIT : Souhaitez-vous vraiment qu'on fasse connaissance ? Ou est-ce par obligation morale envers le type qui vous écrit tous les soirs depuis notre rencontre en ligne ?

Bonne question, Monsieur Reddit. Est-ce que j'ai vraiment envie de le connaître ? Oui. En même temps, je suis terrifiée. Parce qu'alors il saura tout de moi. Et il pourrait être très déçu.

Mais comment le savoir si je ne me lance pas ? À moins qu'on ne cultive une amitié virtuelle sur Telegram durant les soixante prochaines années ?

Je me redresse sur ma balle rebondissante, me rapproche du bureau et prends une grande inspiration afin de me donner du courage. Mes mains tremblent pendant que je tape sur le clavier.

MCHAT : J'aimerais beaucoup vous connaître. Pas par obligation. Et vous ?

Je me mords les lèvres jusqu'au sang en attendant sa réponse.

M. REDDIT : MCHAT. Je ne voudrais pas vous effrayer, mais il y a des mois que j'ai envie de faire votre connaissance. « Obligé » est le dernier mot que j'utiliserais. Je ne voulais pas paraître grossier.

Je cligne des yeux, sidérée. M. Reddit, Nom-d'un-chien, veut me connaître depuis des mois !

Est-il... intéressé ? Est-ce une rencontre amicale ? Potentiellement romantique ? Une relation d'amitié et plus si affinités ?

Je louche sur l'écran, pesant chaque mot. Je ne sais pas. C'est dans de pareilles circonstances que j'ai besoin d'Eli et de June. Ils avaient l'habitude de me taquiner à ce sujet quand nous étions étudiants à la fac et que nous nous racontions nos flirts, mais depuis, ils savent que je suis vraiment désespérée lorsqu'un garçon me manifeste de l'intérêt. C'est peut-être parce que l'attirance ne fonctionne pas de la même façon pour moi ou que j'ai du mal à exprimer mes sentiments et à aborder les problèmes d'interaction sociale. Si l'on me sourit ou qu'on me parle avec chaleur, je présume que mon interlocuteur est amical et a un sujet de conversation susceptible de m'intéresser. Voilà tout. Je compte sur June et Eli pour me prévenir si on me fait du gringue.

Je donnerais n'importe quoi pour qu'ils soient là en ce moment, mais même si c'était le cas, je ne crois pas que je leur avouerais que je brûle de rencontrer M. Reddit en chair et en os.

C'est dans ces moments-là que je regrette de ne pas avoir provoqué un rendez-vous hier. Il y a des mois. Je suis sur le point de lui suggérer qu'on cesse de tergiverser et qu'on se voie dare-dare... et puis je réfléchis aux éventuelles conséquences. Ce pourrait être génial, ou désastreux. Auquel cas je ne m'en remettrais pas.

Or je ne peux pas prendre de risque en ce moment. Pas dans la situation précaire où je me trouve sur le plan professionnel. Je dois déployer toute mon énergie pour vendre un maximum de livres, assurer mon emploi et sauver la librairie *Bailey*.

Avec une moue de dépit, je tape ma réponse :

MCHAT : Je souhaite faire très bientôt votre connaissance, croyez-le bien, mais mieux vaut attendre les vacances. Qu'en pensez-vous ?

M. REDDIT : Bien sûr. Ce serait préférable pour moi également.

MCHAT : Vous êtes débordé vous aussi ?

M. REDDIT : C'est... compliqué. Je bataille ferme en ce moment. Je travaille pour des gens que j'estime énormément, mais qui s'opposent à moderniser l'approche marketing. J'ai passé près d'un an à élaborer une nouvelle stratégie. Le carnet des charges est béton et les prévisions financières aussi. Cela devrait sauver l'entreprise, mais ils se méfient.

Je suis un peu surprise qu'il se confie de la sorte, étant donné que nous évitons généralement de nous raconter nos vies, mais je ne me plains pas. Au contraire. C'est plutôt agréable d'en savoir davantage sur lui, d'apprendre comment il compte relever ce défi professionnel.

Je souris en pensant aux Bailey.

MCHAT : Des conservateurs technophobes ?

M. REDDIT : On peut dire ça, oui. J'imagine pour quelle raison ils veulent conserver les choses en l'état, ce qu'ils ont peur de perdre s'ils adoptent mes idées. Mais s'ils ne se décident pas, l'affaire risque de capoter au premier trimestre. Ça ne fait pas un pli.

Je soupire, songeant à la librairie et à la mise en garde de Mme Bailey, disant que nous pourrions ne pas rouvrir après le nouvel an.

MCHAT : Pensez-vous qu'ils vous écouteront ?

M. REDDIT : Je l'espère. Pas seulement parce que c'est une entreprise saine, mais aussi parce que j'ai de la sympathie pour les propriétaires et leurs convictions. Ils sont très différents de moi sur le plan de la sensibilité, la nostalgie, l'esprit de quartier. Quand j'ai commencé à travailler pour eux, c'était comme un défi commercial, un puzzle à résoudre. Mais ça a changé avec le temps – je voulais me battre pour éviter la faillite, parce que je tenais à ces gens-là. Et puis je me suis aperçu que je voulais sauver l'entreprise pour moi aussi, parce que je m'y étais attaché.

Mon cœur se serre.

MCHAT : On dirait que vous aimez sincèrement l'endroit où vous travaillez ainsi que vos collègues.

La réponse fuse.

M. REDDIT : C'est comme ça que vous l'interprétez ? Comme de l'amour ?

MCHAT : Absolument. Ce n'est pas parce que vous n'êtes pas comme eux que vous les aimez moins. Ma mère dit toujours qu'il y a différentes sortes d'amour et assez d'amour pour tout le monde. Que l'amour est une ressource infinie dont les manifestations sont innombrables.

Il garde le silence une bonne minute.

M. REDDIT : Donc, rares sont ceux qui comprendront qu'il s'agit d'amour.

MCHAT : D'où votre profonde affinité avec Fitzwilliam Darcy.

M. REDDIT : LOL. Sauf que je ne ressors pas de l'eau avec ma « chemise mouillée après avoir plongé dans le lac » pour me dédourner.

J'éclate de rire.

MCHAT : La scène n'existe que dans la série ! Le Fitzwilliam du film est bien plus aimable que le personnage littéraire, sauf à la fin, preuve qu'il a bon caractère – il évolue. Il apprend à se remettre en question, tout comme Lizzie. Deux personnes, qui n'auraient pu se haïr davantage d'entrée de jeu, luttent contre un désir intempestif et finissent par choisir l'humilité et le pardon.

M. REDDIT : Bien dit. On dirait que vous aimez Austen, je me trompe, MCHAT ?

Je souris. Gênée, le rouge me monte aux joues.

MCHAT : Elle représente la quintessence de la romance.

M. REDDIT : Comment puis-je me faire pardonner ?!

MCHAT : Je vous taquine. C'est devenu un réflexe. Un don que j'ai développé au travail.

M. REDDIT : On dirait un environnement très professionnel. Comment sont vos collègues ?

MCHAT : Je n'en ai qu'un. Et il est pire que moi.

M. REDDIT : Comment ça ?

J'hésite, parce que nous évitons soigneusement les sujets personnels, mais il s'est confié sur son travail et je refoule mes relations conflictuelles avec Jonathan depuis trop longtemps. Je me sentrais mieux si je faisais sauter le bouchon, si je relâchais un tant soit peu la pression.

MCHAT : Nous ne sommes pas amis le reste de l'année, mais en décembre, c'est encore pire. Il ne supporte pas les fêtes. Je les adore. Ça ne fait qu'attiser l'antagonisme qui nous oppose.

La réponse tarde à arriver. Puis il finit par écrire :

M. REDDIT : Ai-je ruiné mes chances si j'admets que je ne suis pas fan des fêtes de fin d'année, moi non plus ?

J'expire à fond, surmontant ma déception alors que mes rêves s'envolent en fumée – M. Reddit et moi faisant du lèche-vitrine, admirant la magie féérique du parc alors que la neige tombe autour de nous, évoluant main dans la main sur la patinoire du centre-ville. Mais il a tout à fait le droit de ne pas aimer Noël. « Certaines personnes sont allergiques aux fêtes et on ne peut pas le leur reprocher », *dixit* Eli.

Il a improvisé pour que tu te décides à montrer un brin de compassion envers Jonathan, intervient l'ange perché sur mon épaule. *Qu'est-ce que tu en dis ?*

Le diable, de l'autre côté, saisit le manche extensible de sa fourche, tandis que l'ange déploie ses ailes et se prépare à l'attaque.

« Ai-je gâché mes chances ? » Je médite ces paroles. Signifient-ils ce que je pense ?

Je rassemble mon courage pour répondre :

MCHAT : Bien sûr que non. Mais en parlant de « chances », qu'entendez-vous par là ?

Il écrit après une pause.

M. REDDIT : Je voudrais être votre ami, MCHAT, pas seulement virtuel – cela va de soi. Et pendant que je vous parle, je rêve d'obtenir beaucoup plus, même si je m'efforce de ne pas y penser. Il y a des tas de choses que vous pourriez détester chez moi dans la vraie vie. J'ai peur de me bercer d'illusions.

MCHAT : L'idée m'a traversée aussi, je l'admets, soulagée que nous soyons en phase. Mais je crains que vous ne tombiez de haut quand vous verrez à quel point ma vraie personnalité est différente de la version en ligne.

Le silence retombe, pas de cliquetis du clavier ni de bips joyeux. Il réfléchit. Moi aussi.

M. REDDIT : Ça va vous paraître radical, voire un peu dur, mais écoutez, si on cessait de se parler jusqu'à ce qu'on se rencontre ? Pour nous donner le temps de remettre les pendules à l'heure, dissocier les personnes virtuelles derrière les écrans des réelles ?

J'ai une boule dans l'estomac. Je pense à quel point je vais regretter nos conversations, au vide de mes soirées. Mais, en y réfléchissant, je me persuade que c'est logique. Prendre du recul sera peut-être pour nous l'occasion d'un nouveau départ. La possibilité de tourner la page. Et je pourrais également mettre ce temps à profit pour me concentrer sur mon travail et coiffer Jonathan Frost au poteau. Même si ça me déprime, je crois que M. Reddit a raison. Pour me consoler, je serre contre mon cœur Gingerbread qui proteste par un miaulement endormi.

MCHAT : C'est une bonne idée, dis-je. Ça va me faire drôle de ne plus vous parler.

M. REDDIT : Moi aussi. Vous allez me manquer.

MCHAT : Vous aussi. Mais ça vaudra peut-être quand même le coup en fin de compte. Comme le chagrin d'amour de Marianne.

M. REDDIT : CHATWOOD, VOUS ÊTES EN TRAIN DE ME RÉVÉLER LE DÉNOUEMENT !

Je préfère rire de la situation plutôt que broyer du noir.

Un nouveau message s'affiche sur l'écran.

M. REDDIT : Je vous enverrai bientôt des suggestions de lieux et de dates de rendez-vous. Vous me direz ce qui vous convient. D'accord ?

MCHAT : Parfait.

M. REDDIT : Super. Prenez soin de vous, MCHAT. Dormez bien.

Attention, spoiler ! Je ne dors pas bien du tout.

CHAPITRE 6

Playlist : *Winter Wonderland*, She & Him

J'ai l'impression d'être un zombie. Je n'ai pratiquement pas fermé l'œil depuis une semaine. La nuit, pour m'aider à dormir, j'ai peur de choisir une romance – audio ou autre – et risquer de rêver de Jonathan Frost déguisé en hobereau. Je reste allongée sur mon lit toute la nuit à fixer le plafond, car si je ne me couche pas à l'heure dite, c'est encore pire.

Tant pis. Je ne vais pas flancher. Pas de roman d'amour le soir, pas de fantasmes salaces à propos de ducs et de bas bleus avec Jonathan Frost et votre servante. Non seulement parce que je ne *veux* pas fantasmer sur cet abruti, mais aussi parce que ce ne serait pas très malin, alors que je fais mon possible pour le démolir et compte les jours avant ma rencontre avec M. Reddit, lequel peuplait mes rêves jusqu'à ce que Jonathan-Tête-de-Nœud-Frost s'incrute comme un amant agressif, libidineux et décadent, obsédé du cunnilingus qui...

Arrête ! Ça suffit !

Je deviens folle. Je perds le sommeil, M. Reddit me manque et j'en veux à M. Frost. J'ai passé la première semaine de notre marché à bosser comme une forcenée pour un maigre résultat.

Jonathan avait raison, son thriller est en tête des ventes, ainsi qu'un tas de polars angoissants qui se sont vendus comme des petits pains. Pour les fêtes de fin d'année ! C'est à désespérer ! Comment peut-on acheter des

bouquins à donner le frisson, dévoilant les pires pulsions humaines, pendant la période de l'année qui appelle à la paix sur terre aux hommes de bonne volonté ?

Je refuse de m'attarder sur ce sujet au risque de péter les plombs.

Je préfère voir le côté positif. Oui, je suis en manque de sommeil, les ventes chutent, et non, je ne m'attendais pas à recevoir une telle claque ces jours derniers, mais ça ne durera pas éternellement. Une semaine épuisante est passée et il n'en reste plus que deux. D'autant qu'aujourd'hui, Eli va me sauver la mise.

— Je t'ai déjà dit que tu es mon bon samaritain, Elijah ?

Il pousse la porte du café et s'efface pour me laisser passer. Nous frissonnons en sortant dans l'air glacial, nos gobelets fumants à la main.

— Une bonne vingtaine de fois au moins. Et je suis plutôt d'accord avec toi, vu que je suis déjà venu lire des livres de Hanoucca, il y a quelques semaines. À propos, tu as été plutôt avare de détails concernant « l'heure du conte » aujourd'hui. Quel est le programme ?

J'avale mon chocolat chaud en évitant son regard.

— Oh, un petit peu de ceci et de cela...

Il ralentit et s'immobilise à un feu rouge sur le trottoir.

— Gabriella Sofia Di Natale, qu'est-ce que tu manigances encore ?

— J'ai peut-être annoncé que notre invité est un célèbre psy pour enfants, que son livre *La Couleur des émotions* est à l'honneur aujourd'hui à la librairie, qu'il acceptera sans doute de dédicacer quelques exemplaires et qu'il y aura une distribution de biscuits de Noël. Ne t'en fais pas, j'ai une provision de lingettes pour bébé, mais c'est pour cette raison que je t'ai demandé de prendre des vêtements de rechange, au cas où. Je suis désolée. Il n'y a pas de pire amie que moi, je sais.

Je reprends mon souffle après cette tirade pleine de culpabilité.

Eli me foudroie du regard.

— Tu me refiles non seulement une bande de gosses surexcités, shootés au sucre, mais aussi leurs parents, convaincus que je vais consulter gratuitement pendant *mon jour de congé* !

— Je te promets que Jonathan virera les trouble-fête. Avec obligation de s’excuser et d’acheter trois exemplaires de ton livre. Tolérance zéro pour les ânes bâtés.

Eli me regarde fixement sans rien dire.

Je fais la moue et le fixe avec un air de chien battu.

— Je suis désolée, d’accord ? Désespérée même.

Avec un soupir, il me prend le bras et m’entraîne le long du trottoir.

— Je te pardonne à charge de revanche.

— Tout ce que tu voudras.

Il me sourit en battant des cils.

— Accompagne-moi au match de hockey de Luke ce soir.

— Ce soir ? Ça finira très tard. Et il fait un froid de gueux.

— Tu adores le froid.

— J’adore la neige, nuance.

Eli hausse comiquement un sourcil.

— Aurais-tu oublié le jour où tu m’as utilisé pour booster tes ventes en promettant que tu me revaudrais ça ?

— Euh... oui... peut-être.

— Gabby, j’ai besoin de soutien moral. Luke est très déçu que je n’assiste jamais à ses matchs. Je me défile en prétextant un surcroît de travail, vu que je ne pige rien au hockey. Et si tu m’enseignais les bases pour éviter de me ridiculiser ?

— El, il ne s’attend pas à ce que tu fasses le débrief d’après-match.

— Je sais, mais j’aimerais être en mesure de suivre une compétition pour en discuter ensuite avec lui. Comprendre, par exemple, pour quelles raisons c’était une belle rencontre ou non, s’il a bien joué ou s’il s’est battu comme un lion. Bref, je ne veux pas avoir l’air idiot.

Je fronce les sourcils au moment où nous arrivons devant la librairie.

— Eh bien, dis donc, c'est du sérieux ! Elijah Goldberg va se mettre au sport pour plaire à son chéri !

Il ouvre la porte et me pousse doucement à l'intérieur.

— Allez, viens avec moi ce soir et j'efface l'ardoise pour tout ce que je me prépare à endurer pour tes beaux yeux. Je conduirai. Tu pourras passer ta playlist de Noël pendant le trajet. Je t'offrirai un chocolat chaud avec une tonne de marshmallows. Et tu m'expliqueras le match en direct. Voilà.

— À condition que je reste éveillée jusqu'à la fin.

— Aucune importance. Tu pourrais le commenter les yeux fermés.

— Si tu avais un père intronisé au Temple de la renommée du hockey, tu comprendrais ta douleur. Figure-toi que je suis capable de réciter le palmarès de la Coupe Stanley dans mon sommeil. Tu te rends compte ?

Eli me saisit par le bras, me forçant à m'arrêter.

— Waouh ! C'est lui ?

Je louche vers l'arrière du magasin, où Jonathan s'active à réapprovisionner les rayonnages avec une nouvelle fournée des romans noirs qu'il a vendus hier. À la différence que, cette fois, il les place sur les étagères à hauteur des yeux.

Je me précipite vers lui, entraînant Eli à ma suite.

— L'enfoiré ! Il a changé mes bouquins de place.

— Donc c'est lui ! Mince, Gabby !

— Tais-toi. Pas un mot.

— Il est canon, ce type !

Je le fusille du regard.

— Que penserait Luke ?

— Que j'ai les yeux en face des trous. J'ai dit qu'il est canon, pas que j'ai envie de me le taper.

— Tant mieux. Parce que c'est moi qui vais lui taper dessus à bras raccourcis.

Jonathan, qui nous a entendus arriver, jette un regard par-dessus son épaule. Il considère Eli avant de se tourner vers moi.

— Miss Di Natale.

— Vous avez déplacé les romances qui se déroulent en Arctique !

Il tend la main à Eli.

— Permettez-moi de me présenter. Jonathan Frost.

Eli lui sourit, des étoiles plein les yeux.

— Elijah Goldberg, enchanté. Arrête, Gabby, grince-t-il quand je lui écrase le pied.

— Je vois que c'est un ange avec tout le monde, commente Jonathan.

Eli s'esclaffe. Je fais la grimace. Jonathan sourit. Si j'avais des pouvoirs magiques, je lui enverrais le candélabre décoré de guirlandes à la figure.

— Alors Gabriella, reprend Jonathan, j'ignorais que c'était la journée « Invitez un ami sur votre lieu de travail ».

— Ce n'est pas le cas. Il s'agit plutôt de « Invitez votre colocataire, pédopsychologue et auteur de best-sellers pour la jeunesse, à "l'heure du conte" suivie d'une séance de dédicace-marathon », je déclame avec un sourire triomphant.

Jonathan étreint les polars entre ses doigts.

— Colocataire ? répète-t-il, les dents serrées.

Eli m'enlace affectueusement la taille.

— Nous sommes également les meilleurs amis du monde. Gabriella m'a fait du gringue quand nous étions étudiants. Elle était en première année et moi en master.

— Absolument pas ! Et puis, je ne vois pas le rapport entre draguer et demander où se trouve la bibliothèque !

Eli se tourne vers Jonathan en souriant.

— Je préfère ma version. Je lui ai indiqué la direction, nous avons sympathisé, et depuis sa deuxième année de fac nous vivons ensemble.

Jonathan cligne des yeux.

— Vous vivez ensemble ? Vous et elle ?

— Avec June aussi, précise joyeusement Eli. Elle était en troisième année, deux ans en dessous de moi et un au-dessus de Gabby. June et moi avons suivi un cours en commun. Elle s’est liée d’amitié avec Gabby quand je les ai présentées à la bibliothèque. Nous sommes devenus colocataires alors qu’elles étaient encore en licence et moi en master.

Un changement subtil s’opère dans la physionomie de Jonathan.

— Ah ! dit-il. Je vois !

Eli se penche en avant.

— C’est curieux, mais... j’ai l’impression de vous avoir déjà rencontré quelque part.

Jonathan le dévisage à son tour.

— Oui, maintenant que j’y pense, moi aussi.

— Vous n’avez pas d’enfant, par hasard ?

— Mon Dieu, non ! Pas encore, en tout cas.

J’essaie vainement d’imaginer Jonathan capable de tendresse.

— Les enfants ont besoin de chaleur, de sourires et de conversations autres que les sarcasmes, vous savez, Frost ?

Jonathan me jette un regard noir.

— Nous fréquentons peut-être le même club de gym ? poursuit Eli, histoire de détendre l’atmosphère.

Jonathan louche dans sa direction.

— Oui, c’est possible. Je vais à...

Je les laisse partager ce moment de convivialité horripilant et me dirige vers l’arrière-boutique pour accrocher mon manteau. Leur conversation se poursuit sans moi. À mon retour, je les trouve copains comme cochons, occupés à déballer les biscuits de Noël que j’ai commandés pour l’heure du conte (je n’avais pas le courage de les confectionner moi-même), tout en débattant des effets néfastes du sucre sur l’organisme.

Je me racle bruyamment la gorge pour attirer leur attention et tapote ma montre-bracelet en arquant un sourcil, singeant Jonathan à la perfection.

Le coin de sa bouche s'incurve avant qu'il ne la dissimule derrière sa main.

— C'est comme se regarder dans un miroir, fait-il.

Je lui tire la langue.

— Sauf ça.

Sans lui prêter attention, je me tourne vers mon ex-meilleur ami, ce traître.

— Trente minutes avant l'entrée en scène, Elijah !

Mon portable vibre, tandis qu'Eli et Jonathan se remettent à bavarder dans leur coin. En fait, je m'aperçois qu'il vibre depuis un bon moment déjà. Je le pêche au fond de ma poche et sens les muscles de mon cou et de mes épaules se raidir. Un message d'un numéro inconnu. Je devine l'expéditeur.

Tu as reçu les fleurs ?

J'ai envie de te parler.

S'il te plaît, Gabby. Ça fait déjà six mois. Tu ne veux pas m'offrir une seconde chance ?

Eli s'aperçoit que je serre mon téléphone de toutes mes forces.

— Qu'y a-t-il ?

Je secoue la tête et bloque le numéro avant de fourrer l'appareil dans ma poche.

— Ce n'est rien. Excuse-moi, mais je dois dire un mot à Monsieur Frost.

En passant devant Jonathan, je lui désigne l'arrière-boutique. Il me suit en murmurant quelques paroles inaudibles dans sa barbe.

Quand j'arrive sous la voûte menant à la kitchenette, je m'arrête et fais volte-face. Il lève les yeux de mes fesses. Il a l'élégance d'avoir l'air un peu gêné, le rouge aux joues.

— Vous avez fini de me mater ?

Il détourne la tête et s'éclaircit la voix en tirant sur le col de sa chemise.

— Je ne voulais pas... Il y a une guirlande sur votre...

Je me dévisse le cou pour mieux voir. Effectivement, j'ai une belle guirlande argentée accrochée à mon arrière-train. Je la retire et toussote à mon tour.

— Bon. Revenons à nos moutons. J'ai besoin de votre aide pour l'heure du conte et la séance de dédicace qui suivra.

Il plisse le front et s'adosse au mur, les bras croisés.

— Mon aide pour un événement qui va décupler vos ventes de façon disproportionnée. Pas question, Di Natale.

J'avance d'un pas.

— Je vous en prie, Jonathan, dis-je en baissant le ton. Il faut quelqu'un pour contenir la foule. Les parents se croient tout permis quelquefois.

Il se penche vers moi.

— Je sais. Raison pour laquelle je préfère les éviter.

— J'ai promis à Eli que vous jetteriez les trouble-fête dehors.

— Ce n'est pas mon problème.

Il tire de sa poche son téléphone qui bipe bruyamment.

— Ça ne peut pas attendre ?

— Deux poids deux mesures, Gabriella ? Vous venez de consulter vos messages, je vous ai vue.

Les yeux fixés sur l'écran, il fronce les sourcils et s'essuie le front de l'autre main. Je remarque que son visage est humide, comme s'il transpirait, et qu'il tremble un peu.

La sympathie l'emporte sur l'agacement.

— Ça ne va pas ?

Il empoche son portable, puis se dirige vers le portemanteau.

— Tout va très bien, merci.

Je tourne les talons et lui emboîte le pas.

— Je vous signale que nous étions en plein milieu d’une conversation !

— Le sujet est clos.

Sur ces mots, il décroche la sacoche contenant l’ordinateur sur lequel il pianote quand nous n’avons pas de clients. Il est muni d’un écran de protection, de sorte que je ne peux rien voir. Et ce n’est pas faute d’avoir essayé, c’est moi qui vous le dis. Son sac en bandoulière, il pénètre dans le petit bureau et claque la porte derrière lui.

Je grince des dents, abasourdie, et lève les yeux au plafond. Ironie du sort, nous nous trouvions sous le gui.

— Gabriella ! appelle Eli.

Je me précipite dans la grande salle et le trouve, un biscuit en forme de flocon de neige à la main, installé dans le fauteuil à oreilles que j’ai placé devant la cheminée à gaz. Une impressionnante pile de *La Couleur des émotions* s’élève à côté de lui.

— Bon sang ! s’exclame-t-il avec un mélange de respect et de frayeur en considérant le nombre d’exemplaires qui attendent sa signature. Il y en a beaucoup.

Tout sourire, je lui tends une poignée de stylos-feutres noirs.

— Prêt à signer, Monsieur Goldberg ?

Par la fenêtre du magasin, il regarde la queue des lecteurs s’allonger.

— J’espère qu’il y aura trois prolongations au hockey, ce soir, murmure-t-il.

— Avec la chance qui me caractérise, ça ne m’étonnerait pas.

*

* *

Malgré mes réticences à assister au match en fin de soirée, je ne peux m’empêcher de sourire en pénétrant dans la patinoire. J’aime l’atmosphère – le raclement des lames sur la glace, l’air froid et sec qui emplit les poumons.

Une bouffée d'allégresse m'envahit quand je brandis mon téléphone pour prendre une photo et l'envoyer à mes parents.

MOI : Je ne sais pas pourquoi les patinoires de hockey ont quelque chose de magique.

Mon téléphone vibre immédiatement.

MAMAN : Peut-être parce qu'on se gèle en respirant l'odeur des corps en sueur ?

PAPA : Tu veux dire l'agréable sensation de fraîcheur qu'on ressent tout en admirant de magnifiques athlètes en pleine action ? Ta mère vient de glousser, ajoute-t-il. Je suis vexé.

MAMAN : Je te revaudrai ça.

Je frémis. Ils sont probablement installés sur le canapé en train de se faire du pied.

MOI : Arrêtez de flirter pendant qu'on se parle. C'est dégoûtant.

MAMAN : D'accord, promis.

PAPA : Qui joue ce soir, ma chérie ?

MOI : Le petit ami d'Eli. Il évolue dans la ligue de hockey locale.

PAPA : Ces petits gars sont drôlement doués. Ça devrait être plaisant à regarder. Qu'est-ce qui t'a poussée à y assister ?

MOI : Eli. Il m'a rendu service à la librairie, alors je lui renvoie l'ascenseur avec une petite séance de rattrapage.

Eli me prend par le coude pour gravir les gradins, pendant que je conclus ma conversation. J'empoche mon téléphone au moment où il m'entraîne vers nos places.

— Excuse-moi, dis-je, je parlais à mes parents.

— Je t'en prie.

Assis à côté de moi, il cherche Luke du regard. Son sourire se transforme en grimace en voyant son petit ami bloquer un joueur sur la bande.

— Je n’arrive pas à croire que ton père en ait fait son métier. On dirait un gros nounours adorable, alors que le hockey est un tel...

Je hausse les épaules.

— Un jeu brutal ? Oui, c’est vrai.

Mon père, Nicholas Sokolov, était l’un des plus grands attaquants de tous les temps. Dans le feu de l’action, il était bagarreur et coriace, mais dans la vraie vie, c’est l’homme le plus gentil du monde. La première fois que j’avais assisté à l’un de ses matchs, j’avais été sidérée de le voir se métamorphoser en une créature féroce sur la glace.

Eli ne lâche pas Luke des yeux.

— Je suppose qu’il n’y a pas de quoi s’étonner. Luke est du genre bonne pâte lui aussi, et vise un peu.

D’un coup d’épaule, Luke pénètre la défense adverse, récupère le palet et regagne le banc des joueurs.

— Pourquoi est-il sorti ? s’enquiert Eli.

— Il a fini.

— Mais il n’est resté qu’une minute sur la glace !

— Moins que ça. Plutôt quarante-cinq secondes. Ça n’a pas l’air long, mais c’est très éprouvant. Le hockey est un sport d’aérobic – le joueur se donne à fond quand il évolue sur la patinoire, puis il est remplacé le temps de récupérer et de s’hydrater avant de revenir dans la partie.

— Donc, il n’est pas pénalisé ?

— Non. Il a joué exactement comme il était censé le faire.

Eli rayonne de fierté.

— Super !

En réponse à ses questions, je lui explique les dégagements, les hors-jeux, pourquoi certains coups sont permis et d’autres non. Alors que les joueurs sont de nouveau remplacés, je remarque que le plus grand de l’équipe enjambe la balustrade, puis s’élance sur la glace comme un poisson

dans l'eau. Je sens un frisson courir le long de ma colonne vertébrale et j'ai la chair de poule.

Quelque chose chez lui me paraît vaguement familier.

— Ce gars, le dossard numéro 12, il est rapide, remarque Eli.

J'acquiesce en tâchant d'ignorer les battements précipités de mon cœur avant de remettre mon casque antibruit. Je sens qu'un but va bientôt être marqué ; le coup de klaxon qui l'annonce atteindra à coup sûr un niveau de décibels intolérable.

Dévorée de curiosité, je ne quitte pas le numéro 12 des yeux. Qui est-ce ?

Il est difficile d'avoir une idée de l'identité d'un joueur harnaché de ses protections et de son équipement, mais sa large carrure, ses longues jambes, la boucle de cheveux noirs qui dépasse de son casque me rappellent quelqu'un.

Je le fixe du regard, comme si cela pouvait m'aider à résoudre l'énigme. Je le connais. J'en suis certaine.

Durant les trente secondes suivantes, le numéro 12 m'obsède, je ne vois que lui, souple et vif comme une flèche sur la glace, menant l'attaque de son équipe, revenant en arrière lorsque son coéquipier perd le palet et que la défense adverse le renvoie à ses attaquants. Il déboule en trombe, récupère le palet et glisse à la vitesse de l'éclair. Il fonce vers le gardien, feint un tir frappé, franchit la ligne de but et expédie le palet dans le filet juste au-dessus de l'épaule du goal.

La lumière rouge s'allume et le klaxon rugit, assourdi par mes écouteurs. Hilare, Eli applaudit à tout rompre et me tape sur la cuisse, au comble de l'excitation.

Le numéro 12 n'est pas du genre frimeur. Il se borne à lever le menton pour saluer ses camarades, qui lui sautent dessus. Je ne vois pas son sourire derrière son protège-dents, si tant est qu'il sourie. Agglutinés autour de lui,

ses coéquipiers le gratifient de bourrades amicales et m'empêchent de bien voir.

Mais je distingue ses yeux. Il promène son regard sur les tribunes avant de le poser sur moi.

Vert délavé. Un froid de banquise.

Je manque m'étouffer.

Eli se tourne vers moi.

— Ça ne va pas ? s'inquiète-t-il.

Le dossard numéro 12 ! C'est Jonathan Frost !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7

Playlist : *Santa Baby*, Haley Reinhart

Je bondis sur mes pieds.

— Je m'en vais !

Eli me force à me rasseoir et je me laisse tomber sur le banc.

— Ne sois pas bête. Je vais te ramener, de toute façon. Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Je gesticule en direction de la patinoire, où Jonathan me fixe toujours, les sourcils froncés. Je le devine, même à cette distance.

— C'est... Jonathan !

Eli se retourne, les yeux plissés.

— Jonathan qui ? Ah oui ! Je savais que je l'avais vu quelque part. C'est sûrement un ami de Luke, conclut-il en agitant la main.

Je lui tape sur les doigts.

— Arrête ! C'est mon ennemi juré. Mon rival. Un être maléfique, malfaisant, nuisible et provocateur.

— Tu as fini la liste des synonymes ? Allez, détends-toi. Tu n'es pas au boulot, là. Tu ne veux pas faire une pause ? Il est dans l'équipe de Luke et on veut qu'ils gagnent, non ?

Là-dessus, Eli cale son gobelet de thé entre ses cuisses, fourre deux doigts dans sa bouche et siffle vigoureusement.

— C'est le bouquet, je marmonne, le nez dans mon chocolat.

— Autant en tirer le meilleur parti. Tu as oublié que tu as une dette envers moi ?

— ElIIIIiiii...

Il me considère d'un œil peu aimable.

— J'ai dédié des livres, j'ai lu des histoires et joué au Père Noël en tenant des bambins aux doigts poisseux sur mes genoux pendant au moins deux heures aujourd'hui ! Tu te souviens ?

Pendant ce temps, Jonathan n'a pas levé le petit doigt pour nous aider. Il n'a même pas daigné se montrer et il est resté enfermé dans le bureau à faire je ne sais quoi sur son ordinateur en me laissant me débrouiller toute seule. Par chance, les parents étaient de bonne composition ce jour-là.

— Touché ! dis-je. Mais si on tombe sur lui à la fin du match, ne me demande pas d'être sympa.

Eli lève les yeux au ciel avant de reporter son attention sur la patinoire.

— Et c'est *lui* que tu appelles un ours mal léché !

*

* *

Je dois admettre que le match est divertissant ; mon père avait raison. Du moins, ça l'était jusqu'à ce que Jonathan se mette à jouer les stars.

Après ce but, l'équipe adverse égalise juste avant la fin de la première période. Au cours de la deuxième, Luke, le petit ami d'Eli, qui est défenseur, effectue une incroyable échappée et prépare le deuxième but de Jonathan. Durant la troisième, l'équipe adverse égalise de nouveau, mais à deux minutes de la fin, Jonathan marque une nouvelle fois, ce qui lui permet non seulement de remporter la partie, mais aussi de réaliser « le coup du chapeau », c'est-à-dire trois buts consécutifs.

Il sera imbuvable au travail demain.

J'ai du mal ne pas faire la tête comme une gamine de cinq ans en attendant Luke après le match. Eli m'a accompagnée, par conséquent je suis

obligée d'attendre son bon vouloir pour rentrer chez moi – ce qui me convenait tout à fait avant de savoir que je tomberais sur Jonathan Frost.

Je ne crois pas que je pourrai supporter de le voir devant moi dans toute sa gloire après avoir fait le show dans mon sport préféré, rayonnant de fierté, encore sous l'effet de l'adrénaline comme s'il était toujours dans le feu de l'action et imbu de sa personne comme jamais.

Je suis certaine d'en être incapable.

Mon cœur s'emballa quand un joueur émerge enfin des vestiaires.

Je tourne les talons et me dirige vers la sortie.

— Je vais t'attendre dans la voiture.

— Elle est fermée, objecte Eli. Tu auras besoin des clés.

Je me fige, me retourne et stoppe net. Trop tard !

J'avise Jonathan qui sort des vestiaires avec Luke. Ses cheveux bruns ébouriffés sont encore humides de la douche et une mèche épaisse lui barre le front. Je me rappelle de respirer quand il lève les yeux, les joues encore rosies par l'effort, une lueur de jubilation dans son regard vert.

Je sens mes jambes se dérober sous moi.

Eli me saisit le coude.

— Ça va ?

— Euh...

— C'est à cause d'une certaine personne, hein ?

Je lui décoche un coup de coude bien senti.

— Tu aurais besoin d'apprendre à gérer tes émotions, souffle-t-il.

— Je sais. C'est la faute de Jonathan.

Je le tiens responsable de tous mes malheurs. Les brûlures d'estomac qui me tourmentent depuis un an, mes articulations douloureuses à force de serrer les poings à longueur de journée, le rêve récurrent qui perturbe mon sommeil. Et maintenant, il y a cette chaleur liquide qui court dans mes veines et inonde mon bas-ventre.

À croire que ma libido au point mort se mue en sa présence en un feu dévorant, un brasier ardent. Je n'en peux plus.

Je m'éclaircis la gorge et croise son regard d'un air digne.

— Jonathan...

Il esquisse un demi-sourire satisfait qui me chavire l'estomac.

— Gabriella ! Quelle surprise ! Mais c'est un peu excessif de me poursuivre jusqu'ici, non ? Si vous vouliez me voir en dehors du travail, il suffisait de m'envoyer un texto.

Je pose une main sur mon ventre dans le vague espoir d'éteindre la boule de feu qui irradie et tourne la tête vers Eli, occupé à embrasser langoureusement Luke pour le féliciter.

— Très drôle ! Pour votre gouverne, sachez qu'on m'a forcé la main.

Le regard de Jonathan me toise de bas en haut.

— Vous avez apprécié le spectacle au moins ?

Je lève les yeux au ciel.

— Vous avez été impressionnant et vous le savez.

Il hausse les sourcils et rougit encore, si c'est possible.

— Ouaahh !

Je pointe un index accusateur dans sa direction.

— Arrêtez un peu ! Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Il lève les mains dans un geste de dénégation.

— J'avais compris.

— Je suis tellement content que tu sois là, dit Luke à Eli.

— Moi aussi. Tu as été formidable.

Luke assène une bourrade sur l'épaule de Jonathan.

— Pas autant que lui. Il s'est surpassé. Pour qui as-tu sorti le grand jeu ce soir, mon grand ?

Jonathan le gratifie du regard glacial qu'il me destine habituellement.

— J'ai joué comme d'habitude.

— Ah oui ? ironise Luke. Merci d’être venue, Gabby, ajoute-t-il en me tapant dans la main.

Je lui souris. Luke est beau comme un dieu avec sa peau mate, ses yeux couleur d’ambre, ses hautes pommettes que June essaie d’imiter en se maquillant chaque matin.

— Tu t’es super bien débrouillé, dis-je.

Luke m’adresse un immense sourire.

— Venant de toi, je suis flatté.

— Ça veut dire quoi ? demande Jonathan, surpris.

Je lance un regard d’avertissement à Luke. Je ne parle jamais de mon père. Les gens le portent aux nues. C’est d’ailleurs pour cette raison que j’ai choisi le nom de ma mère. Sokolov est un patronyme russe assez courant, mais aux États-Unis, surtout dans cette ville fan de hockey où papa a passé les cinq dernières années de sa carrière avant de prendre sa retraite, les gens associent immédiatement ce nom à sa personne.

Luke articule une excuse muette avant de se tourner vers Jonathan.

— J’ai oublié de faire les présentations. Gabby, voici mon pote, Jonny. Jonny, je te présente Gabby. Elle est...

— Je connais Gabriella, rétorque Jonathan. J’ignorais en revanche qu’Eli, ton petit ami, est en fait Elijah, son colocataire.

— Et que l’ami de Luke, Jonny, est Jonathan, son collègue, complète Eli.

On se dévisage tous les quatre.

— C’est marrant, dit Luke. Mais... oh... attends un peu ! (Les yeux écarquillés, il fait glisser son regard de Jonathan à moi.) Alors c’est...

Sans lui laisser le temps de terminer sa phrase, Jonathan laisse tomber son sac de sport sur son pied. Luke jure comme un charretier au passage d’un groupe d’enfants.

L’un de ses coéquipiers couvre les oreilles de son fils de ses deux mains.

— Surveille un peu ton langage en présence des gamins, mon vieux !

Luke se confond en excuses en sautillant sur un pied.

— C'est quoi ce bazar ?

Jonathan se penche pour ramasser son sac.

— Désolé, lâche-t-il sans l'ombre d'un remords.

Luke et Jonathan se regardent en chiens de faïence. Encore un échange neurotypique qui me passe au-dessus de la tête.

Eli sourit à la cantonade.

— Le monde est petit !

— On va manger un morceau ? propose Luke.

J'ai un coup de pompe. Il est vingt-deux heures et malgré mon jour de congé, la veille, je tombe de sommeil après plusieurs nuits d'insomnie. Je n'ai aucune envie de manger. Tout ce que je veux, c'est aller au lit. Mais je sais qu'Eli se réjouit de passer la soirée avec Luke. Étant tous les deux très pris professionnellement, ils ne se voient pas autant qu'ils le souhaiteraient.

— Je suis lessivée, dis-je. Vous pourriez me déposer à la maison en passant ?

Eli pince les lèvres.

— On pensait aller au restaurant à côté.

— Ils ont le meilleur sandwich au fromage grillé de la ville, affirme Luke. Sans oublier les milkshakes. Telle que je te connais, tu vas adorer.

Jonathan ne me quitte pas des yeux.

— Gabriella aime le lait chocolaté à la menthe poivrée, pas les milkshakes, intervient-il.

Je m'empresse de rectifier.

— Le chocolat chaud à la menthe poivrée.

— Arrêtez de chicaner sur les mots. En tout cas, ce n'est pas un milkshake.

C'est notre joute verbale habituelle, mais sans acrimonie. Le ton est cordial, presque... amical.

— Je dois admettre que Jonathan a raison, dis-je. Je déteste les milkshakes, la texture... Mais je peux faire un effort et me joindre à vous...

— Je vous ramène, propose Jonathan.

— Tu es sûr que ça ne te gêne pas ? demande Luke.

Eli nous gratifie d'un coup d'œil hésitant.

— Nous ne voudrions pas vous déranger...

— J'accepte, merci, dis-je.

Au fond, pourquoi pas ? C'est l'occasion de prouver que cette histoire de libido en folie est du grand n'importe quoi. Je suis capable d'effectuer un trajet d'une demi-heure en compagnie de Jonathan sans me liquéfier de désir au point de me répandre à ses pieds, telle une misérable petite flaque d'eau, et prouver que je peux être froide comme un concombre.

Jonathan pose une main au creux de mon dos et me guide vers la sortie. J'inspire à fond. La chaleur de ses doigts à travers mon manteau... Merveilleux. Je m'abandonne contre lui, tel un chat qui se frotte à vos jambes. Quant à mon plan « froide comme un concombre », c'est mal parti.

En passant, je lance un rapide au revoir à Luke et à Eli qui se couvent du regard, la mine réjouie.

— Les deux font la paire !

— Comme vous dites !

Il me précède, ouvre la porte et braque son porte-clés sur un SUV noir qui se déverrouille docilement au second bip.

Je constate en m'approchant qu'il ne s'agit pas d'un de ces crossovers bas sur pattes qui se donnent des allures de SUV, mais d'un gros gabarit impressionnant !

— Ouh là, quel engin !

Les mots m'ont échappé malgré moi.

— N'y voyez surtout aucune insinuation ! je bredouille en glissant un regard vers Jonathan, consciente de ma gaffe.

— L'idée ne m'a pas effleuré, assure-t-il en esquissant un de ces fameux demi-sourires sans me regarder.

Après quoi, il ouvre la portière passager et m'offre sa main pour m'aider à monter. Je la fixe d'un air hébété, ce qui n'a pas l'air de lui plaire.

— Voyons, Gabby, je n'ai pas craché dans ma paume, que je sache. Cessez de faire l'enfant.

J'ai des fourmis dans tout le corps, les joues en feu. C'est la première fois que je l'entends m'appeler par mon surnom, qui résonne sur ses lèvres dans le silence ouaté de la neige tombant à gros flocons. *Gabby*.

Nos regards se soudent.

J'avance lentement les doigts de sa main tendue.

Je ne sais pas ce qui me prend, ni comment m'arrêter.

Je demande à mi-voix :

— Pourquoi ?

La neige saupoudre les cheveux sombres de Jonathan et son blouson noir. Il avale péniblement sa salive.

— Parce que j'en ai envie.

Ce n'est pas vraiment une réponse, mais apparemment je dois m'en contenter. Le bout de mes doigts frôle les siens et effleure sa peau calleuse jusqu'à ce que nos paumes se rencontrent.

L'air s'échappe de mes poumons. Sa main est chaude et solide et, au moment où je me persuade que non, ce n'est pas un remake de la scène culte où Darcy aide Elizabeth à monter en voiture et où le monde bascule sur son axe, son pouce me caresse le dos de la main. À l'évidence, ce point est relié à toutes les zones érogènes de mon corps. Je m'affale comme une poupée de chiffon sur mon siège, tandis que le désir pulse douloureusement entre mes jambes.

Si Jonathan ressent la même chose, il n'en montre rien. Il referme la porte, le visage dénué d'expression.

Le diabolin sur mon épaule ricane en dessinant une flamme dans les airs du bout de sa fourche. *C'était quoi cette histoire de ne pas fondre de désir ? Tu brûles pour lui.*

L'ange de l'autre côté lui jette un regard sévère et réprobateur. *Elle est censée se pâmer pour M. Reddit.*

Bouillant de colère, je contemple la neige qui tournoie devant le pare-brise. Je ne supporte pas quand l'ange et le diable ont tous les deux raison. Je devrais me languir d'amour pour M. Reddit, au lieu de quoi, Jonathan Frost m'a transformée en une loque lascive, alors qu'il reste impassible, sans qu'un muscle de son visage ne bouge.

Je le regarde contourner la voiture dans un tourbillon de neige, quand il tend soudain la main et serre le poing.

Peut-être n'est-il pas si insensible, après tout.

Satisfaite, je m'humecte le pouce et l'index pour éteindre la flamme qui danse au-dessus de ma tête ; si son désir est égal au mien, voilà qui devrait remettre les compteurs à zéro. Quelque chose dans ce goût-là.

Le diable sur mon épaule se rembrunit. L'ange approuve avec enthousiasme.

Jonathan ouvre la porte et se glisse derrière le volant. L'air soucieux, il consulte son téléphone, puis tapote l'icône d'une application que je ne distingue pas. Je me dévisse le cou pour mieux voir.

— La curiosité est un vilain défaut, Gabriella.

Je détourne la tête, rouge d'embarras.

— Vous me l'avez pratiquement mis sous le nez.

— Absolument pas.

— Bien sûr que si.

— Bien sûr que non.

Dégoûtée, j'actionne la poignée de la porte.

— Je rentre à pied.

La serrure s'enclenche.

Je pivote vers lui.

— Ma dernière heure est arrivée, c'est ça ?

Jonathan se frotte le visage, puis pose les mains sur ses genoux. Il me fixe intensément.

— Gabriella...

— Jonathan ?

— Cessez de menacer de rentrer à pied dans la neige. Ou d'affirmer que je veux vous tuer, même pour plaisanter.

Il tend la main vers le tableau de bord et ouvre une petite trappe contenant des... bonbons ?

Je le regarde dépiauter habilement deux minicoupelles de beurre de cacahuètes, qu'il fourre dans sa bouche.

Je n'en reviens pas.

— Qui êtes-vous donc ?

— Jonathan Frost, votre associé que vous vous plaisez à détester. Je croyais qu'on en avait déjà parlé.

Mastiquant avec vigueur, il appuie sur le bouton pour démarrer le moteur.

Un grand frisson me parcourt de la tête aux pieds.

— Vous avez des bonbons dans votre voiture ! Vous avalez du sucre ? Et vous aimez ça ?

— Je suis un homme aux multiples facettes, Gabriella. Servez-vous.

Je me penche en avant. Mes dents claquent si fort que j'ai du mal à articuler.

— Des M&M's chocolat-menthe ?

— Pour vous.

Il augmente le chauffage et dirige la soufflerie vers moi.

Il a remarqué que j'avais froid. Je sens mon ventre complètement tourneboulé.

— Vous n'aimez pas ça ?

— Le chocolat à la menthe, c'est vraiment immonde.

— Dans ce cas, que font des M&M's chocolat-menthe dans votre boîte à gants ?

Jonathan se carre dans son siège et passe une main dans ses cheveux.

— Je les ai achetés à la supérette tout à l'heure pour m'excuser de m'être comporté comme un imbécile ce matin. Et puis je me suis avisé que c'était ridicule. Il n'y aura jamais assez de M&M's dans le monde pour que les choses s'arrangent entre nous.

Je reste sans voix.

Le silence retombe. Je garde les yeux fixés sur les bonbons. Jonathan contemple la neige.

Il attrape une gourde en acier dans son support et avale deux grandes gorgées. Fascinée, j'observe sa pomme d'Adam monter et descendre. Je rêve de lécher sa gorge du bout de la langue. Il consulte de nouveau son téléphone puis, la mine satisfaite, il passe la marche arrière et commence à reculer.

Je suis toujours sous le choc.

— Donc... vous les avez achetés... pour moi ? À cause de ce matin ?

Jonathan stoppe au milieu du parking et se tourne vers moi. Brusquement, l'habitable a l'air d'avoir rétréci.

— C'est si difficile à croire ?

J'ai la bouche sèche. Ça m'a tout l'air d'un test que je vais probablement rater.

— Euh... eh bien...

— Ce n'est pas le cas. Vous ne pouvez pas le rater. (Apparemment, j'ai dû parler tout haut.) Il suffit de répondre à la question.

Je le dévisage avec curiosité : son nez droit et fort, ses pommettes saillantes, ses yeux délavés qui brillent dans le faible éclairage. Et il y a cette... attirance au fond de moi, qui m'incite à enjambrer le tableau de bord, grimper sur ses genoux et l'embrasser à perdre haleine, savourer le goût

doux-amer du chocolat sur sa langue, respirer sa peau qui fleure bon le savon, pareil au parfum d'une longue promenade dans une forêt de conifères sous la neige.

Quelque chose, je ne sais quoi, me pousse irrésistiblement vers lui, alors que, dans quelques semaines, je dois rencontrer celui que j'aime vraiment et que le mutant avec qui je travaille sortira définitivement de ma vie.

Qu'est-ce qui *cloche* chez moi ?

— Si seulement je le savais, dis-je, répondant en même temps à sa question et à la mienne.

Pour combattre le malaise de cette crise existentielle, j'ouvre le sachet de M&M's et en gobe la moitié.

Jonathan démarre en soupirant.

— Mollo sur le sucre, Gabriella.

— La ferme ! Je vous rappelle que vous les avez achetés pour moi. Le poids du remords ? Tu parles !

La mâchoire crispée, il serre les doigts sur le volant. Ses joues se creuseraient d'une fossette s'il souriait. J'imagine sa barbe de trois jours, sombre et dense, frottant entre mes cuisses. Mon esprit s'emballe, imaginant les baisers brûlants et humides de sa bouche sur ma peau, remontant plus haut, encore plus haut, jusqu'à ce que...

— C'est vrai, proteste Jonathan, m'arrachant à mes pensées lascives. J'ai un curieux sens de l'humour parfois et je suis sujet à des sautes d'humeur. Ça n'a rien à voir avec vous, mais c'est déstabilisant, j'en suis conscient, poursuit-il après une pause, cherchant ses mots. Je suis désolé.

De surprise, je lâche le paquet de M&M's qui atterrit sur mes genoux. C'est étrange d'entendre Jonathan Frost exprimer des regrets, reconnaître ses défauts et s'excuser, mais... je veux bien le croire. Je m'écarte légèrement pour le dévisager.

— Vous êtes pardonné.

— On dirait que ça vous écorche les lèvres, observe-t-il, en regardant droit devant lui.

— De dire que je vous pardonne ? Ce n'est pas faux. Nous avons été à couteaux tirés pendant si longtemps que je ne sais trop quelle attitude adopter avec vous.

Les sourcils froncés, il ne répond pas. Il a l'air contrarié.

Je résiste à l'envie de glisser les mains dans ses cheveux et d'effacer du bout du doigt la ride qui creuse son front.

— Je n'aurais pas dû vous forcer la main à propos de l'heure du conte ce matin en essayant de vous culpabiliser, dis-je. C'est à mon tour de m'excuser.

Il s'éclaircit la gorge.

— N'en parlons plus. Je vous signale que j'avais un œil sur la caméra de vidéosurveillance dans le bureau. Si ça avait dégénéré, je serais intervenu immédiatement.

J'en reste bouche bée, comme si un voile se déchirait, révélant un visage inconnu et familier à la fois, avec une impression de déjà-vu obsédante.

— Au fait, que s'est-il passé avec Luke tout à l'heure, quand vous l'avez félicité ? Il a répondu que c'était un grand compliment dans votre bouche. Vous jouez au hockey vous aussi ?

Mon instinct me pousse à protéger ce pan de ma vie, mais si Jonathan est capable de s'excuser, je suppose que je peux lui faire confiance.

— Je suis la fille de Nicholas Sokolov. Inutile de vous dire que je suis tombée dans la marmite quand j'étais petite.

Jonathan me jette un regard interloqué avant de reporter son attention sur la route.

— Si c'est une blague, elle n'est pas drôle.

— C'est la pure vérité.

Il accuse le coup.

— Que voulez-vous dire ?

— Que mes parents se sont rencontrés, se sont aimés et ont conçu un bébé, Gabby...

— Gabriella...

Je réprime un fou rire.

— D'accord. Plus sérieusement, mon père aspire à une vie tranquille. Nous faisons profil bas pour ne pas avoir à affronter les foules. Donc j'ai choisi le nom de ma mère, Di Natale. Ça facilite les choses.

Jonathan secoue la tête, incrédule.

— Incroyable !

Tout compte fait, il le prend mieux que la plupart des gens. La voiture n'a pas fait d'embardée. Il n'a pas l'air sur le point d'avoir une syncope. Et il ne m'a même pas demandé un autographe.

— C'est pour cette raison qu'il n'a jamais mis les pieds à la librairie. Enfin, ce n'est pas vrai. Mes parents sont déjà venus me voir après la fermeture. Jamais quand c'est ouvert, parce qu'alors les gens vous envahissent, ils réclament des autographes, ils...

— Gâchent tout et vous empêchent de mener une vie normale.

— Oui.

— Je suis sûr qu'il y veille jalousement et qu'il cherche à vous protéger. C'est ce que je ferais à sa place.

— C'est exact.

— Je sais garder un secret, n'ayez pas peur.

Je tripote le sachet de bonbons, soulagée qu'il connaisse la vérité et certaine de pouvoir compter sur sa discrétion.

— Merci, Jonathan.

Le silence retombe. Tendue, à couper au couteau, insoutenable.

Jusqu'à ce que Jonathan demande à Siri de mettre la Radio de Noël. Sa voix est autoritaire, à la limite du BDSM.

Insupportable.

Je ne cache pas ma stupéfaction. Il me lance un regard incertain.

— Qu’y a-t-il ?

— Je ne vous ai jamais entendu parler sur ce ton.

— Quel ton ?

Je serre les cuisses dans l’espoir d’apaiser la tension douloureuse de mon entrejambe.

— Comme un dominant à sa soumise dans la chambre à coucher.

Il me jette un regard incrédule.

— J’ai demandé à Siri de chercher une fréquence sur l’autoradio, Gabriella, pas de s’accroupir à quatre pattes !

Je m’étouffe avec une nouvelle fournée de M&M’s.

Jonathan fixe la route en dissimulant un sourire.

— Vous avez vraiment l’esprit mal tourné.

— *Moi ?* C’est vous qui venez de dire...

— La ferme ! lance-t-il en me citant. Écoutez cette soupe que je supporte pour vous faire plaisir.

J’éclate de rire et m’interromps quand la mélodie s’élève dans l’habitacle. Les paroles sont suggestives, lourdes de sens.

« *I’ll wait up for you, dear Santa baby, so hurry down the chimney tonight¹.* »

Jonathan se racle la gorge et roule des épaules, comme si ses vêtements étaient trop serrés. Je me tortille dans mon siège et ouvre la fenêtre, les joues brûlantes.

— Vous avez chaud ?

Mon Dieu, je n’ai jamais eu aussi chaud de ma vie.

— Un peu.

Jonathan baisse le chauffage, puis descend sa vitre de quelques centimètres. Cette chanson sexy n’arrange rien. Rouges comme des pivoines, nous gardons les yeux rivés sur la route. Je crois entendre sa respiration chaotique, les battements précipités de son cœur.

Peut-être me voit-il de cette façon, lui aussi ?

Paniquée, je me mets à pianoter sur mes genoux au rythme de la chanson, comme si mes cuisses étaient les touches d'un piano imaginaire. Cette tactique a le don de me calmer, en général.

En même temps, je me repasse le film des événements depuis que je suis montée en voiture. Je suis de plus en plus excitée et désorientée. Le monde ressemble au poème de Shel Silverstein, *Backward Bill* – sens dessus dessous et méconnaissable.

Jonathan s'est proposé de me raccompagner. Il m'a offert des M&M's chocolat-menthe pour s'excuser de la façon dont il s'est conduit ce matin. Il a mis une station dédiée exclusivement à Noël pour me faire plaisir, alors qu'il déteste ça. Il a une double personnalité qu'il dissimule depuis douze mois, à moins qu'il ne manigance un sale coup.

Je me tourne sur mon siège pour lui faire face.

— Pourquoi êtes-vous si gentil avec moi ?

Son regard ne dévie pas de la chaussée enneigée.

— Je vais répondre à votre question par une autre.

— Je n'aime pas ça.

— Tant pis, dit-il avant de prendre une grande respiration. Pourquoi pensez-vous que je suis gentil avec vous ?

— Parce que vous avez changé de tactique pour me piéger.

— Et si je vous prouvais le contraire, le croiriez-vous ?

Après un an de rivalité acharnée, la réponse fuse spontanément.

— Non.

Pour la première fois depuis notre rencontre, quand, froid comme la banquise, Jonathan Frost a renversé la boule de neige (la bulle dans laquelle je me complaisais), il me vient à l'esprit que je me suis *peut-être* trompée sur son compte.

CHAPITRE 8

Playlist : *Mille Cherubini in Coro*, Andrew Bird

Sur le trajet du retour, je me chamaille avec Jonathan par-dessus la musique et sans cesser de pianoter sur mes genoux à propos de l'itinéraire le plus court pour arriver chez moi en évitant les embouteillages, jusqu'à ce qu'il s'arrête en face de mon immeuble. C'est Jonathan Frost tout craché, alors que moi, je peux compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où j'ai réussi à stationner dans ma rue, depuis deux ans que je vis ici.

Je lui lance un regard incrédule.

— Pile devant mon immeuble ? Je n'y crois pas.

Il arque un sourcil, un petit sourire satisfait aux lèvres.

— Disons que j'ai une chance insolente en matière de parking.

— Naturellement.

Jonathan effectue la manœuvre et coupe le contact.

— J'ai lu la romance que j'ai achetée à la librairie, l'autre jour, dit-il.

Je lui lance un regard surpris.

— Ah oui ?

Il hoche la tête.

— Pas mal. Bien sûr, on ne peut pas comparer avec Jane Austen, mais...

Par jeu, j'imprime une petite tape sur sa cuisse musclée avec une étrange impression de déjà-vu.

— Cessez de me taquiner !

Ses lèvres s'étirent en un simulacre de sourire, qui s'évanouit dans un silence pesant. Sa mâchoire se crispe, ses yeux cherchent les miens.

— Leurs conceptions de l'amour sont très éloignées, déclare-t-il enfin.

— Je dirais même totalement opposées.

Son regard erre sur ma bouche.

— Pourtant, ça finit par marcher. C'est le pivot de leur relation. Ils sont attirés par leurs différences qu'ils tentent de dépasser sans perdre leur individualité. Ils mûrissent ensemble et, par là, révèlent leur vraie personnalité.

Mon palpitant s'emballe dans ma poitrine. Je n'aurais pu mieux dire. Diable d'homme !

— La promiscuité forcée, ça aide, dis-je. Coincés dans une calèche pendant plusieurs jours d'affilée, une auberge avec une seule chambre et...

— Un seul lit, achève-t-il. Je me suis renseigné. C'est un stéréotype populaire. C'est très compréhensible.

— Je suis sûre que vous avez potassé les caractéristiques du genre.

Ses doigts tambourinent sur le volant.

— Je me suis documenté sur la littérature sentimentale en général. Je ne fais pas les choses à moitié, Gabriella.

Je sonde son visage.

— Non, bien sûr.

Il pose les deux mains sur le volant. Sa mâchoire est agitée d'un tic nerveux. Et puis soudain, il ouvre sa porte.

Je cligne des yeux et sors de ma torpeur quand je comprends ce qu'il s'apprête à faire. Il va ouvrir la mienne et me faire le coup de la galanterie. C'est intolérable, étant donné que le simple contact de sa main m'a

tellement excitée tout à l'heure que je me suis trémoussée sur mon siège pendant tout le trajet de retour.

Je m'escrime sur la poignée pour le prendre de vitesse, mais c'est trop tard, il tient la portière ouverte et me tend la main pour m'aider à descendre. Je considère le tas de neige à mes pieds et accepte à contrecœur, tâchant d'ignorer la décharge électrique qui me traverse de part en part lorsque nos doigts se frôlent.

Je franchis l'obstacle et atterris en douceur dans la poudreuse. Le nez en l'air, je contemple la neige qui tombe dru au-dessus de nos têtes et tire la langue dans un grand éclat de rire, les yeux clos.

La neige réveille l'enfant émerveillé qui sommeille en moi. J'adore ça.

Un gros flocon glacé atterrit sur ma langue. Je pousse un petit cri de plaisir et ouvre lentement les yeux. Jonathan me fixe intensément.

— Qu'y a-t-il ?

— Votre capacité à vous réjouir. C'est une belle leçon d'humilité.

Pas possible ! Des félicitations de la part de Jonathan Frost ! Et pas n'importe lequel ! Un compliment qui flatte mon ego, me valorise et contribue à renforcer l'estime de soi, telle la lumière d'une bougie à travers la vitre par une nuit sombre et froide.

La gorge nouée, je sens les larmes me brouiller la vue.

— C'est idiot, vous ne pensez pas ?

Il secoue la tête.

— Non.

— Bizarre ? Étrange ? Puéril ?

J'énumère quelques-uns des qualificatifs que l'on m'attribuait quand je débordais de joie, au point de paraître suspecte aux yeux de mon entourage.

Il avance d'un pas, ses bottines crissant dans la neige.

— Non, Gabriella, je ne pense pas que ce soit idiot, bizarre, étrange ni puéril de rater les occasions de croquer la vie à pleines dents quand on est jeune. Je crois au contraire que c'est courageux, héroïque et admirable.

Il m'effleure la joue du bout des doigts. Je ferme les yeux. Ça me paraît si naturel, alors qu'une petite voix intérieure me souffle le contraire.

C'est complètement insensé. Jonathan Frost n'est pas un tendre. Il ne lit pas les romans d'amour que j'affectionne, et je ne vois pas la flamme de la passion brûler au fond de ses yeux quand il me regarde. Il ne me tient pas la main, ne me réchauffe pas le cœur et ne me considère pas comme la huitième merveille du monde.

Et pourtant, le voilà qui prend mon visage en coupe entre ses grandes mains calleuses avec une détermination tranquille. *Je meurs d'envie de t'embrasser*, me dit son regard fixé sur ma bouche.

Je ne détourne pas la tête quand ses pouces dessinent des cercles sur mes joues. Je sens la chaleur de son corps tout proche. Nos cuisses se frôlent, nos poitrines se heurtent, nous respirons à l'unisson. Je sens monter le désir au creux de mon ventre et encore plus haut, là où un maelström d'émotions que je refuse d'analyser fait battre mon cœur.

J'ignorais à quel point j'avais envie de lui. Mais peut-être que cela doit arriver pour dissiper la tension, surmonter l'animosité qui nous anime depuis douze mois. Et si un baiser suffisait à tout effacer pour abrégier enfin ce supplice ?

Il comprend le message que lui transmet mon regard : *J'en ai très envie moi aussi*.

Je fais courir mes doigts le long de son torse à travers l'étoffe de son blouson. Il m'observe, les cils battant au-dessus de ses yeux vert pâle, et moi je reste concentrée sur sa bouche sensuelle, lèvres entrouvertes.

— Je ne devrais pas, murmure-t-il d'une voix si basse que j'ai peine à l'entendre. Pas encore.

Je ne comprends pas ce qu'il dit, mais je suis incapable d'enchaîner deux idées cohérentes. Je ne pense qu'à une chose : explorer jusqu'au bout la fulgurante attirance qui me pousse vers lui et me libérer une bonne fois

de cette torture. Je vais l’embrasser pour l’extirper de mon esprit. Il faut que ça marche.

Il se penche vers moi, tandis que je me hausse sur la pointe des pieds. Nos lèvres se joignent, se caressent et se soudent. Je m’enivre de son odeur, tel l’air vivifiant d’une montagne enneigée. Sa bouche a un goût de chocolat et d’eau fraîche. Je sens mes genoux fléchir quand sa langue s’enroule autour de la mienne. Je noue mes bras autour de son cou et glisse les doigts dans les mèches épaisses de ses cheveux. Il m’écrase littéralement contre sa poitrine et j’entends son cœur cogner à grands coups désordonnés.

Jonathan incline la tête et approfondit son baiser, qui devient encore plus brûlant et humide, un ballet désespéré au rythme de « oh oui... encore... ne t’arrête pas ». Ses doigts s’insinuent sous mon manteau et il plaque mes hanches contre les siennes. Le souffle coupé, je sens son érection durcir contre mon bas-ventre, qui se contracte douloureusement, inondant mes sous-vêtements. Je perçois notre souffle haché et les soupirs saccadés entre chaque assaut dévorant de ses lèvres et de sa langue. Je me presse étroitement contre lui, alors que nos corps ondulent en cadence.

Il resserre son étreinte autour de ma taille et promène les mains vers le haut de mon dos jusque dans mes cheveux, tandis qu’il m’embrasse avidement, comme si nous faisions l’amour avec la bouche. Je suce sa langue avec la même frénésie, la même sauvagerie ; il émet un gémissement rauque, à croire qu’il est à l’agonie. Je laisse échapper un soupir d’impuissance. Je suis complètement désemparée.

Pourquoi le baiser que nous venons d’échanger est-il le plus fabuleux de ma vie ? Et pourquoi faut-il que ce soit lui ?

La gorge nouée, le cœur en berne, je l’embrasse encore et encore.

— C’est trop bon. Ce n’est pas normal.

— C’est vrai, murmure-t-il tout contre mes lèvres. Un seul baiser et je m’enflamme.

Baiser. Le mot résonne dans le silence ouaté. La réalité me frappe de plein fouet, comme la gifle glacée du vent d'hiver. Je m'écarte d'un bond et me frotte les lèvres d'un doigt tremblant. Mon Dieu ! J'ai embrassé Jonathan Frost. Et pas qu'une fois. Un millier de fois. Passionnément.

Il me dévisage comme si le brouillard qui lui embrumait l'esprit se déchirait, qu'il venait de comprendre ce qu'il a fait et n'arrive pas à le croire. Sans un mot – que pourrais-je dire ? –, je recule d'un pas chancelant et fonce vers le porche de mon immeuble. Arrivée là, je me retourne et lui fais face.

Jonathan me fixe intensément, la respiration haletante.

J'ai besoin d'air moi aussi, à croire que mon souffle est suspendu aux baisers qui nous désintègrent et nous fondent l'un dans l'autre.

Un vrai désastre !

J'entre dans le hall en trombe et gravis l'escalier quatre à quatre jusqu'au deuxième étage. Je ferme la porte de l'appartement et m'affale par terre.

Qu'ai-je fait ?

D'où je me trouve, je distingue par la porte entrouverte de ma chambre, au bout du couloir, l'ordinateur posé sur mon bureau. J'ai une boule dans l'estomac en songeant à M. Reddit. C'est lui que j'attendais, lui que j'étais censée embrasser par un jour de neige.

Nous ne sommes pas vraiment ensemble, mais nous avons tacitement admis que nous l'espérions, une fois que nous nous serions rencontrés et aurions appris à nous connaître. Comment ai-je pu l'oublier ? Comment ai-je pu me laisser si facilement séduire par le parfum hivernal de Jonathan, son boniment sur les romans d'amour, le confort de sa voiture et ses bonbons chocolat-menthe ?

Une peur panique m'envahit. Et si je m'étais encore une fois aventurée sur un terrain dangereusement glissant ?

J'ai déjà été abusée dans le passé, et même si Trey avait une personnalité bien différente – tout en charme et en flirt, rien à voir avec mon collègue froid et revêche –, leurs objectifs étaient identiques, non ?

Le but ultime de Trey visait le rachat de la librairie *Bailey* par l'entreprise familiale et pour parvenir à ses fins, il a exploité ma naïveté, mon esprit romanesque, ma confiance en l'humanité. Jonathan veut la librairie pour lui seul ; ce type est ambitieux, opportuniste et calculateur. J'ignore de quelle façon cette opération de séduction, cette mascarade de gentil garçon qui embrasse comme un dieu, s'intègre dans son plan, mais comment croire qu'il ne s'agit pas d'une machination ?

Quelle que soit la motivation de Jonathan pour exploiter cette attirance sexuelle dont je ne peux nier l'évidence, pas plus que la couleur de mes yeux ou de mes cheveux, je dois y mettre fin. Tout de suite. Pas question de rêver à l'étincelle de désir que j'ai surprise dans son regard, son demi-sourire sexy quand il m'a aperçue en sortant des vestiaires. Je ne veux plus songer au chocolat chaud à la menthe poivrée, au M&M's chocolat-menthe, à son *laïus* sur la romance, ou à ses excuses soi-disant sincères...

Ni à ses baisers. Mon Dieu ! Ses baisers !

Je devrais peut-être m'inspirer de ses paroles doucereuses, ses gestes sensuels. Il est temps de contre-attaquer.

D'un pas incertain, je gagne ma chambre et ouvre mon armoire pour chercher la tenue la plus sexy de ma garde-robe. Je finis par la trouver, l'accroche à la porte et l'inspecte, la tête inclinée. Gingerbread y jette un œil et émet un long miaulement.

— Tu as raison, Ginge, c'est un peu trop provocant pour aller travailler, mais aux grands maux les grands remèdes, comme on dit.

Si Jonathan Frost croit qu'il lui suffit de m'embobiner pour me faire perdre mon job, il se trompe.

Je repasse soigneusement ma robe cramoisie pour effacer les faux plis avant de choisir les boucles d'oreilles assorties. Je me rappelle la flamme

qui brillait dans les yeux de Jonathan quand il a déclaré : « Je n'ai pas l'intention de baisser les bras sans me battre, Gabriella. »

Je me déteste pour avoir succombé à son manège de séducteur dans la voiture.

Je me déteste pour lui avoir rendu ses baisers, m'être abandonnée contre son corps puissant, chaud et dur, alors qu'il n'est pas l'homme de mes rêves.

Je me déteste car, tandis que je regarde la neige tomber par la fenêtre, je revois les flocons mêlés à ses cheveux sombres et savoure encore le goût enivrant de ses lèvres sur les miennes.

Je m'écroule sur mon lit. Ma robe rouge repassée est prête comme une armure pour la bataille à venir. Je serre Gingerbread dans mes bras et enfouis le visage dans sa fourrure soyeuse. Elle miaule et me jette un air inquisiteur.

Je dépose un baiser sur son joli petit museau rose.

— Tu veux savoir ? Je compte bien mettre Jonathan Frost à genoux demain.

*
* *

Hier soir, j'ai craqué et écouté une romance audio parce que je manquais de sommeil et que j'avais besoin d'être reposée pour mon plan d'attaque. Malheureusement, les aristocrates dans la bibliothèque sont revenus me hanter, un rêve scandaleusement obscène.

Il me suffit d'y penser pour rougir de la tête aux pieds au souvenir des endroits où les mains et la bouche du Jonathan fictif s'activaient la nuit dernière.

En marchant sur le trottoir pour me rendre à la librairie, je m'efforce de chasser la scène de mon esprit. Je repasse mentalement la liste des tâches à accomplir cette semaine avec des airs de Noël à fond dans mes écouteurs, me fiant à ma seule vision pour éviter de me faire renverser comme une

vulgaire quille de bois. Par conséquent, mes écouteurs bloquent non seulement le bruit de la circulation, mais aussi celui des pas qui se rapprochent, et je sursaute lorsqu'une main m'attrape le coude.

Je pousse un cri, lâche le gobelet de chocolat que j'étais en train de siroter et me prépare à la défense. Je m'apprête à bloquer le poignet de mon assaillant pour le tirer vers moi et le tordre, comme me l'a enseigné ma mère, mais il me lâche presque immédiatement.

Je pivote pour lui flanquer un coup de poing dans la figure, quand l'odeur familière d'une eau de Cologne radioactive me monte aux narines.

— Trey !

Cheveux blonds, courts sur les côtés, plus longs sur le crâne. De grands yeux bleu azur. On dirait l'incarnation d'une poupée Ken.

Haletante, j'ôte mes écouteurs et me tourne vers lui.

— Qu'est-ce qu'il t'a pris, Trey ? Tu m'as fait une de ces peurs !

Il ouvre la bouche pour répondre, mais c'est Jonathan que j'entends à sa place.

— Gabby ! s'écrie-t-il d'une voix autoritaire, profonde, tonitruante.

Je reste muette en le regardant s'approcher à grandes enjambées.

Trey paraît comprendre que le temps lui est compté.

— Écoute, Gabby, *Bailey* n'en a plus pour longtemps. Viens travailler avec moi. Tu nous apporteras le charme suranné des petites boutiques. Les librairies indépendantes sont vouées à disparaître. Tu pourras continuer à faire ce que tu aimes dans une grande chaîne du livre.

J'ai un mouvement de recul.

— Tu n'y es pas. Je veux sauver *Bailey*.

Il se rapproche.

— Impossible. Ne sois pas naïve. Ton idéalisme ne pourra pas sauver...

Jonathan ne le laisse pas terminer sa phrase. Il le plaque contre un mur d'un mouvement souple.

Il pourrait le jeter à terre, le malmenier, mais il se contrôle, laissant Trey indemne, juste assommé, la respiration sifflante, la tête coincée sous son bras.

Jonathan m'adresse un regard inquiet.

— Vous êtes blessée ?

— Non, ça va. Je ne l'ai pas vu arriver et j'ai été surprise, mais il ne m'a pas fait mal. Vous pouvez le lâcher.

Jonathan baisse le bras et s'avance vers moi, ignorant Trey, qui joue les victimes, toussant et se massant la gorge avec ostentation.

Malgré ses yeux brillants de colère et sa bouche pincée, Jonathan ne se départit pas de son calme. Il n'est même pas essoufflé.

— Vous êtes sûre que ça va ? insiste-t-il.

Je murmure que oui.

Quelque chose d'électrisant, de terrifiant se déclenche au fond de mon cœur. Ma cage thoracique ressemble à la fameuse boule de cristal qui tombe à minuit à Times Square – immense et brillant de mille feux.

— Je n'avais pas l'intention de te faire peur, Gabs, intervient Trey, brisant l'enchantement.

Gabs. Dieu que je déteste ce surnom ! Je détache mon regard de Jonathan et glisse un œil dans sa direction.

— Dans ce cas, pourquoi m'as-tu attrapé le bras par-derrière ?

— Je t'ai appelée je ne sais combien de fois, mais tu n'as pas réagi, réplique-t-il, comme si c'était de ma faute.

Je désigne mes écouteurs.

— Évidemment. Et d'ailleurs, c'est très bien comme ça.

Il me lance un regard suppliant, comme le jour où je lui ai annoncé notre rupture.

— Tu ne m'as pas vraiment laissé le choix, argumente-t-il. J'ai essayé de te téléphoner et je t'ai envoyé des textos depuis un tas de numéros

différents, dont aucun n'a abouti. Je t'ai offert des fleurs. Je voulais que tu saches que j'étais désolé et que tu me manquais. Tu n'as jamais répondu.

— Parce que j'ai bloqué tous les numéros que tu as utilisés. Quand je t'ai dit que c'était fini, je le pensais ! La page est tournée. Et maintenant, je dois aller travailler. Laisse-moi tranquille, Trey, c'est la dernière fois que je te le dis.

— Gabs, plaide-t-il en avançant d'un pas. Écoute...

— Non.

Il s'approche encore.

— Je t'en prie. Juste...

Jonathan le repousse sans ménagement d'un coup brutal à la poitrine.

— Elle a dit non, profère-t-il d'une voix glaciale, faussement calme.

Trey le toise avec hauteur, puis recule pour se dégager. Du plat de la main, il lisse sa coûteuse doudoune où l'on voit encore la marque des doigts de Jonathan.

— Alors c'est ton nouveau petit ami ? lance-t-il. L'homme à tout faire de la librairie ?

Le mépris qui transparaît dans ce mot est proprement stupéfiant.

— Jonathan et moi sommes cogérants, Trey. Et même si notre relation ne te regarde pas, je peux te dire qu'il vaut dix fois ta petite personne. Maintenant dégage, pour l'amour du ciel. Je ne te souhaite pas de bonnes fêtes.

Je passe en trombe devant ce minable et poursuis mon chemin, Jonathan sur mes talons. Il jette un regard menaçant par-dessus son épaule, sans doute pour ôter à Trey l'envie de me suivre. Nous gardons le silence durant le court trajet jusqu'à la librairie. En arrivant, Jonathan déverrouille la porte et s'efface pour me laisser entrer.

Je le remercie et, sans lui donner le temps de répondre, je file dans l'arrière-boutique pour me débarrasser de mes gants et de mon écharpe, luttant pour refouler mes larmes.

Dire que Trey m'a traitée de naïve et d'idéaliste en déclarant que je ne peux rien faire pour sauver cet endroit. Je vais lui montrer, moi. Il va voir !

On frappe un coup discret à la porte. Je comprends pourquoi. Après la grande frayeur que je viens de vivre, Jonathan prend des précautions pour éviter de me faire peur. Mon ennemi juré, froid et revêche a disparu, laissant la place à quelqu'un dont j'ai affirmé à Trey qu'il était dix fois meilleur que lui.

Et j'étais sincère.

Je refuse de croire que Jonathan Frost a volé à mon secours pour chercher ensuite à me séduire, me rouler dans la farine ou ruiner ma carrière.

Ce qui, après tous ces mois passés à le détester cordialement, est un profond soulagement. Mépriser quelqu'un est usant et en penser le plus grand mal moralement épuisant. Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais pas mesuré à quel point c'était vrai. Un peu comme lorsqu'on enlève des vêtements trempés après une longue journée passée dans la neige, j'ai l'impression que l'on a m'ôté un fardeau des épaules et je sens une lueur d'espoir poindre à l'horizon.

Je ne sais trop que penser de Jonathan. C'est encore trop tôt. Je ne suis sûre que d'une chose : ce que je pensais à son sujet ne correspond pas à ce que je viens de vivre. Il m'a protégée et on n'agit pas ainsi envers quelqu'un dont on cherche à anéantir la vie et le travail.

Cela dit, je ne suis guère plus avancée.

Quoi qu'il en soit, la tournure des événements m'a coupé l'herbe sous le pied concernant le choix de ma robe. Elle n'est pas sexy par vengeance, mais sexy tout court. Et je suis sûre qu'après la petite séance de baisers d'hier soir, ce n'est pas vraiment une bonne idée.

— Gabriella !

Douce et un peu rauque, la voix de Jonathan me fait l'effet d'un doigt descendant langoureusement le long de ma colonne vertébrale.

— Oui.

— Ça va ?

Je n'ai toujours pas retiré mon manteau. Le dos tourné, je fixe le mur.

Non, ça ne va pas du tout. Mon ex m'a fichu la trouille avec son comportement agressif. Jonathan a pris ma défense, tel un preux chevalier. Et me voilà dans l'arrière-boutique exigüe avec comme seule armure un malheureux manteau de laine pour empêcher Jonathan Frost de me voir dans ma robe rouge affriolante. Je me tiens là, le cœur battant, pendant que mon univers se recompose. J'aimerais garder Jonathan Frost bien au chaud au fond de la boîte de l'animosité, ornée du ruban de l'hostilité orgueilleuse, mais il y a percé un trou hier soir et l'a entièrement pulvérisée ce matin.

À présent, il ne me reste plus rien. Pas de ressentiment ni de froide distance, pas même un manteau de laine, une robe rouge, voire la peau sur les os, pour protéger mon cœur.

Mais je dois l'affronter.

J'enlève mon manteau, virevolte sur mes talons et prends le taureau par les cornes.

CHAPITRE 9

Playlist : *Merry Christmas (I Don't Want to Fight Tonight)*, Alex Lahey

— Gabriella..., répète patiemment Jonathan, tandis que je me tourne vers lui. Je vous ai demandé si vous...

Sa voix s'éteint. Son regard glisse le long de mon corps, comme s'il était doué d'une vie propre. Il se laisse aller contre la porte, les yeux clos.

— Bon sang ! murmure-t-il.

Je me mords les lèvres en considérant la soie fluide écarlate.

— C'est un peu osé pour travailler, je sais, dis-je. Un peu trop provocant même.

Il ne réagit pas.

— Vous êtes sûr que ça va ?

— J'ai posé la question en premier, rétorque-t-il, les mâchoires crispées.

Les yeux clos, ses cheveux bruns retombant en mèches désordonnées sur son front, les joues empourprées, il respire profondément, la mâchoire agitée d'un tic nerveux. Il porte un pull à col en V vert, évasé à la taille, qui souligne ses bras puissants et ses pectoraux saillants. J'imagine mes mains s'immisçant sous la laine douce pour vagabonder sur ses muscles durs et les couvrir de caresses.

Il fourre les poings dans les poches de son pantalon marron en daim qui dessine parfaitement ses fesses dures et ses jambes interminables ; la stature

athlétique classique d'un joueur de hockey. Ses bottines marron impeccablement cirées brillent sous les lumières du magasin ; la beauté virile incarnée.

Je considère ma robe portefeuille ornée de manches bouffantes, d'un ourlet à volant et d'un nœud souple à la taille, qui moule mes hanches rondes. Le décolleté très échancré, maintenu par un bouton-pression, galbe joliment ma poitrine plutôt menue. Avec les bottes à talons compensés qui complètent ma tenue, on dirait que mes jambes sont longues d'un kilomètre.

Apparemment, il a sorti le grand jeu lui aussi. Serait-il donc capable de lire dans mes pensées ?

Les deux font la paire.

Je me décide à répondre :

— Je vais bien, merci. Et vous ?

Il secoue la tête. Je m'avance vers lui, mes talons résonnant sur le parquet ciré en écho aux battements de mon cœur. Quand j'arrive à sa hauteur, je m'aperçois que nous nous trouvons sous le gui.

Jonathan ne me regarde pas. Il contemple les petites boules blanches, décorées d'une faveur dorée, suspendues au-dessus de nos têtes.

Pendant une fraction de seconde, il me prend l'idée ridicule que j'adorerais embrasser Jonathan Frost jusqu'à la fin des temps.

J'ai beau ne pas le soupçonner de duplicité à mon égard, savoir qu'il n'essaiera pas de me draguer ni de me réduire au chômage, il existe toujours un climat de rivalité entre nous. Même s'il n'est pas mon pire ennemi, comme je l'ai longtemps cru, nos objectifs sont malgré tout diamétralement opposés.

Et puis il y a une autre raison, la plus essentielle. Mon ami geek, qui souhaite me rencontrer depuis des mois, désir d'ailleurs partagé. Le charmant M. Reddit.

Impossible de l'oublier. Je ne peux pas rêver d'embrasser Jonathan Frost à la librairie, dans mon lit ou sous la neige. Voilà qui devrait suffire à

dissiper mes pensées lubriques. Surtout quand il me reste moins de deux semaines pour le battre à plate couture et terminer l'année en beauté avec des ventes record. Et que je suis si près de conquérir M. Reddit.

Jonathan se décide enfin à croiser mon regard. Il fait de son mieux pour ne pas lorgner mes seins.

— Miss Di Natale.

— Oui, Monsieur Frost.

Il lève les yeux au ciel.

— Vous avez des vêtements de rechange dans la boutique, n'est-ce pas ?

— Oui. Pourquoi ?

— Pour ôter cette robe et revêtir une tenue décente.

J'éclate de rire.

— Mais je suis parfaitement à mon aise dans cette tenue. Je n'ai pas l'intention d'en changer.

Il soupire comme s'il avait deviné ce que j'allais dire.

J'ondule des hanches en tapotant mon menton, simulant une intense réflexion.

— Sauf si...

Son regard s'attarde sur ma bouche.

— Sauf si quoi ?

— Sauf si vous renoncez à un jour de vente en ma faveur.

Il lève brusquement les yeux et me lance une œillade incendiaire.

— On en revient toujours à votre fichu marché !

Je hausse les épaules avec une nonchalance étudiée. Mon cœur bat la chamade.

— Nous sommes deux, que je sache. Vous avez accepté.

Il secoue la tête avec un rire qui sonne creux. L'arrogance de sa réaction déclenche une sonnette d'alarme dans ma tête.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle ni où est le problème, Monsieur Frost. La situation serait-elle indigne de vous ? Suis-je ridicule d'insister

pour que nous nous y tenions ? À moins que vous ne vous attendiez à ce que j'annule notre accord après l'interlude torride d'hier soir et l'aide précieuse que vous m'avez apportée ce matin pour me débarrasser de mon ex – qui, je vais vous confier un petit secret, était la dernière personne à qui j'ai fait l'erreur d'accorder ma confiance, croyant qu'il avait les meilleures intentions du monde, et qui a presque anéanti ma carrière.

Jonathan darde sur moi son regard glacé couleur d'hiver. Il a l'air plus furieux que jamais.

— Vous devriez peut-être envisager que tout le monde n'est pas profondément immoral comme ce salaud de Trey Potter. Mais vous avez bien sûr intérêt à vous accrocher de toutes vos forces à ce marché, de me le jeter à la figure chaque fois que nous dépasserons le stade de la simple courtoisie, et de ne surtout pas tenir compte des douze dernières heures, sans parler des douze derniers mois.

Il s'écarte du mur et s'avance vers moi presque à me toucher, poitrine contre poitrine. Nos yeux se croisent comme on croise le fer.

— J'espère que vous ne me ferez jamais confiance, profère-t-il, que vous n'aurez jamais une bonne opinion de moi ni n'envisagerez l'éventualité que vous rendre malheureuse et sans emploi soit le but de ma vie. Quoi que je fasse ou dise, Gabriella, vous ne voyez en moi que ce qui vous arrange : une ordure.

— Et pourquoi pas ? Quelque chose m'aurait échappé ? Dès votre arrivée, il y a un an, vous m'avez jaugée d'un seul regard dédaigneux, puis vous avez procédé à une démolition systématique de tous mes faits et gestes, mes méthodes – un peu chaotiques, je l'avoue – en critiquant mes idées créatives pour remettre la librairie à flot, parce qu'il ne s'agissait pas d'une approche « fondée sur les données ». Avez-vous, oui ou non, accepté de m'évincer pour devenir l'unique gérant après le nouvel an ?

Il se penche vers moi.

— D'accord, souffle-t-il d'une voix basse, dangereuse. Je n'ai peut-être pas été un modèle d'amabilité et j'ai pu passer pour quelqu'un de froid et distant au début, mais vous avez une mémoire sélective des douze derniers mois, Gabriella. De mon point de vue, vous avez passé l'année écoulée à voir mes efforts pour réformer notre système commercial comme des attaques personnelles, à me reprocher d'accomplir la mission pour laquelle j'ai été embauché, à savoir rendre cette boutique plus efficace et rentable, et ce – du moins je l'ai cru jusqu'à récemment – tout en fricotant avec notre concurrent.

J'ouvre la bouche pour répondre, mais il poursuit, la respiration saccadée, les yeux étincelants :

— Quant à votre petit « marché » dont le but est de désigner le futur gérant, oui, je l'ai accepté. Mais vous oubliez un détail important, Mademoiselle Di Natale : c'étaient *votre* idée, *vos* conditions, *votre* ultimatum. Vous n'avez jamais imaginé une solution différente ni sollicité mon avis pour parvenir à ce but. Parce qu'à vos yeux, nous ne pouvons être que des adversaires féroces et sournois.

Il est si près qu'il me suffirait de tourner la tête pour que nos bouches se frôlent.

— Qui est le vrai méchant ici ? me souffle-t-il à l'oreille.

La rage me submerge, tel un flot de lave incandescente. Son audace...

Le carillon de la porte de derrière retentit. Sauvés par le gong ! Mme Bailey entre en fredonnant.

— Bonjour, bonjour ! lance-t-elle, tout sourire.

Nous lui répondons du bout des lèvres, tandis qu'elle ferme la porte et retire ses gants noirs en cuir souple. Son sourire s'évanouit quand elle nous dévisage.

— Ça va ?

Jonathan fourre les mains dans ses poches et s'éclaircit la gorge.

— Très bien, merci, Madame Bailey.

Je renchéris avec un sourire contraint.

Elle louche sur la branche de gui accrochée au plafond, puis, sans ajouter un mot, elle se dirige vers son bureau.

Je la suis du regard, quand soudain, Jonathan se rue sur le portemanteau, attrape sa veste et ses gants, et sort par la porte de derrière dans une bouffée d'air glacé.

*
* *

Pendant que, cloîtrée dans le bureau, Mme Bailey est aux prises avec la triste réalité financière et que Jonathan reste curieusement absent – je ne surveille pas ses allées et venues, pour qui me prenez-vous ? –, je m'occupe comme je peux.

Mes écouteurs coincés sur les oreilles, je mets la musique à fond pour effacer ses paroles acerbes, car à force de ressasser, je commence à paniquer.

Et si je m'étais trompée à son sujet ? Sur nous ? Sur un tas de choses ?

Je sens l'angoisse grandir et me coupe du monde avec une compilation de chants de Noël pendant que je réorganise les vitrines, rafraîchis le chevalet de trottoir, puis envoie un e-mail à nos abonnés pour les informer de la grande braderie avant la fermeture pour les fêtes de fin d'année, le 23 décembre, avec des prix cassés, les meilleures pâtisseries de la boulangerie voisine, un atelier de Noël et un petit orchestre.

Lorsque mon estomac commence à crier famine, j'émerge de ma bulle pour grignoter une barre protéinée au chocolat et à la menthe dans la kitchenette. Ce matin, j'ai à peine eu le temps de boire deux gorgées de mon chocolat avant l'épisode rocambolesque avec Trey, et je n'ai rien avalé depuis.

J'enfourne la dernière bouchée quand Mme Bailey sort de son bureau.

— Gabby, ma chère, voudriez-vous venir une minute, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, dis-je, tâchant de ne pas me mettre martel en tête.

La pagaille qui règne dans la pièce donnerait des boutons à Jonathan.
Elle désigne d'un geste la chaise de l'autre côté de la table.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

J'ai l'impression d'avoir été convoquée dans le bureau du proviseur.
Auquel cas, j'exige que mon complice subisse le même sort.

— Jonathan ne se joint pas à nous ?

— Je ne pense pas qu'il va revenir. Je l'ai appelé sur son portable pour lui proposer de prendre sa journée, s'il le souhaite.

J'ai un poids sur l'estomac.

— Quoi ?

Il va rater un jour de vente. En outre, Jonathan est si coriace qu'il ne s'absente que s'il est au bord de l'agonie. C'est arrivé deux fois en douze mois et encore, il n'a manqué que deux demi-journées.

— Je ne m'inquiéterais pas à votre place, ajoute Madame Bailey.

Sauf que je m'inquiète justement. Parce que depuis son départ, ce matin, et malgré mes efforts pour me changer les idées, je rabâche chaque mot du laïus qu'il m'a servi. Les fondements sur lesquels je m'appuie depuis le jour de son arrivée commencent à s'effriter.

Et si je m'étais méprise non seulement sur sa réputation usurpée de séducteur, mais aussi sur sa personnalité réelle ? Et si l'homme que j'ai vu à l'œuvre ce matin et dont le comportement a bouleversé mes certitudes quant à sa personne et notre relation n'était pas l'inconnu que je croyais ?

Dans ce cas, pourquoi ne m'a-t-il rien dit ? Jonathan Frost est la personne la plus directe que je connaisse. Il ne prend pas de gants, ne mâche pas ses mots, vous dit ses quatre vérités sans se soucier de doucher vos espoirs, vos rêves ou de faire vaciller votre univers sur son socle. Pourquoi ne m'a-t-il pas éclairée plus tôt ?

Mme Bailey retire ses lunettes et s'accoude sur le bureau.

— Gabby, puis-je vous poser une question ?

— Oui, naturellement, Madame Bailey.

— Pourquoi vous obstinez-vous à considérer Jonathan comme votre ennemi ? Au début, je veux bien l'admettre. Il bousculait votre train-train, nos vieilles habitudes ; il est compétent dans des domaines où vous ne connaissez rien, et *vice versa*. J'espérais... (elle s'interrompt, soupire et baisse la tête) que vous auriez dépassé le stade de la querelle, surtout dans la situation actuelle, et que vous auriez mis de côté vos différences au vu des avantages que vous auriez pu en retirer.

Accablée, je bats désespérément des paupières pour refouler mes larmes, tandis que la voix de Jonathan résonne dans ma tête.

« Vous n'avez jamais imaginé une solution différente ni sollicité mon avis pour parvenir à ce but. Parce qu'à vos yeux, nous ne pouvons être que des adversaires féroces et sournois. »

— C'est difficile quand vous avez été flouée dans le passé, quand on a exploité votre vulnérabilité, dis-je. J'ai du mal à faire confiance et à accorder le bénéfice du doute. J'ai trop peur de me tromper encore une fois. Je suis désolée, j'ajoute en me tamponnant les yeux avec un sourire rassurant. Je vais bien, vraiment. Je n'aurais pas dû vous répondre ça...

Le front barré d'un pli soucieux, Mme Bailey pose sa main ridée sur la mienne et la presse entre ses doigts.

— Bien sûr que si, Gabby, ma chérie, affirme-t-elle. Je vous ai posé la question. Je veux savoir. Ce que vous m'avez avoué à propos de votre perte de confiance, du mensonge et de la manipulation dont vous avez été victime concerne le fils Potter, n'est-ce pas ?

Je frémis au souvenir de ce qui s'est passé ce matin. L'agression de Trey, Jonathan se précipitant à mon secours, comme si rien au monde ne pouvait l'arrêter.

Et puis son inquiétude bien réelle. « Vous n'êtes pas blessée, vous êtes sûre ? »

Je hoche la tête. Mme Bailey est au courant de mes déboires avec Trey il y a quelques mois, parce que je le lui ai avoué. Elle sait que je n'avais

aucune idée de sa véritable personnalité, et que je me suis empressée de rompre dès que j'ai compris ses véritables intentions. J'étais horriblement gênée, mais elle a fait preuve de compréhension et m'a assuré qu'elle me croyait. J'ai mis des mois à m'en remettre.

— Cette histoire m'a anéantie, je murmure comme pour moi-même.

Elle acquiesce.

— C'est normal d'être méfiante après coup. Mais pour être franche, même si Jonathan est loin d'être aussi... *mauvais* que vous le croyez, ce n'est pas un saint. Nous avons eu des mots à propos de son comportement envers vous et notre clientèle. Il est exigeant, fier, impatient, et apprendre à sourire de temps en temps ne lui ferait pas de mal.

— Vous pouvez toujours compter là-dessus.

Mme Bailey glousse.

— Vous avez des caractères très différents. Je savais que les débuts seraient difficiles, et ça a effectivement été le cas. Ajoutez à cela des malentendus, des luttes de pouvoir, des modes de gestion légèrement opposés...

— Légèrement opposés ? Vraiment ?

Le silence retombe. Mme Bailey cherche mon regard, me lâche la main et s'enfonce dans son fauteuil.

— Je n'avais pas prévu que vous seriez si têtus, si réticents à vous donner une chance. Et si vous essayiez d'être amis ?

— Pardonnez-moi. Qu'avez-vous dit ?

— Le meilleur chemin se découvre souvent pas à pas. Il est malaisé, mais pas impossible, de passer de l'aversion à l'amitié.

— *L'amitié.*

Je prononce ce mot et en savoure le goût sur ma langue. Amitié. Pourrais-je un jour être... *amie* avec Jonathan ?

J'imagine achever ce pénible périple de douze mois par un revirement spectaculaire. Avec la tête haute, le respect mutuel, le vœu que le meilleur

gagne et des paroles amicales au moment de nous dire adieu.

Mais ensuite, je pense à ce que je ressens quand ma main effleure la sienne, quand ses yeux croisent les miens, la rougeur qui lui a monté aux joues lorsqu'il m'a dévisagée après la réunion l'autre jour, dans la voiture, quand nous nous sommes embrassés ou lors de notre dispute ce matin – comme si l'air se chargeait d'électricité, d'énergie et d'excitation...

Rien à voir avec l'amitié. Du moins, pas au sens habituel du terme. Mais c'est peut-être aussi bien. Quelle que soit la nature de ce qui nous lie, Jonathan et moi, jusqu'à ce que nos chemins se séparent, cela n'a rien à voir avec ce que j'ai vécu dans le passé.

Mme Bailey semble lire dans mes pensées, comme si elle comprenait ce que signifie jouer les équilibristes entre le désir et la haine, et essayer de trouver une troisième voie, un juste milieu.

— Ça vaut le coup d'essayer, n'est-ce pas ? enchaîne-t-elle, les yeux pétillants. Dans l'esprit de Noël ? Apporter un peu de paix sur terre, ici, à la librairie *Bailey* ?

J'envisage d'offrir mon amitié à Jonathan, de déposer les armes et de lui tendre le rameau d'olivier pour proclamer une trêve. Je me rappelle ce que j'ai ressenti quand il a pris ma main dans la sienne. Le bout de mes doigts et mes paumes deviennent moites, comme brûlés à ce souvenir.

Au fond de moi, je songe que la « paix », que nous soyons amis ou ennemis, est la dernière chose à espérer venant de Jonathan Frost.

Or je m'entends déclarer à Mme Bailey :

— Je vais essayer. C'est promis.

CHAPITRE 10

Playlist : *Make Way for the Holidays*, Le Bon

Une heure plus tard, après le départ de Mme Bailey – la librairie était ouverte depuis trois quarts d’heure –, j’ai vendu deux romans d’amour, un polar soft et, sans blague, trois thrillers. Entre deux clients, je décide de me préparer un thé au lait sucré, quand je remarque que la branche de gui s’est détachée de la voûte séparant la caisse de l’arrière-boutique où elle est suspendue. Je me hausse sur la pointe des pieds, attrape le ruban doré et le remets en place.

Au même moment, Jonathan Frost entre par la porte de l’arrière-boutique et avec lui un courant d’air glacé s’engouffre à l’intérieur. Il la referme avec précaution et braque son incroyable regard vert sur moi. Je reprends appui au sol, tandis que Jonathan traverse le couloir, un gobelet décoré de flocons de neige dans chaque main.

Nous nous excusons en chœur.

— Si nous parlions ?

Jonathan ne me lâche pas des yeux.

— Oui.

Il me tend un gobelet qui sent la menthe poivrée et le chocolat doux-amer. Nos doigts se frôlent.

— Je crois que je vais d’abord boire mon chocolat pour me donner du courage, dis-je.

Il esquisse l’ombre d’un sourire.

— On dirait bien que c’est votre jour de chance.

— Merci.

Je jette un œil par-dessus mon épaule pour vérifier qu’il n’y a personne et indique l’arrière-boutique.

— Maintenant ? C’est possible ?

— D’accord.

Je passe devant lui, mon chocolat à la main, et m’installe à la table. Je le regarde poser son café, puis enlever ses gants, un doigt après l’autre. Il retire son manteau, qu’il fait glisser sur ses épaules et le long de son dos, avant de passer une main dans ses cheveux malmenés par le vent.

Il s’assied en face de moi et récupère sa boisson. (J’ai inconsciemment refermé la main autour de son gobelet.) Il m’effleure les doigts au passage d’un geste rassurant.

— Encore merci pour tout, dis-je.

— De rien, Gabriella.

Je bois une gorgée de mon chocolat, tandis que Jonathan sirote son café. Nous gardons le silence, environnés de la vapeur qui s’élève de nos verres.

Je m’enhardis à prendre l’initiative et m’éclaircis la gorge.

— Je ne suis pas très douée pour décrypter les gens, et les événements récents me portent à croire que je vous ai mal jugé depuis un certain temps, peut-être même depuis le début. D’où l’hostilité injustifiée que je vous ai manifestée. Je tiens à m’excuser et je propose qu’on soit amis.

Les sourcils froncés, il considère la main que je lui tends.

Il s’ensuit un silence pesant, plus glacé que l’air du dehors. Ma main commence à faiblir, de même que mon courage. Mais au moment où je m’apprête à la retirer, il la saisit dans la sienne, chaude et forte. Je ressens

un profond soulagement, scintillant comme la neige au soleil et les guirlandes sur les branches des sapins.

Du pouce, il caresse le dos de ma main et je crois voir les coins de sa bouche se relever en un semblant de sourire.

— C'est très aimable à vous et j'apprécie, dit-il. Je vous ai probablement manifesté une hostilité injustifiée moi aussi et je vous présente mes excuses à mon tour.

Son pouce me rend folle. Je croise étroitement les jambes sous la table et j'ai toutes les peines du monde à me concentrer.

— Et l'amitié ?

— D'accord pour l'amitié.

Je libère ma main d'un mouvement un peu trop brusque. Les amis ne s'excitent pas en se tenant simplement la main, et je dois garder mon sang-froid.

— Super ! dis-je. Va pour l'amitié.

La tête penchée, Jonathan étreint son café entre ses mains. Je m'abstiens de lorgner ses longs doigts enroulés autour du gobelet. Je mériterais d'être canonisée pour mon héroïsme !

— Ce que vous avez dit tout à l'heure avant que je m'en aille..., commence-t-il.

Je sens le rouge me monter aux joues.

— C'était grossier de ma part. Désolée. Je me suis laissé emporter.

Son pied cherche le mien sous la table.

— Gabriella, laissez-moi finir.

J'acquiesce, le nez dans mon chocolat.

— Je reviens sur votre commentaire concernant mon comportement tout à l'heure. Vous aviez raison et je suis confus. Je ne suis pas doué pour arrondir les angles ou édulcorer la vérité. Je n'ai pas besoin de ça, contrairement à vous. Je n'ai pas cherché à me mettre à votre place. Je n'ai rien compris, conclut-il avec un soupir, les yeux baissés.

— Il ne faut pas culpabiliser, Jonathan. Nous sommes très différents et nous n'envisageons pas les choses de la même façon. Même avec la meilleure volonté du monde, il y aurait eu un clash entre nous, de toute manière.

Il relève la tête.

— Et quelle est votre vision des choses ?

Je ne peux m'empêcher de sourire dès qu'on aborde ce sujet.

— Je veux que la librairie reste authentique, qu'elle devienne le pilier culturel du quartier et fasse bon accueil à tous ceux qui en franchissent le seuil. Je souhaite qu'elle soit personnalisée, qu'elle se distingue des librairies en ligne et des grandes chaînes du livre. J'aimerais absolument garder l'âme de ce lieu. Et vous ?

Il hésite, cherchant ses mots.

— Moi... je voudrais en faire une entreprise efficace, modernisée, financièrement stable et rentable, afin de préserver son « âme », comme vous dites, le plus longtemps possible.

Mon cœur effectue un double salto, puis une réception parfaite avec une joyeuse montée d'adrénaline.

J'entrechoque mon gobelet au sien.

— Tchîn-tchîn !

— On change de sujet ?

— D'accord.

Il s'ingénie à ne pas lorgner mes seins.

— C'est quoi cette robe rouge, Gabriella ? Un nouvel instrument de torture ?

J'éclate de rire.

— Oh, ça ! Hier soir, après vous savez quoi, j'ai sombré dans la paranoïa. J'étais persuadée que vous aviez essayé de me séduire pour me faire perdre mon job.

Il hausse les sourcils de surprise.

— Quoi ?

— Le coup du gui, enfin, c'est ce que j'ai cru...

— Le coup du gui ?

— Voyons, Frost, ne faites pas l'idiot. Suspendre du gui est un piège, une ruse sensuelle. Comme vos prétextes fallacieux. Vous me suivez ?

— Pas vraiment.

— Donc, j'ai pensé que vous aviez manigancé une entreprise de séduction pour me piéger quand vous m'avez raccompagnée hier soir, le coup du chevalier servant à la Darcy offrant la main à Elizabeth pour l'aider à monter en voiture. Le grand jeu quoi.

— Pardon ?

— J'étais molle comme une poupée de chiffon dans vos bras quand vous m'avez embrassée. Je n'ai offert aucune résistance.

— Mais vous y avez répondu. Nous étions deux, que je sache.

— C'est vrai. On s'est embrassés. C'était une erreur... (J'ai du mal à qualifier d'erreur ces baisers fabuleux, pourtant c'est un fait. N'est-ce pas ?) Mais les préliminaires, c'était votre œuvre. Et je n'arrivais pas à comprendre pourquoi. Alors j'ai imaginé le pire. Jusqu'à ce que vous me prouviez le contraire ce matin. Et là, je me rends compte que même si nos personnalités, notre façon de gérer la librairie ne coïncident pas vraiment, vous n'avez jamais cherché à me rendre la vie infernale. Disons que, d'un certain point de vue, comme je ne suis pas trop moche, vous avez peut-être le béguin pour moi, mais parfois un baiser est juste un baiser, un point c'est tout.

Du doigt, il dessine des arabesques sur la table, le regard sombre.

— Je n'ai jamais souhaité vous rendre la vie infernale, Gabriella. Je n'essaie pas non plus de vous séduire pour vous faire perdre votre job. Et vous n'êtes certainement pas moche, sous n'importe quel point de vue. Quant au reste, je ne sais trop quoi dire.

— Le baiser ? Ou plutôt les baisers ?

Il acquiesce.

— Je suis d'accord, dis-je. Je ne suis pas du genre à embrasser quand je n'en ai pas envie. Et je n'éprouve pas d'attraction physique sans avoir développé un lien émotionnel au préalable. J'ai été sidérée quand j'ai compris que j'étais... (je m'éclaircis la gorge, rouge comme une pivoine) que je craquais pour vous. Je suis demi-sexuelle, vous savez, ce qui veut dire que je ne peux pas désirer quelqu'un avant de mieux le connaître.

« Et puis j'ai réfléchi que, même si je ne vous portais pas dans mon cœur depuis le premier jour, j'ai établi une relation privilégiée avec vous – l'amour que nous partageons pour cet endroit, nos responsabilités communes et même la façon dont je devine ce qui risque de vous agacer ou de vous plaire en dépit de votre apparente insensibilité de grincheux radin. C'est un lien compliqué, mais un lien tout de même. Il y a une certaine familiarité et, curieusement, une sorte de sécurité dans la dynamique de notre duo et sa prévisibilité. Une sorte... d'intimité. Cela fait de moi une proie facile. Et vous ?

Sur ces mots, je plonge le doigt dans la crème qui nappe mon chocolat, le fourre dans ma bouche et le suce avec gourmandise.

Jonathan émet un râle étranglé, comme s'il était à l'article de la mort.

— Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

Il se cache le visage dans ses mains.

— Arrêtez ça tout de suite.

— Je bois mon chocolat, Monsieur Frost, c'est tout. Maintenant, j'aimerais entendre votre théorie à propos des baisers.

Il lâche un profond soupir.

— J'ai dit ce que j'avais à dire.

— Ah oui ?

Il tend le bras et passe le pouce sur mes lèvres, m'embrasant tout entière.

— Vous avez de la crème, là, au coin de la bouche. Et je ne peux pas me concentrer sur la question de l'attraction sexuelle dans ces conditions.

Je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux. Un lourd silence s'installe.

Je me lèche les lèvres pour recueillir un peu de crème du bout de la langue.

— Et comme ça ? C'est mieux ?

— Non, souffle-t-il, les yeux braqués sur ma bouche.

J'ai du mal à respirer.

— Pourquoi ?

Le regard de Jonathan accroche le mien.

— Parce que je meurs d'envie de vous embrasser. Et je sais que c'est réciproque. Mais, dans les circonstances actuelles, je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Pas entre... amis.

C'est dur à admettre, mais il a raison. Je ne devrais pas avoir envie de l'embrasser, alors que nous venons de passer de la haine à l'amitié, et que M. Reddit m'attend au bout de cette folie.

Et me voilà en train de le dévorer des yeux – une vague de chaleur m'envahit au souvenir de ses baisers, de sa langue explorant ma bouche, de ses lèvres brûlantes sur les miennes.

L'amitié, claironne l'ange perché sur mon épaule. *C'est toi qui l'as voulu !*

Les amis ne s'embrassent pas de cette manière, rétorque le diable en faisant tournoyer sournoisement sa fourche ardente entre ses mains. *Ils ne sont pas censés peupler tes fantasmes nocturnes...*

Je m'arme de courage et lève mon gobelet pour porter un toast.

— À l'amitié !

Jonathan m'imité.

— À l'amitié !

— Nous devons faire de notre mieux pour sauver *Bailey*. Vendre autant de livres que possible, même si nous sommes toujours concurrents. Nous pouvons être professionnellement rivaux, mais amis dans la vie, non ? Cesser de nous battre ? L'un contre l'autre, je veux dire, même si nous continuons à lutter pour la librairie. *Bailey* est mon univers. Je n'ai jamais imaginé travailler ailleurs.

— Je sais.

Nous reposons nos gobelets.

— Et si vous changiez d'emploi après les fêtes, vous qui avez le sens des affaires ? (Je prêche pour ma paroisse, une fois mon discours terminé.) Vous n'aimeriez pas jongler avec des chiffres dans une des tours du centre-ville, gagner des millions, vous payer un SUV branché ?

Il arque les sourcils.

— Vous me croyez vraiment si superficiel ?

— Pardonnez-moi, dis-je, la mine contrite. Non, je sais que vous ne l'êtes pas. Mais je suis persuadée que vous pourriez réussir n'importe où. Moi non.

Son pied rencontre le mien sous la table.

— Que voulez-vous dire ?

Je glisse une jambe entre les siennes avant de me lâcher :

— Je veux dire que je suis autiste et que trouver un environnement professionnel qui me convienne et où je pourrais m'épanouir n'est pas aussi simple pour moi que pour vous, les neurotypiques. Je suis plus à l'aise avec les livres qu'avec les gens. Les livres m'aident à interagir avec les autres. Ils me servent d'intermédiaire, un moyen d'entrer en relation avec le monde.

« Ici, à la librairie, je me réalise pleinement, je sais que je suis à ma place quand j'aide quelqu'un à trouver le livre qui lui correspond, quand j'établis une relation avec lui à travers un personnage, quand je propose à

un enfant l'histoire qui lui fera aimer la lecture ou quand je transforme un cynique blasé en un fervent lecteur de romance.

Jonathan ne me quitte pas des yeux. Il tend la main par-dessus la table, saisit la mienne et emmêle ses doigts aux miens.

Il ne prononce pas un mot, mais comme lorsqu'il m'a embrassée, j'entends très clairement sa voix dans mon esprit. *Je veux savoir. Dis-moi ce qui te passe par la tête, ou rien du tout, si tu préfères. Je t'écoute.*

Je m'aperçois que je suis en train de tout déballer sans vergogne.

— Ça signifie que j'ai des difficultés de communication et d'intégration sociales, je dis ce que je pense sans détour. Je suis intolérante au bruit, qui me cisaille les tympans et le cerveau, et peut déclencher des réactions négatives – voilà pourquoi j'ai toujours mes écouteurs vissés sur la tête. J'aime commencer la journée avec un chocolat chaud et je mange pratiquement toujours la même chose, car certaines routines et rituels aident à s'adapter à un monde anxiogène et chaotique.

« Je possède la même robe pull déclinée en six couleurs, parce que trouver des tenues confortables et correctes pour le travail n'est pas chose aisée, et quand je déniche la perle rare, je constitue un stock. Pour moi, la musique est non seulement nécessaire, mais vitale. Ajoutez à cela que je suis confiante et naïve, et que j'ai été mal jugée et incomprise plus souvent qu'à mon tour.

« En conclusion, je suis une créatrice, une rêveuse avec une âme d'artiste, je vais au bout de mes passions, j'aime farouchement les causes et les personnes qui me tiennent à cœur, et je ne fais rien à moitié.

Soulagée d'avoir vidé mon sac, je risque un œil vers Jonathan. Ses yeux lancent des éclairs et je constate qu'il serre les dents.

— Je me sens très vulnérable en ce moment, j'ajoute pour combler le silence. Dites quelque chose.

Il avale péniblement sa salive. Ses doigts dansent autour des miens.

— J’aurais aimé avoir été au courant depuis le départ. Et en même temps, j’ai l’impression que j’avais déjà presque tout deviné. Je suis heureux que vous vous soyez confiée à moi.

— Même si j’ai essayé de vous expliquer qui je suis, ça ne veut pas dire que ce sera plus facile de me comprendre.

Il me dévisage, la tête penchée sur le côté.

— Je crois vous comprendre assez bien, Gabriella. Ce qui est normal, étant donné le temps que nous passons ensemble.

— En ce qui me concerne, la réciproque n’est pas vraie.

— Je cache bien mon jeu.

— C’est grossier, dis-je en faisant mine de retirer ma main, mais il la retient.

— C’est un mécanisme de défense, se justifie-t-il. Je sais dissimuler, contrairement à vous. Ça peut paraître un avantage, mais comme vous vous êtes présentée à moi sans fard, Gabriella, j’ai plus ou moins appris à savoir ce que vous aimez et ce dont vous avez besoin. J’ai compris que le changement vous angoisse et que l’inconnu vous est insupportable.

— Vraiment ?

— C’est pour cette raison que je ne vous ai pas informée de la réunion une semaine à l’avance. Je savais que vous vous inquiéteriez. Et je... je ne voulais pas vous effrayer. Alors je me suis dit que vous avertir la veille serait bien assez tôt, mais il y a eu l’incident des fleurs et puis, vous avez lâché cette bombe à propos de Trey, ce qui m’a perturbé, et ensuite le lendemain matin, avant la réunion...

Je presse ses doigts entre les miens.

— Je sais. Vous aviez prévu de me le dire à ce moment-là, mais les Bailey ont débarqué trop tôt.

Il plante son regard dans le mien.

— Vous me croyez maintenant ?

— Oui.

Il a l'air soulagé.

— Tant mieux !

Nos regards se soudent. C'est intense, si intime que c'en est presque insupportable. Je baisse les yeux sur sa main autour de la mienne, les bouts de nos doigts qui se frôlent.

— Gabriella !

Le cœur battant, je ne relève pas la tête.

— Oui, Jonathan.

Du pouce, il dessine des cercles au creux de ma paume.

— Merci de me faire confiance.

— Merci d'en être digne.

Il me lâche la main et attrape son café, qu'il remue dans le sens des aiguilles d'une montre.

— Au nom de l'amitié, je suppose que je devrais vous rendre la pareille et me confier à mon tour.

— Quel enthousiasme !

Il me jette un regard noir.

— Je m'applique, Gabriella.

Je lui fais du pied sous la table.

— Désolée. J'apprécie l'effort.

— Je souffre d'un diabète de type 1, déclare-t-il, comme s'il parlait à son café. Il est contrôlé. Mais ce n'est pas anodin, ni pour moi ni pour les autres. Quand je suis de mauvais poil, que je m'interromps au milieu d'une conversation ou que je m'esquive sans crier gare, c'est parce que je ne me sens pas bien, ou que mes alertes me préviennent que le taux de sucre est trop haut ou trop bas. Je dois tester ma glycémie, prendre une rapide collation ou attendre l'ajustement de l'insuline.

Les pièces du puzzle commencent à se mettre en place.

— Alors quand Eli est venu à la librairie pour l'heure du conte, votre glycémie était trop basse ?

Il acquiesce.

— Et quand vous avez avalé les bonbons dans la voiture, c'était pour la même raison ?

Il hoche de nouveau la tête.

— Vous surveillez votre diabète avec le téléphone, c'est ça ?

— Oui. J'ai une application connectée à ma MGC, un système de mesure du glucose en continu, mais je vérifie aussi ma glycémie avec un glucomètre. Ma MGC n'est pas infallible et je n'aime pas tabler uniquement là-dessus. Hier soir, par exemple, j'ai utilisé le glucomètre avant de quitter les vestiaires après le match, car je me sentais un peu faible. Sachant que je devais vous raccompagner, je voulais m'assurer qu'il n'y avait pas de danger, alors j'ai vérifié encore une fois dans la voiture avec l'application et ma MGC. Mais mon taux était encore trop bas. D'où le beurre de cacahuètes.

Il contemple toujours son café comme s'il appréhendait de me regarder en face. Craignait-il, comme moi, d'être mal jugé s'il se confiait ? Je veux qu'il sache qu'il n'a rien à craindre de mon côté. Maintenant que je suis au courant, c'est comme s'il m'avait donné la clé de son cœur auquel rares sont ceux qui y ont accès, un cadeau que je conserverai jalousement.

Il lève les yeux quand je heurte son pied sous la table.

— Merci de me faire confiance.

Il accroche mon regard et se met à jouer avec mon pied.

— Merci d'en être digne.

— À partir de maintenant, il n'y aura plus de secret, d'accord ? Vous me direz si vous ne vous sentez pas bien ou si vous avez besoin d'une pause. De mon côté, j'essaierai d'être honnête avec vous en cas de problème. (Je m'interromps pour choisir mes mots, parce que c'est important et que je ne veux pas risquer un malentendu.) Je ne peux pas me mettre à votre place dans le sens où je ne souffre pas de diabète, mais... je crois comprendre ce que signifie vivre avec une maladie incurable qui échappe à votre contrôle.

Impossible de guérir, de l'oublier ou d'en faire abstraction. Et même si l'on s'habitue, si l'on ne raisonne plus en termes de bien ou de mal, elle est là. Il n'est pas toujours facile de vivre avec ce sentiment de différence, de distance, quand vous devez gérer ce handicap dans un certain contexte social et dans votre vie quotidienne, en suscitant souvent l'incompréhension de votre entourage.

Jonathan s'éclaircit la gorge. Ses pieds s'enlacent aux miens sous la table.

— Merci, Gabriella, déclare-t-il d'une voix sereine, détendue. Ça me touche beaucoup.

Nos yeux se croisent. Nous nous penchons l'un vers l'autre. Si près qu'une sonnette d'alarme résonne dans ma tête. Il glisse sa cuisse entre les miennes. Subjuguée, les yeux rivés sur sa bouche, je me rappelle nos baisers passionnés.

Au moment où je m'apprête à attraper mon *ami* par son magnifique pull vert et à l'embrasser jusqu'à en perdre la raison, le carillon accroché au-dessus de la porte résonne, annonçant l'entrée d'un client. Dieu soit loué !

CHAPITRE 11

Playlist : *The Holidays with You*, Sara Watkins

Jusqu'au jour de la grande braderie, avant la fermeture annuelle pour les fêtes de fin d'année, Jonathan et moi avons réussi d'un commun accord à observer une conduite exemplaire. Pas de querelles mesquines. Pas de disputes pour savoir qui était de corvée de café ou qui l'avait préparé trop serré. Pas de bouleversement puéril dans les rayonnages ni de réagencement des gondoles en vue de privilégier nos collections favorites.

Pas de longs baisers frénétiques à en perdre haleine.

Quel ennui !

Sauf hier, quand Jonathan a calculé – sous ma surveillance, bien entendu, histoire de vérifier qu'il ne falsifiait pas les résultats – que notre chiffre d'affaires de décembre avait augmenté de vingt-cinq pour cent par rapport à l'année dernière et que je caracolais en tête.

Ce n'est pas vraiment une surprise, car tout en s'ingéniant à booster les ventes, Jonathan passe le plus clair de son temps devant son ordinateur, me chassant dès que je m'approche. Et tandis qu'il tapote sur son clavier, je m'active sur le terrain et réalise plus de ventes que lui. Son comportement me laisse perplexe. Que fabrique-t-il sur son ordinateur ? Je n'en ai aucune idée, à moins qu'il n'ait commencé à postuler pour un job dans la finance au sommet de l'une des tours du centre-ville ?

Je devrais sauter de joie. Parader devant Jonathan Frost au son de la musique des *Chariots de feu*. Au lieu de quoi, je contemple la librairie, mon royaume, sans éprouver aucun sentiment de triomphe. J'ai au contraire envie de pleurer.

C'est absurde. J'ai obtenu ce que je voulais : j'ai sauvé la librairie et mon job par la même occasion. J'ai fait la paix avec Jonathan et nous allons nous séparer en bons termes. Dans quelques jours, je rencontrerai M. Reddit et j'espère ressentir pour sa personne réelle les mêmes sentiments que pour l'ami virtuel.

Alors pourquoi suis-je au bord des larmes ? Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

Je me tamponne les yeux d'un revers de main au moment où Jonathan se matérialise près de moi. Les mains sur les hanches, il inspecte le magasin qui, je l'avoue, ressemble un peu à l'atelier du Père Noël ou à l'antre de l'abominable homme des neiges, lequel aurait eu un bébé qui aurait vomi partout.

Des couronnes, des guirlandes, de la fausse neige, des étoiles et des flocons scintillants en papier mâché et en argile de ma fabrication, des kinaras, des toupies de Hanoucca, des piñatas à sept branches, des ménorahs, des symboles du solstice d'hiver, ainsi que des serpentins brillants, couleur or et argent, suspendus au plafond et sur toutes les surfaces disponibles.

L'air sent le sucre, le chocolat, les agrumes et les branches de pin fraîchement coupées. Des ampoules multicolores ornent les rayonnages et des figurines en métal irisé – rennes, boîtes-cadeaux miniatures et pommes de pin – encombre les étagères et les tables. Sur ses minuscules rails, un petit train électrique tourne en sifflant au pied du sapin, placé devant la cheminée et décoré de guirlandes lumineuses blanches, de rubans de couleurs vives, de personnages et de bibelots divers.

Des piles de livres colorés s'entassent sur chaque table, à portée de main, munis de post-it indiquant le genre, l'intrigue, les thèmes, le contexte ou des messages tels que « Si vous avez aimé tel ou tel titre, vous adorerez celui-ci ». À côté de la vitrine, un tréteau croule sous les pâtisseries, un autre supporte du matériel pour travaux manuels – des boules de coton, des assiettes en carton, de la colle pour fabriquer des bonshommes de neige et des animaux tels des renards, des lapins ou des ours polaires, des kits contenant de quoi construire des maisons en pain d'épice, des paillettes et des filtres à café pour réaliser des flocons de neige, des pots de peinture à doigts, du papier cartonné, des cure-pipes multicolores destinés à confectionner toutes sortes de décorations de Noël, et des signets en bois prédécoupés que l'on peut peindre à sa guise.

— C'est l'enfer, soupire Jonathan en se massant le front.

— N'exagérons rien. On déchantera quand il faudra faire le ménage ce soir, après la fermeture.

— Non, c'est déjà le cas. Et ce sera encore pire quand vos musiciens viendront pousser la chansonnette.

Une bouffée d'allégresse chasse mes idées noires. Nos chamailleries me manquaient.

— C'est un trio de jazz, dis-je.

Il fronce les sourcils, l'air désapprobateur.

— Qui va chanter des chants de Noël ?

Je lui envoie une bourrade dans les côtes.

— Et des airs traditionnels. Ne soyez pas si grincheux. C'est juste pour le fun.

— Juste pour le fun ?

Il se retourne et me lance un tel regard que je manque trébucher. Au moment où je vais heurter le pilier de bois derrière moi, il glisse le bras autour de ma taille pour me retenir et me serre contre lui. L'espace d'un instant, nous nous dévisageons en silence et le reste du monde s'évanouit.

Il me relâche lentement sans s'écarter. Je ne bouge pas non plus.

— Des paillettes, Gabriella, grommelle-t-il. De la colle, des confettis, du pain d'épice, des biscuits, du glaçage... Rien à voir avec les bouquins.

— Indirectement, si. Ils attirent les clients, les poussent à entrer et à acheter des livres.

Jonathan tourne les talons et regagne l'arrière-boutique.

Il ne décolère pas.

— Une vraie drogue. J'ai déjà mal au crâne.

— C'est bon pour les affaires !

— Je sais, mais ce n'est pas une raison pour aimer ça.

Hilare, je fais volte-face et examine la salle avant de procéder à des rectifications de dernière minute. Un autre paquet de lingettes pour bébé à côté des gâteaux – j'espère que les visiteurs comprendront l'allusion et se nettoieront les mains avant de manipuler les livres. La table de bricolage est placée devant la vitrine afin que les passants puissent assister à la fabrication des cadeaux de Noël, tandis que les musiciens se tiendront en face de l'autre vitrine.

Le trio de jazz arrive à l'heure dite, s'installe et je tourne le panneau « OUVERT » quand ils achèvent de s'échauffer sur le thème de *A Charlie Brown Christmas* de Vince Guaraldi. Une minute plus tard, un gamin aux cheveux noirs déboule dans la librairie, suivi par une femme à la chevelure de même nuance, qui lui arrive aux épaules.

— Jack !

Le gamin se fige, la main posée sur le tréteau des pâtisseries, ou plus exactement sur un énorme cookie au chocolat parsemé d'éclats de sucre d'orge.

— Quoi ?

— Calme-toi.

Elle le serre contre elle avec un sourire las. Ces deux-là me sont vaguement familiers – la forme du visage, peut-être, ou les cheveux bouclés

foncés. J'ai l'impression de les connaître sans me rappeler où ni quand je les ai rencontrés.

— Pardon pour notre entrée explosive, s'excuse la jeune femme. Je m'appelle Liz. Et voici Jack, ajoute-t-elle en arquant les sourcils (ce qui me rappelle là encore quelque chose.) Il a un mot à vous dire.

Jack lève les yeux vers moi, l'air penaud.

— Pardon pour le biscuit.

Je m'accroupis à sa hauteur. Il est probablement encore à l'école primaire, même s'il est grand pour son âge. Souriant, je lui tends la main qu'il saisit dans la sienne en me rendant mon sourire.

— Ce n'est pas grave, dis-je. Je m'appelle Gabby.

— Jack. Enchanté.

— Pareillement, Jack.

Il incline la tête.

— Tu aimes Noël, hein ?

J'agite mes boucles d'oreilles clochettes et ajuste mon serre-tête en forme de bois de cerf. Jack observe les paillettes réversibles blanches qui représentent des flocons de neige sur ma robe pull rouge.

— Comment as-tu deviné ?

Il éclate de rire.

— Tu es rigolote.

— Je suis flattée. Si ta maman est d'accord, tu peux avoir le cookie que tu as choisi, dis-je en désignant les gâteaux d'un signe de tête.

Il lève les yeux vers sa mère.

— Maman ? Tu permets ?

— Oui, répond-elle en souriant.

Je tends à Jack une petite assiette en papier recyclé, que j'ai décorée de flocons de neige au pochoir à mes moments perdus. Jonathan a frôlé la commotion en s'abstenant de me taquiner à ce sujet et le plus drôle est que ses piques m'ont manqué.

À l'aide des pinces, Jack transfère adroitement le biscuit dans son assiette.

— Le chocolat fourré à la menthe, c'est mon préféré, dis-je.

Il sourit, la bouche pleine.

— Moi aussi.

Tout en mastiquant, il promène son regard autour de lui et écarquille les yeux quand il repère un livre dans la section jeunesse qui occupe les rayonnages du bas, afin que les enfants puissent y accéder facilement. Il abandonne son assiette sur la table et fonce dans cette direction.

— Jack, attends ! s'écrie sa mère. Il faut d'abord te nettoyer les mains... (Mais il a déjà retiré le livre de l'étagère et tourne les pages, assis par terre.) Nous l'achèterons, ne vous en faites pas, s'empresse-t-elle d'ajouter, embarrassée.

— Je ne suis pas du tout inquiète. Voulez-vous du café ? (Je désigne les thermos disposés sur la table.) Ou du thé ? Il y a aussi du cacao chaud et du cidre épicé.

Liz n'a pas le temps de répondre que retentit la voix de Jonathan, froide comme un blizzard :

— Ce n'est pas une bibliothèque ici, petit. Si tu ouvres un livre, il faut l'acheter.

Je me retourne et le fusille du regard.

— Jonathan Frost ! Ne soyez pas si scrogneugneu !

Les sourcils froncés, il fixe l'enfant, qui semble pétrifié.

— Foutaises, grommelle-t-il dans sa barbe.

Exaspérée, je me précipite vers lui toutes griffes dehors. Brusquement, Jack sourit, saute sur ses pieds et se jette au cou de Jonathan.

— Oncle Jon !

Jonathan le soulève du sol et le prend dans ses bras.

— Salut, mon grand !

— Lance-moi en l'air ! supplie Jack.

Jonathan lève les yeux au ciel.

— Euh... je ne crois pas...

— S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît !

Jonathan secoue la tête, comme s'il hésitait, puis s'exécute, arrachant des cris de joie à son neveu.

Il lance le garçon de plus en plus haut et le rattrape habilement au vol. Je les observe non sans appréhension et sens mon cœur fondre comme du caramel chaud, réchauffant chaque parcelle de mon corps.

Une dernière fois, Jonathan projette dans les airs son neveu hurlant de joie avant de le reposer sur le sol. Il n'a pas l'air essoufflé le moins du monde. Une légère rougeur aux joues révèle qu'il vient de lancer en l'air un gamin de près de trente kilos une demi-douzaine de fois. Nos regards se croisent.

Jonathan passe un bras autour des épaules du petit garçon.

— Liz, Jack, dit-il, je suppose que vous avez déjà fait connaissance. Gabriella, voici ma sœur, Liz, et son fils Jack, mon neveu. J'ignorais qu'ils viendraient.

Il lance à sa sœur un regard d'avertissement, auquel Liz répond par un sourire désarmant. Deux profondes fossettes creusent ses joues et ses yeux bleu foncé pétillent. Je me dis *in petto* que Jonathan serait encore plus séduisant s'il lui prenait l'envie de sourire lui aussi, pour changer.

— Oui, confirme-t-elle. Gabby nous a chaleureusement accueillis, malgré notre entrée en catastrophe.

Jack met son grain de sel.

— Elle m'a offert un cookie et elle m'a laissé regarder les livres. Et tu as raison, elle est très jolie...

Jonathan, dont les joues virent au rose pivoine, plaque la main sur la bouche de son neveu.

— Tu ne sais pas garder un secret, hein ?

Liz s'avance avec une lingette et entreprend de nettoyer les mains de son fils.

— Je t'avais prévenu. Il ne faut rien lui dire si tu ne veux pas qu'il le répète.

— Il m'a posé la question, proteste Jonathan sur la défensive, évitant de croiser mon regard. Je n'allais quand même pas mentir ?

Jonathan a donc parlé de moi à sa famille ? Il pense... que je suis jolie ? On s'est embrassés, donc il me trouve à son goût, mais ce n'est pas comme me l'entendre le dire avec une sorte de gravité mêlée de timidité.

Il détourne les yeux.

— Nous allons choisir quelques livres, maintenant qu'il a les mains propres, annonce Liz, avant d'entraîner son fils vers la section pour enfants, nous laissant seuls Jonathan et moi.

Nous nous fixons du regard, tandis que le trio de jazz joue *The Christmas Song* en arrière-fond.

— Il est vraiment mignon, dis-je.

Jonathan jette un regard à son neveu et enfouit les mains dans ses poches.

— Un vrai petit diable.

C'est cela son sens de l'humour : l'esquive. Je me demande jusqu'à quel point son esprit caustique cache ses sentiments.

— Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas ? Et il vous embobine autour de son petit doigt.

Son regard revient vers moi.

— C'est peu de le dire.

— Il a de la chance.

Jonathan ne me quitte pas des yeux. Le trio termine son morceau avant d'enchaîner avec la mélodie entraînante de *Ocho Kandelikas*. La porte s'ouvre et une foule de clients pénètre à l'intérieur, rompant le silence qui s'était installé entre nous.

*
* *

Je noue un ruban argenté autour d'une pochette en papier recyclé portant le logo de la librairie *Bailey*, quand je devine dans mon dos la présence de Jonathan, forte et réconfortante, et respire son eau de Cologne, un mélange de fumée de bois et de sapin de Noël.

Mon client le perçoit également et semble intimidé.

— Merci pour votre confiance, dis-je en glissant le ticket de caisse dans le sachet. Et avant de partir, n'oubliez pas de déguster une boisson chaude gracieusement offerte par la maison. Joyeuses fêtes à vous !

Je me retourne pour faire face à Jonathan qui arbore une mine renfrognée.

— À quoi riment ces sourcils froncés, Monsieur Frost ?

Il se rembrunit encore plus.

— Avez-vous pris le temps de faire une pause depuis l'ouverture ?

Je plisse le nez en réfléchissant.

— Peut-être.

Il pose un cookie au chocolat parsemé d'éclats de sucre d'orge sur le comptoir, m'attrape par le coude et m'oblige à m'asseoir sur un tabouret.

— Mangez et buvez ça, dit-il en désignant un grand verre d'eau fraîche. J'attaque le biscuit qui a un goût de paradis.

— Mmm... excellent !

Il commence à enregistrer les livres du client suivant avec un simulacre de sourire.

— Un morceau de carton serait délicieux après un jeûne prolongé, lance-t-il par-dessus son épaule.

Je sens une onde de chaleur m'envahir.

— Vous me surveillez ?

Il entreprend de scanner une nouvelle pile de livres.

— Absolument. Il est hors de question que vous me claquiez entre les mains et m’abandonniez dans cet univers à paillettes infernal.

Je m’étouffe de rire.

— Allez, Frost. Ce n’est pas si terrible.

Il glisse la carte de crédit du client dans le lecteur avec un regard sévère.

— Buvez, Gabriella.

— Quel tyran, je marmonne entre mes dents avant de vider mon verre d’un trait.

J’obtiens un grognement en guise de réponse.

— Ah, vous voilà !

La voix d’Eli résonne dans mon dos.

Je pivote et le découvre en compagnie de Luke et de June.

— Regardez-vous tous les deux ! s’exclame joyeusement Luke. La félicité professionnelle incarnée !

Jonathan lui jette un regard noir tandis qu’Eli me serre dans ses bras.

June m’enlace et m’entraîne un peu à l’écart.

— Cet endroit est merveilleux, s’extasie-t-elle.

Je lui rends son étreinte et m’éclaircis la gorge.

— C’est Jonathan Frost, dis-je en le désignant du pouce par-dessus mon épaule. Ne commence pas à sortir tes griffes, s’il te plaît. Jonathan, je vous présente ma meilleure amie, June Li.

June lève les yeux vers lui, ce qui n’est pas une mince affaire, étant donné qu’elle mesure difficilement un mètre cinquante-sept et que Jonathan la dépasse d’une bonne tête. Elle l’observe, le regard vide, les lèvres pincées.

— Hum..., fait-elle.

— Nous avons négocié une trêve, ne l’oublie pas, dis-je entre mes dents.

Eli lâche un soupir.

— June, sois sympa. C’est Noël.

— Foutaises, murmure-t-elle.

Jonathan arque un sourcil.

— C'est exactement ce que je pense.

Les lèvres de June frémissent, comme si elle se retenait de sourire.

— Du moment que vous la traitez comme une reine, murmure-t-elle, la main tendue.

Jonathan la serre avec vigueur.

— Je fais de mon mieux.

Je m'empresse d'intervenir.

— C'est un amour. Il m'a apporté des biscuits et un verre d'eau.

June acquiesce.

— Je confirme. Elle se néglige.

— Ah, vous voyez ? dit Jonathan d'un air satisfait.

Je proteste avec véhémence.

— Je suis peut-être distraite, mais je ne me néglige pas.

— Alors comment appelez-vous oublier de manger pendant six heures d'affilée, Gabriella ? intervient Jonathan, les bras croisés sur sa poitrine.

— On est au courant, dit Eli. Croyez-moi.

Je dégringole du tabouret et fourre le dernier biscuit dans ma bouche.

— Qu'est-ce que vous avez tous à vous liguer contre moi ? Bon, j'emmène June faire une petite visite.

Eli esquisse une moue dépitée.

— Et moi, alors ?

Je lui tape sur l'épaule.

— Tu es déjà venu. Va faire un tour avec ton chéri. Ah, Frost !

Jonathan m'enveloppe d'un regard intense.

— Di Natale ?

— N'essayez pas de truander en enregistrant les livres, d'accord ?

Sa bouche se tord en un léger sourire.

— Parole de scout, Gabriella.

— Bon.

J'entraîne June dans le couloir, puis jusque dans l'allée de service. Je referme la porte derrière nous.

June fronce les sourcils.

— Je croyais avoir droit à une visite guidée ?

— Je flippe à mort.

Ses pupilles s'agrandissent.

— À quel propos ?

— À cause de Jonathan. Et de M. Reddit. J'ai l'impression que mon cerveau est un nœud géant de lumières de Noël entremêlées. Je suis incapable de savoir laquelle s'allume pour qui et je me sens coupable, comme si je trahissais M. Reddit. J'ai peur, car être amie avec Jonathan, c'est nouveau pour moi, mais d'une certaine façon, ça ne l'est pas du tout, et curieusement, je me sens si bien avec lui et...

June m'entoure les épaules.

— Respire un bon coup, Gabby.

J'obéis.

— Et maintenant, expire.

Je m'exécute.

Elle ouvre la porte et me pousse à l'intérieur.

— Il fait froid comme les couilles du diable dehors. Viens, on va trouver un placard pour bavarder.

— Je croyais qu'on rôtiissait en enfer.

— Relis tes classiques. Dans *L'Enfer* de Dante, Satan est gelé jusqu'à la taille, il bat des ailes et crée un vent froid qui continue de figer la glace qui l'entoure. Le centre de l'enfer est réservé à la trahison... et les couilles sont des blocs de glace.

— Ah oui, j'avais oublié.

J'ouvre la porte du placard où nous entreposons les produits d'entretien et trébuche sur un carton de détergent industriel. June me suit et ferme la

porte.

— En parlant de trahison... assieds-toi.

— J'ai l'impression d'être entourée de petits chefs autoritaires, dis-je.

— Quelqu'un doit faire contrepoids à Eli, poursuit-elle en ôtant différents objets qui encombrant une caisse de papier toilette avant de s'y installer. Il est trop protecteur. Elle se penche en avant, les coudes sur ses genoux. Écoute, tu as besoin de souffler. Tu en as bavé pour essayer de sauver cet endroit. C'est ton dernier jour avant les vacances et c'est une réussite. Mais au lieu de te réjouir, tu culpabilises à cause d'un type que tu n'as jamais vu et d'un autre que tu détestes depuis près d'un an et avec qui tu commences tout juste à établir des relations à peu près normales. Tu ne leur dois rien, Gabby.

« Si ce M. Frost, qui s'intéresse apparemment à toi et te rend heureuse, s'avère être le bon, c'est qu'il doit en être ainsi. M. Reddit était là à un moment donné et pas à un autre, et c'est très bien comme ça. Si, quand tu l'auras rencontré en vrai, tu découvres que le lien que tu as noué avec lui au cours de vos discussions nocturnes est beaucoup plus profond que celui que tu as établi avec ton collègue pendant douze mois, tant mieux. Mais tous les deux pourraient tout aussi bien être de sombres crétins auxquels je me ferai un plaisir de botter les fesses, et ce sera parfait comme ça également.

— June. Ne commence pas.

Ses yeux cherchent les miens.

— D'accord, parce que c'est Noël. Quoi qu'il en soit, tu es trop dure envers toi-même.

Je me frotte les tempes en gémissant.

— Ça n'a aucun sens ! Tout s'embrouille dans ma tête, je ne sais plus où j'en suis et...

June me serre dans ses bras. Je me mets à pleurer.

— Une chose à la fois, d'accord ? Tu t'en sors très bien.

Je me dégage et m'essuie les yeux.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre. Tu devrais être fière de ce que tu as accompli. C'est fantastique. Tu y as mis tout ton cœur, Gabby, et ça se voit. On va fêter ça. Aujourd'hui, tu dois te concentrer sur ton incroyable réussite professionnelle. Dans trois jours, nous nous occuperons de M. Reddit. Ensuite, on se consacrera à ton beau ténébreux là-bas.

Elle saute sur ses pieds et ajuste son bonnet noir qui se confond avec sa chevelure couleur sable.

— Maintenant, j'ai droit à ma visite guidée.

De retour dans la librairie, je ne peux contenir ma joie. Après l'agitation des dernières heures, je la considère d'un œil neuf – partout des lumières clignotantes et des décorations aux couleurs vives, des guirlandes étincelantes, du bois poli, et des rangées de reliures arc-en-ciel. Des clients savourent des boissons chaudes, parents et enfants s'initient aux travaux manuels, un petit groupe danse près de la porte au son de l'orchestre. Mon rêve se réalise.

J'aperçois Eli et Luke en grande conversation avec les Bailey devant la caisse où officie Jonathan. C'est au-delà de mes espérances, mais en même temps, cela me paraît si naturel – nous tous, ensemble.

Mme Bailey croise mon regard et m'adresse un clin d'œil complice. Je lui souris avant d'emmener June faire le tour du propriétaire.

Je sens les yeux de Jonathan rivés sur moi. Lorsque j'accueille des clients ou réponds à leurs questions. Ou que je me hausse sur la pointe des pieds pour attraper mon roman préféré pour le conseiller à un lecteur. Quand je le rejoins à la caisse avec June, une fois la visite terminée, mon cœur saute dans l'inconnu avant de s'envoler et tourbillonner dans les airs...

Je lève les yeux, certaine de croiser les siens, pendant que j'atterris en douceur. Je me réfugie dans le regard de Jonathan, où je me sens en sécurité, à l'abri : c'est un cadeau.

Que je suis terrifiée à l'idée de perdre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 12

Playlist : *Have Yourself a Merry Little Christmas, Birdy*

Après un dernier voyage à la benne à ordures, Jonathan verrouille la porte de derrière pour la nuit.

— Miss Di Natale !

Je m'écroule dans un des fauteuils à oreilles devant la cheminée et retire mes bottines avec un soupir de soulagement.

— Oui, Monsieur Frost ?

Jonathan me rejoint. Il ôte le badge que je lui ai collé entre les omoplates, il y a plusieurs heures, et le brandit entre le pouce et l'index.

— Depuis combien de temps est-ce que je me promène avec mon badge officiel qui indique « M. Frost » et celui-là qui précise... (il marque une pause pour l'effet dramatique) « En fait, c'est M. Grincheux » ?

Je me mords les lèvres.

— Voyons voir... Après que vous m'avez piqué le couple à qui j'étais en train de vendre le coffret de la saga romantique.

Il froisse le bout de papier qu'il lance dans une corbeille sans le regarder atterrir, comme s'il était sûr de viser juste – ce qui est évidemment le cas –, avant de s'affaler dans le fauteuil en vis-à-vis.

— Je ne vous ai rien piqué du tout. Je me suis contenté de prendre le relais. Vous avez réalisé votre vente et moi la mienne. Ils ont acheté le

coffret de la saga...

— Et une bonne moitié de l'œuvre de Stephen King.

Jonathan soupire en croisant ses longues jambes. Les yeux clos, il renverse la tête contre le dossier de son fauteuil, révélant sa pomme d'Adam proéminente. Il est superbe. Et il s'est vraiment démené pour m'aider à réaliser mon opération de déstockage.

Soudain, mon geste puéril me paraît stupide.

— Désolée pour le badge, dis-je. C'était une mauvaise blague.

Ses yeux sont toujours fermés.

— Pas grave. Je vous en ai collé un dans le dos, moi aussi.

Sidérée, je me contorsionne pour atteindre l'autocollant par-dessus, puis par-dessous mon épaule. En vain.

— Je n'y arrive pas.

Avec un sourire contraint, il ouvre un œil et louche dans ma direction.

— C'est exprès, Di Natale.

— Enlevez-moi ça, espèce de brute.

Je franchis la courte distance entre nos fauteuils et me plante devant lui, le dos tourné.

Comme rien ne se passe, je jette un coup d'œil derrière moi. Jonathan me fixe d'un œil sombre, le visage baignant dans la lumière vacillante du foyer.

Lentement, il se redresse, décroise les jambes et m'attire contre lui. Une main posée sur ma taille, il détache le badge de l'autre avant de le froisser entre ses doigts.

— Ce n'est pas du jeu !

Je cherche à l'attraper, Jonathan résiste et je m'affale sur ses genoux.

Il exhale bruyamment.

— Bon sang ! Vous avez failli me perforer le foie.

Marmonnant une vague excuse, je parviens à récupérer la boulette de papier. La colle a séché après une journée sur le tissu pelucheux de ma robe

et, au bout de quelques manœuvres habiles, je la défroisse et déchiffre les mots : « Pas touche. Chasse gardée sous le gui. »

Je lui lance un regard noir.

— Une nouvelle version d'« à bas le patriarcat » ?

— J'ai surpris au moins cinq types en train de vous draguer aujourd'hui. J'essayais simplement de leur faire comprendre que vous êtes ici pour travailler et vous amuser, pas pour repousser les avances.

— On m'a draguée ? Je n'ai rien remarqué.

Il m'adresse un regard cinglant.

— Ne faites pas l'ignorante, Gabriella.

— Je suis sérieuse ! Je suis incapable de savoir quand on me drague.

Il me scrute attentivement.

— Eh bien, croyez-moi, ils flirtaient outrageusement.

J'examine le badge.

— Vous avez réussi à me saboter ma journée, finalement.

— Je vous parle des livres que vous avez vendus en douce ? Osez dire le contraire !

J'incline la tête vers lui.

— C'est vrai. Des albums pour enfants.

Son regard se pose sur mes lèvres. Je m'aperçois soudain que je suis juchée sur ses genoux, nos visages proches à se toucher. Je me penche un peu plus. Jonathan aussi. J'ai l'impression d'être écartelée par une violente lutte intérieure.

J'ai rendez-vous avec M. Reddit dans trois jours – le lendemain de Noël, devant le jardin botanique à dix heures précises –, une suggestion qu'il m'a proposée au cours d'une de nos discussions sur Telegram. Je compte les jours, à la fois excitée et fébrile à l'idée de le rencontrer enfin.

À présent, j'ai du mal à me rappeler que je tiens à M. Reddit, l'ami improbable dont j'ai espéré qu'il deviendrait davantage, alors que Jonathan Frost et moi sommes à deux doigts de nous embrasser.

Tiens bon, Gabriella ! souffle l'ange sur mon épaule.

Avant que le diable de l'autre côté ne s'en mêle pour me tenter, je m'écarte et joue avec les flocons de neige de ma robe.

— Voulez-vous du thé ?

Jonathan se redresse, les joues légèrement empourprées.

— Du thé ?

— Avec une goutte de whisky. Ça ne nous fera pas de mal.

— Vous êtes au courant que Mme Bailey conserve une bouteille dans son bureau quand elle vérifie les comptes mensuels ?

J'éclate de rire.

— Avant votre arrivée, cette bouteille apparaissait au moins une fois par semaine, souvent avec le thé d'ailleurs.

— Va pour le thé.

Jonathan s'apprête à se lever, sans doute pour me prêter main-forte, mais je l'oblige à se rasseoir d'une pression sur l'épaule.

— Ne bougez pas. Vous en avez assez fait pour aujourd'hui.

— Vous aussi. Je peux vous aider.

— Arrêtez de discuter pour une fois, Frost, d'accord ? Je vous répète que vous vous êtes suffisamment décarcassé comme ça. Maintenant je vais préparer le thé.

Il me saisit par les coudes et me repousse avec douceur avant de se lever.

— Laissez-moi au moins vous tenir compagnie.

Je m'active dans la kitchenette pendant que, assis à la table, Jonathan fouille dans sa sacoche, sort son glucomètre et se pique le doigt.

Apparemment satisfait du résultat, il remballe son kit, le range dans son sac et s'approche de moi.

— Je ne peux vraiment rien faire, vous êtes sûre ?

Sa voix basse et tranquille, son grand corps derrière moi sont si agréables que je manque me brûler avec le thé. J'aimerais m'abandonner

contre lui, la tête au creux de son épaule, et me blottir dans la chaleur de ses bras.

— N-non, merci.

Il semble hésiter, comme s'il pesait le pour et le contre. Puis, sans ajouter un mot, il retourne près de la cheminée et s'affale dans le fauteuil en soupirant.

— Ça va ? dis-je, pendant que je verse une larme de whisky dans les tasses.

Il prend ses aises, tel un roi sur son trône, une jambe tendue devant lui, un bras derrière la tête. La lumière de l'âtre cisèle son visage, les méplats de ses joues. Nos regards se croisent et il penche la tête pour mieux me voir.

— Très bien, Gabriella.

J'admire ses cheveux sombres ondulés, ses yeux vert pâle, la ligne énergique de son nez, ses pommettes saillantes et sa bouche pulpeuse. Quelque chose, je ne sais quoi, adoucit sa beauté sévère quand il me dévisage.

Deux tasses de Darjeeling au lait corsé de whisky dans les mains, je le rejoins avec précaution et lui tends la sienne.

— J'ai ajouté un morceau de sucre et un sablé au beurre de cacahuètes sur la soucoupe. Je ne sais pas si vous avez besoin d'un petit remontant en ce moment.

— Merci.

Il accepte la tasse, délaisse le morceau de sucre et croque dans le biscuit.

Je m'installe en face de lui, les jambes repliées sous moi.

Nous dégustons notre thé et nos gâteaux en contemplant le feu. Je louche vers lui et remarque qu'il ne me quitte pas des yeux.

— Qu'y a-t-il ?

Il finit son thé et repose la tasse.

— Les chiffres sont là. Félicitations, Mademoiselle Di Natale. Vous avez gagné.

Mon estomac fait un looping.

— Je ne veux pas en parler.

— Pourquoi pas ? Vous devriez être fière, Gabriella. Vous m’avez battu. Je n’en ai jamais douté d’ailleurs.

Les larmes brouillent ma vue. J’ai l’impression qu’un pic à glace me transperce le cœur.

Je termine mon thé, espérant atténuer le froid qui m’envahit, mais le whisky ne me fait aucun effet.

— Vous n’allez pas partir ?

Jonathan me détaille, les mains croisées sur sa poitrine.

— C’étaient les termes de notre accord, non ?

J’ai les larmes aux yeux.

— Et si je changeais d’avis ? Et si je vous demandais de rester ?

— C’est ce que vous souhaitez ?

Je m’interroge. Est-ce que j’aimerais que Jonathan reste ? Il m’attire, nos chamailleries me manquent et j’aimerais le couvrir de baisers, alors que je dois rencontrer M. Reddit, mon ami virtuel.

Je ne sais pas quoi dire. Je ne sais pas ce que je veux. Je ne sais plus où j’en suis.

— Je... (les mots restent coincés dans ma gorge) je suis tiraillée.

— À propos de quoi ?

Je détourne la tête et observe le feu.

— Parce que quoi qu’il se passe entre nous... ça me perturbe. Et il y a quelqu’un d’autre à qui je tiens, mais c’est... compliqué. Pour l’instant, nous sommes simplement amis.

— Des amis ?

— J’espérais plus et je crois que lui aussi, mais maintenant... (je sèche mes larmes d’un revers de main) je ne sais plus quoi penser. Nous ne nous

sommes jamais rencontrés en réalité. Nous avons seulement bavardé en ligne. Voilà plus d'un an que ça dure, et j'ai l'impression de bien le connaître, mais ce n'est pas la même chose dans la vraie vie, n'est-ce pas ?

Il frotte ses doigts sur ses lèvres.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Vous êtes sans doute le seul à qui je n'ai pas besoin de dire « ne riez pas », parce que ce n'est pas votre genre. Nous avons fait connaissance sur le forum de Livraddict, sur Reddit. Il est... parfait. Du moins, virtuellement. Et moi aussi. Il n'y a aucune tension, pas comme dans la vie réelle, je n'ai pas besoin d'exhiber mes troubles autistiques pour le tester ou gagner sa sympathie. Nous nous entendons si bien, c'est magique, mais ce n'est pas réel, je me cache derrière un écran, je me voile la face, tant j'ai peur de ne pas être acceptée et aimée pour moi-même. C'est pourquoi je me suis dit que j'allais m'armer de courage et le rencontrer physiquement.

— Quand ? questionne Jonathan, d'une voix douce et sombre, comme une promenade de minuit dans la neige.

— Pendant la fermeture de la librairie. Dans trois jours.

Il porte son poing fermé à sa bouche.

— Où ça ?

Je lui lance un regard.

— N'oubliez pas jouer les anges gardiens. J'ai dissuadé June, qui insistait pour m'accompagner. J'ai accepté qu'elle vienne, mais à bonne distance. Elle regarde trop *Esprits criminels*...

— Gabriella, où avez-vous rendez-vous ? répète-t-il sans me lâcher des yeux.

— Devant la féerie de Noël au jardin botanique.

Il laisse sa main retomber sur ses genoux.

— Vous allez adorer.

Son regard fixe commence à me mettre mal à l'aise. Je m'agite sur mon siège.

— Je le pense aussi. Et vous ? (Je lutte contre un pincement de jalousie)
Y a-t-il quelqu'un ?

— Une... amie que j'ai connue en ligne moi aussi. Une sorte de correspondante.

Je souris.

— Ah oui ? Avez-vous fait connaissance ?

Il s'absorbe dans la contemplation du feu.

— Pas encore.

Je lui donne un léger coup de genou.

— Pourquoi pas ? Qu'avez-vous à dissimuler derrière la sécurité du chat en ligne, Monsieur Frost ?

— Voyons voir. Une première impression pas très encourageante. Des idées noires, surtout pendant les fêtes. Et éviter aussi de signaler que je suis diabétique.

— Vous cachez un cœur d'or sous un aspect grognon et rébarbatif. Et si votre pancréas peu coopératif vous fait des misères (je mime un crochet du droit), j'aurai deux mots à lui dire.

Il n'a pas l'air de m'écouter. Il fixe le feu, perdu dans ses pensées.

— Que se passera-t-il quand vous l'aurez rencontré..., ajoute-t-il. S'il n'est pas tel que vous l'imaginiez ? Si c'était la dernière personne à laquelle vous vous attendiez ?

— Je ne sais pas. J'aurais dû prendre l'initiative, il y a des mois. Il n'y aurait pas eu de problème. Je n'aurais pas à me débarrasser de l'image idéalisée que je m'en suis faite.

Ses yeux cherchent les miens.

— Donc vous souhaitez connaître les vérités qui dérangent. Les aspects de sa personnalité les moins aimables ?

— Bien sûr, pas vous ? Vous ne ressentez pas la même chose envers elle ?

— Si, absolument.

Je franchis la distance qui nous sépare et lui presse les doigts, luttant contre un besoin de possessivité déraisonnable.

— Courage ! Promettez-moi que vous accepterez de la rencontrer. Elle aura la chance de découvrir qui vous êtes vraiment, Jonathan Frost.

Il me serre la main à son tour après un long silence.

— Croyez-vous que ça lui plaira ?

— Vous êtes un vieux grincheux, mais aussi l'une des personnes les plus généreuses que je connaisse. Vous vous êtes dévoué corps et âme à cet endroit. Vous feriez n'importe quoi pour les Bailey. Vous avez été un véritable ami pendant ces onze derniers jours et un cogérant exceptionnel. Et vous aimez si fort votre neveu que de vous voir ensemble, mes ovaires ont frisé l'explosion...

— Ils ont quoi ?

— Laissez tomber... je deviens lyrique. Laissez-moi vous remonter le moral. Vous êtes un oncle et un frère merveilleux – vous avez nettoyé la voiture de votre sœur avant qu'ils ne repartent parce qu'il avait neigé, je vous ai vu. Vous êtes intelligent et vous possédez l'humour le plus grinçant du monde, et si vous êtes un amant hors pair, comme dans mes rêves les plus fous... (Je mets mes deux mains devant ma bouche.) Mon Dieu, ça m'a échappé !

Les yeux de Jonathan s'écarquillent.

— Qu'avez-vous dit ?

Mes joues s'enflamment. Les siennes aussi, visiblement.

— Rien, dis-je. Je dois y aller.

Je saute sur mes pieds, éteins la cheminée à gaz, file dans l'arrière-boutique et entreprends de m'emmitoufler des pieds à la tête pour rentrer chez moi. Je dois sortir d'ici avant de dire ou de faire quoi que ce soit susceptible de briser le lien fragile que nous avons tissé.

L'amitié.

Je le sens derrière moi. Si proche, si tentant.

— Gabriella...

Dans la semi-obscurité qui règne dans la pièce, je ferme les yeux et prends une profonde inspiration pour me calmer. Après quoi, je lui tends son manteau que je viens de décrocher de la patère.

— Ce que je voulais dire, c'est que si elle est digne de vous, elle ne va pas seulement apprécier votre personnalité, Jonathan, elle va l'adorer.

Jonathan endosse le vêtement. Je l'imité, enfile mes gants et m'aperçois que j'ai oublié de boutonner mon manteau.

— Mince !

Jonathan écarte mes mains, alors que je commence à ôter mes moufles, il s'approche et s'active adroitement sur chaque bouton, la mine plus sombre que jamais. Je ravale avec difficulté la boule qui m'encombre la gorge, enivrée par sa présence, son odeur de forêt hivernale.

— Je vous revois quand ?

Il bataille avec le dernier bouton.

— Bientôt. J'ai encore deux ou trois choses à régler au magasin.

— Très bien.

Les coins de sa bouche s'étirent en un sourire.

— Je vais vous manquer, Di Natale ?

— Oui, un peu comme une dent cariée.

Son sourire s'élargit.

— Parfait.

Nous sortons sous la neige. Jonathan verrouille la porte, la bouche pincée, l'air concentré.

— Je vous ramène, dit-il.

— Vous n'êtes pas obligé.

— Il n'est pas prudent de rentrer seule à cette heure tardive.

Il s'empare de mes écouteurs qui pendent autour de mon cou et les place sur mes oreilles.

— Pas la peine de parler, poursuit-il. On peut se contenter de...

Il observe la neige, puis lève les yeux au ciel.

— D’être là, dis-je à sa place.

Il m’adresse un regard chaleureux.

— Exactement.

Et c’est ce que nous faisons. Nous longeons le trottoir enneigé à grandes enjambées régulières. Nos coudes se frôlent, nos regards se croisent. Je chantonne tout bas, tandis que Jonathan garde le silence, le regard fixé devant lui, tel un soldat marchant au combat. Il a l’air très sérieux. Je me demande ce qui lui passe par la tête. Mais je me garde bien de l’interroger. Je n’ai pas envie de le savoir. Pas question de l’inviter à monter chez moi pour l’amadouer et l’encourager à se confier.

Arrivés devant mon immeuble, je me tourne vers lui.

— Merci de m’avoir raccompagnée, cher monsieur.

Il me lance un regard sévère.

— Vous ne devriez pas vous promener seule, surtout avec vos écouteurs sur les oreilles, compris ?

Je hausse les épaules.

— Ça rend la vie excitante.

Il se frotte le nez.

— Excitante ! Vraiment, Gabriella !

Je m’approche et lui souris, chassant la neige et les larmes qui me montent aux yeux.

— Bonnes fêtes, Jonathan !

À ma grande joie, mêlée de quelque surprise, il me prend dans ses bras et presse sa joue sur le sommet de mon crâne.

— Joyeux Noël, Gabriella.

Nous nous écartons l’un de l’autre.

— Promettez-moi de rencontrer votre amie virtuelle, d’accord ?

Il acquiesce.

— Promis. Et vous aussi ?

J'avale ma salive avec difficulté.

— Oui. J'espère qu'elle répondra à vos attentes.

Il me dévisage d'un œil scrutateur.

— Je sais déjà que c'est le cas.

Je lève les yeux au ciel.

— Quelle présomption ! Alors qu'il y en a d'autres qui tremblent dans leurs bottes à l'idée de rencontrer leurs correspondants anonymes.

— Votre M. Reddit a intérêt à bien se tenir. Il lui reste à prouver qu'il est digne de vous.

Je pique un fard.

— Je parle de ce qu'il pense de *moi*. Je suis tétanisée. C'est comme un baptême du feu. Je mettrai mon pull de Noël le plus moche qui joue de la musique. S'il passe le test, alors ce sera gagné.

Jonathan me décoche un sourire ravageur. Il se métamorphose instantanément, deux magnifiques fossettes creusent ses joues et ses yeux se plissent aux coins. Sa pomme d'Adam monte et descend, tandis qu'il se met à rire à gorge déployée. Après quoi, il me serre très fort dans ses bras en murmurant quelques mots inaudibles dans mes cheveux.

— Arrêtez ! je couine. Vous m'étouffez ! Mais vous avez enfin souri. C'est une grande première.

Il recule d'un pas, la respiration bruyante. Son sourire a fait place à une vive émotion.

— Qu'y a-t-il ?

Sans répondre, il ouvre la porte de mon immeuble et me pousse à l'intérieur. Puis il pose sa main gantée sur la porte vitrée. Je fais de même.

Un instant plus tard, il tourne les talons et disparaît dans la nuit enneigée.

Un drôle d'homme, mais si charmant.

Mes yeux s'embuent, une larme ruisselle le long de ma joue, tandis que je gravis l'escalier, le sourire aux lèvres.

CHAPITRE 13

Playlist : *You and Me at Christmas,* Why Don't We

Sans doute en raison de l'accumulation de fatigue, j'ai sombré dans un profond sommeil sans rêves pour la première fois depuis des semaines. Je me réveille en pleine forme le matin de la veille de Noël, puis partage un brunch avec Eli et June avant de me rendre chez mes parents pour le réveillon. Entre les fous rires, un merveilleux repas et la musique, c'est un joyeux chaos, mais un enfer pour mes oreilles qui nécessite l'usage des écouteurs.

Cette nuit-là aussi, je dors comme une souche et me réveille dans un paysage complètement blanc. Un Noël parfait.

Bing Crosby chante son célèbre tube *À propos de rien*, tandis que la neige tombe et que mes parents et moi ouvrons nos cadeaux devant le sapin. Au début de la mélodie suivante, « Oh, petit Jack Frost, va-t'en, va-t'en », je fais de mon mieux pour chasser Jonathan de mes pensées, puisque j'ai rendez-vous demain avec M. Reddit. Après une nouvelle longue journée de fête, je m'écroule sur mon lit dans le confort douillet de mon appartement avec Gingerbread, ma boule de poils, mais je n'ai pas autant de chance que les deux nuits précédentes.

Cette fois, mes rêves sont différents. Les mains et le corps qui m'étreignent, me caressent, m'emplissent font preuve d'une douceur

attentive, comme si nous nous découvriions l'un l'autre pour la première fois. Ce n'est pas Jonathan... et pourtant quelque chose au fond de moi m'affirme le contraire. Alors que je nage entre deux eaux, mon rêve se transforme et Jonathan me dit au revoir en bas de chez moi après la grande braderie.

Votre M. Reddit a intérêt à bien se tenir, me répète-t-il avec un regard incandescent. Il lui reste à prouver qu'il est digne de vous.

M. Reddit... s'empare de mon esprit, squatte mes pensées, m'entraîne vers la surface.

M. Reddit...

Je n'ai jamais évoqué ce nom. Je ne l'ai révélé qu'à mon ami virtuel et à lui seul.

Je me débats dans les vagues où se brisent et déferlent la mémoire et les rêves, je cherche à le rejoindre et suffoque sans pouvoir prononcer un mot.

J'aimerais pouvoir lui dire : Ne pars pas ! Ne pars pas maintenant que je t'ai trouvé !

J'ai tellement peur qu'il ne disparaisse dans les abysses de la nuit, comme l'autre jour quand nous nous sommes séparés. Mais pas cette fois. Il me serre dans ses bras pour me faire remonter à la surface, sa bouche s'empare de la mienne, me chuchote à l'oreille, m'insuffle de l'air et de l'espoir. *C'est moi, murmure-t-il. Depuis le début.*

Je me redresse dans mon lit, haletante, le cœur tambourinant dans ma poitrine.

Je ne peux pas le croire. Et pourtant...

J'ai du mal à imaginer qu'un scénario aussi invraisemblable puisse être vrai, mais je suis certaine de n'avoir jamais mentionné M. Reddit devant Jonathan. C'est forcément lui. Il n'y a pas d'autre explication.

Tout en m'activant, je me remémore notre conversation l'autre soir après la fermeture de la librairie, les questions qu'il m'a posées, son

hésitation, sa tendresse, son expression circonspecte, je n'ai plus aucun doute. C'est lui. Jonathan est mon M. Reddit.

J'enfile en vitesse un legging doublé de polaire, mes chaussettes canne à sucre les plus criardes, mais ne trouve nulle part mon vilain pull de Noël.

Après réflexion, je me souviens de la dernière fois que je l'ai vu. Je l'ai oublié à la librairie. Mon confort sensoriel fluctuant d'un jour à l'autre, je prévois des vêtements de rechange, au cas où... Pour mon dernier jour de travail, j'avais apporté mon horrible pull et un legging polaire, pareil à celui que je porte en ce moment, que j'ai ensuite omis de rapporter à la maison.

Je pourrais mettre autre chose. Mais je me rappelle le sourire ébouriffant de Jonathan, son éclat de rire quand j'ai suggéré de porter l'affreux pull de Noël.

Mon cœur fait des bonds désordonnés dans ma poitrine pendant que je passe un T-shirt à manches longues en coton à porter sous le pull, puis me brosse les dents et tente de discipliner mes cheveux en bataille avant de me précipiter dehors. Un millier de questions me taraudent l'esprit. Depuis combien de temps Jonathan est-il au courant ? Quand l'a-t-il découvert ? Et pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

Je fonce et dérape sur la neige en évitant les passants emmitouflés qui traînent le pas, tellement j'ai hâte de le retrouver et d'obtenir des réponses. Mes écouteurs enveloppent le monde dans un silence paisible, tandis que la neige caresse ma peau comme une bénédiction, une promesse.

La voix de Jonathan résonne dans ma tête quand je lui ai déclaré espérer que son amie virtuelle répondrait à ses attentes.

« Je sais déjà que c'est le cas. »

Mon cœur s'envole dans un battement d'ailes. Je franchis le dernier pâté de maisons et pénètre dans la librairie. Aucun bruit à l'intérieur ; je suis accueillie par un cocon de vide, de silence amplifié par mon casque. La lumière du jour entre à flots, aucune lumière électrique ne brille. L'odeur des livres neufs et de l'encaustique me monte aux narines.

Sans perdre une seconde, je me dirige vers l'arrière-boutique et avise mon sac en toile suspendu à la patère. Je le décroche, l'ouvre, en retire mon horrible pull de Noël et l'enfile, arrachant mes écouteurs au passage.

La voix de Mme Bailey provient du bureau.

— Pourquoi ne le lui avez-vous pas dit ?

Je me fige, haletante.

— Vous savez pourquoi. (Mon estomac fait un looping. C'est Jonathan.)

Elle va me haïr.

Le sang bat à mes tempes. J'ai peine à respirer, à saisir ce dont il s'agit.

— Peut-être au début, objecte Mme Bailey. Mais elle comprendra que c'est le seul moyen de sauver la boutique.

J'ai l'impression que le sol se dérobe sous mes pieds. Je me raccroche à quelque chose pour ne pas tomber tout en imaginant la scène : Mme Bailey me convoque dans son bureau au retour des vacances, elle me prend la main, me remercie pour mes efforts et me dit qu'elle est désolée, mais qu'elle doit d'abord penser à l'entreprise et à ce que Jonathan lui a apporté.

Les paroles qu'il a prononcées me reviennent en mémoire : « Elle va me haïr. »

Mon premier réflexe est de fuir. Je gagne la sortie sur la pointe des pieds et me glisse au-dehors. Je me mets à courir, dévalant le trottoir, glissant sur le verglas et la neige, les larmes me brouillent la vue...

Un coup de klaxon m'arrête avant de m'engager plus avant sur le passage piéton.

Je m'aperçois que j'ai laissé mon casque antibruit à la librairie.

Je remonte sur le trottoir et m'appuie à la vitrine du café où j'ai acheté mon chocolat chaud à la menthe pendant le mois de décembre, non loin de l'endroit où Trey m'a accostée, où Jonathan a volé à mon secours et où tout a basculé. Je prends une profonde respiration, lève le nez et observe les flocons qui tombent à la dérive, légers comme une plume.

Que dois-je faire ? Je ferme les yeux, laisse le vent frais lécher ma peau et sens mon cœur ralentir et se stabiliser.

Alors, telle la beauté lisse de la neige fraîche, mes idées s'éclaircissent. Quelle idiote je fais ! Je suis tombée au milieu d'une conversation entre deux personnes qui m'ont prouvé à maintes reprises qu'elles étaient dignes de confiance et ne me trahiraient pas. Qu'est-ce qui m'a pris de me sauver comme une voleuse ? Les Bailey et Jonathan ne me veulent aucun mal. Il doit y avoir une raison. Une explication...

— Gabby !

La voix de Jonathan résonne à l'autre bout de la rue.

Et comme l'autre jour, il court, slalomant entre les congères, les couples qui déambulent main dans la main. Je le regarde avancer, cheveux au vent, l'œil flamboyant.

Il s'immobilise devant moi et me fixe intensément, mes écouteurs à la main.

— J'ai tout de suite compris en les voyant que tu étais venue. J'ignore ce que tu as entendu Gabby, mais je suis de ton côté, je te le jure.

Je m'approche et lui prends la main.

— Je sais.

Ses yeux cherchent les miens.

— C'est vrai ?

Je souris, attrape mes écouteurs et les enfile autour de mon cou.

— Bien sûr. Et je suis de ton côté, moi aussi. Je ne sais pas de quoi vous discutiez, Mme Bailey et toi. J'ai seulement compris que tu redoutais de m'en parler.

Il passe ses bras autour de mes épaules.

— J'ai essayé je ne sais combien de fois, mais je craignais que tu me prennes en grippe.

— J'ai confiance en toi, Jonathan.

— C'est vrai ?

— Oui.

Il fronce les sourcils.

— Et c'est tout ?

Je hoche la tête, clignant des yeux pour chasser mes larmes.

— Enfin... disons que j'aimerais bien en apprendre davantage sur les mesures capitalistes drastiques que tu as prises pour sauver la librairie, et pourquoi tu es tellement sûr que je vais te détester.

Il se raidit, comme s'il se préparait à quelque chose de déplaisant. Ses yeux fouillent les miens.

— Il s'agit d'une version en ligne de la librairie. Livres brochés, audio, e-books. Les amateurs de romans d'amour représentent notre segment clé, notre clientèle cible numéro un. Cela attirera les lecteurs sur notre site web et pas forcément à la librairie. Ça ne te plaira pas, parce que tu souhaites que l'endroit soit plein de monde, comme autrefois, Gabby, mais c'était ça ou rien. Je voulais trouver une solution pérenne pour toi, afin que *Bailey* vive encore des années et des années. Je sais bien que ce n'est pas l'idéal, mais c'est l'unique façon de...

— Jonathan...

Il me fixe, le souffle court, les pupilles dilatées, l'air hagard.

J'effleure sa joue d'un doigt léger sous mon gant.

— Merci pour tes explications et le reste. Je ne peux pas te dire combien ça me touche. J'aimerais en savoir davantage, mais le fait est que...

Je le dévisage et sens que la déchirure au fond de mon cœur se referme, tandis que tout ce que j'ai pu admirer et adorer chez ces deux hommes – mon ennemi numéro un et mon ami virtuel, le monde réel et l'imaginaire – fusionne en une réalité parfaitement imparfaite, époustouflante.

Lui.

— J'ai un rencard, dis-je sans cesser de caresser sa joue. Et je ne voudrais pas le faire attendre.

Il me scrute avec attention.

— Il se trouve que moi aussi.

Des larmes perlent à mes cils, menaçant de déborder.

— Dis-moi où ?

Il avance d'un pas.

— Devant le jardin botanique, à dix heures précises. Je vais rencontrer la MargaretCHATwood de mes rêves. Et j'espère que...

Je me jette à son cou et écrase ma bouche contre la sienne. Il pousse un gémissement rauque qui allume des étincelles sur ma peau. Ses lèvres s'entrouvrent et sa langue cherche la mienne, puissante, exigeante, affamée, et c'est l'attente, le désir, l'apaisement, des halètements étouffés, tandis que nous nous accrochons l'un à l'autre comme si c'était la fin du monde.

Ses mains descendent le long de mon dos, agrippent mes hanches et me plaquent contre lui.

— Gabriella...

Je l'étreins de toutes mes forces et éclate en sanglots.

— Jonathan... C'est toi, n'est-ce pas ?

Il acquiesce.

— Tu n'es pas déçue ?

Je ris à travers mes larmes, dévie à la commissure de ses lèvres, embrasse sa mâchoire et lèche sa gorge à petits coups de langue. Son bassin chaloupe contre le mien.

— Est-ce que j'ai l'air déçu ?

Il enfouit les doigts dans mes cheveux, effectue un délicieux massage sur mon cuir chevelu, pendant que sa main libre remonte le long de ma taille. Il m'embrasse plus profondément encore et je m'abandonne à ses baisers incandescents.

— Non, je ne crois pas.

Je glisse les mains dans ses poches arrière, m'empare de ses fesses et les pétris à travers l'étoffe.

— Quel soulagement ! Je suis si heureuse, sur un petit nuage. J'avais le cœur brisé. Je vous voulais tous les deux, et maintenant je n'ai plus à choisir, parce que c'est toi... tout entier.

Je perçois son sourire contre ma bouche.

— Malgré mes ruses de capitaliste et la librairie en ligne ?

Je hoche la tête, niche mon visage au creux de son cou et respire la fumée de bois et les forêts hivernales.

— Surtout avec tes ruses capitalistes et la librairie en ligne. Tu as sauvé *Bailey*.

— Pour toi.

— Pour moi.

Je sens son sourire s'élargir. Il me caresse, puis dépose une traînée de baisers sur ma gorge et le long de ma clavicule.

— Je n'y travaillerai que si tu le souhaites. Mais si tu préfères être seule maîtresse à bord...

J'ai l'impression qu'un seau d'eau glacée se déverse sur ma tête. Je retire mes mains de ses poches et lève les yeux. Les bouts de nos nez se frôlent et nos lèvres s'écartent.

— De quoi parles-tu ? Je viens de te trouver et tu veux déjà me quitter ?

Il esquisse un sourire tendre et délicat, m'attire contre lui et fourre mes mains dans ses poches.

— J'ai toujours été là pour toi, Gabriella. Bien sûr que j'aimerais rester, mais pas contre ton gré.

Je me liquéfie dans ses bras. Ses doigts dessinent des cercles apaisants autour de ma taille avant de descendre sur mes fesses.

— J'en serais très heureuse. Nous formons une sacrée équipe, vous et moi.

Je cherche son regard, retire une main de sa poche et écarte une mèche de cheveux de son visage.

— Qu'est-ce qui t'a mis sur la voie ?

Il s'incline vers moi, les yeux clos.

— Lors de notre dispute après la réunion avec les Bailey. J'avais choisi un roman d'amour et tu avais fait une remarque au sujet de Jane Austen, tu te souviens ? C'était presque mot pour mot la teneur de notre conversation en ligne. J'ai cru que je devenais dingue, que j'imaginais des choses, mais quand je t'ai demandé ensuite de me citer tes romans préférés, c'étaient exactement les mêmes que MCHAT. En rentrant chez moi, j'ai tâché de te tirer les vers du nez sur Telegram au sujet de ton travail pour obtenir d'autres indices. Et quand tu as mentionné un collègue qui te menait la vie dure et détestait les vacances, j'ai su que c'était toi. J'en étais aussi certaine qu'il était possible de l'être.

« Alors voilà pourquoi tu as dit : « Je ne devrais pas. Pas encore », quand on s'est embrassés ?

Il ouvre les yeux.

— J'aurais préféré attendre que tout soit clair entre nous. Seulement, tu étais si merveilleuse, là debout devant moi, capturant des flocons de neige sur ta langue avec un sourire radieux. Je savais que tu avais envie de moi, même si tu avais du mal à franchir le pas. J'ai passé une demi-heure dans ma voiture à t'écouter parler, à te regarder te tortiller sur ton siège, les cuisses serrées, les yeux rivés sur ma bouche – bon sang Gabby, je n'ai pas pu m'en empêcher. C'était trop tentant.

Je me remémore nos baisers enfiévrés, nos langues s'explorant dans un ballet délicieusement sensuel, ses mains s'immisçant sous mon manteau pour plaquer mes hanches contre les siennes.

— Et quand on s'est embrassés ?

Il garde le silence sans me quitter des yeux, me serrant étroitement contre lui, comme s'il craignait que je me volatilise s'il me lâchait.

— Je me suis mis à prier, parce que t'embrasser, c'était comme donner de l'eau à un homme assoiffé dans le désert, un rayon de soleil perçant à l'horizon. Je suis fou de toi, définitivement. Je ne suis pas croyant,

Gabriella, mais j'ai prié de toutes mes forces pour que ce ne soit pas une mauvaise blague, que tu sois heureuse en découvrant que ton ami virtuel et moi ne faisons qu'un, que la bonne fortune qui m'a permis de croiser ton chemin n'ait pas la cruauté de m'en écarter pour toujours.

Je saisis son visage entre mes mains.

— Jonathan... Mon M. Reddit. Mon Scrogneugneu à moi. C'était toi. C'était tellement évident.

— Comment l'as-tu compris ?

Je souris si largement que ma mâchoire me fait mal.

— Tu as commis une erreur. Le soir de la fermeture, tu as mentionné M. Reddit.

Il écarquille les yeux.

— J'ai fait ça ?

Je hoche la tête.

— J'en ai pris conscience la nuit dernière – enfin, tôt ce matin. En rêve.

Il esquisse un sourire lent, paresseux, si superbement sexy que j'ai envie de couvrir son visage de baisers.

— Tu rêves de moi, Di Natale ?

Je lui assène une tape affectueuse sur l'épaule et reprends mon sérieux en captant son regard.

— Je te l'ai avoué le soir de la fermeture. Pourquoi ne m'as-tu rien dit quand tu as eu des soupçons ?

Il fait courir sa main sur ma joue, la mine grave.

— Au début, parce que j'étais tourneboulé. Il fallait que je mette de l'ordre dans ma tête. Et aussi parce que tu me détestais, Gabriella. J'avais tellement envie que ça marche entre nous. J'ai compris que tu avais besoin de temps pour me voir sous mon meilleur jour. N'oublie pas que je devais terminer la création de la librairie en ligne et trouver le courage de t'en parler. Je ne voulais pas mettre la charrue avant les bœufs : te révéler qui j'étais – qui nous étions – avant de te parler du reste, y compris la boutique.

Je m'accroche à son cou et me colle contre lui avec fougue.

— Je suis tellement contente que ce soit toi. Je le souhaitais si fort.

Il me dévisage comme s'il voulait me dévorer toute crue.

— Tu as vu de quoi tu as l'air ? Regarde-toi.

Je baisse les yeux sur mon pull moche de Noël avec ses lumières clignotantes, qui attend que j'appuie sur le bouton pour déclencher la musique.

— Le comble du kitsch, pas vrai ?

Il enroule ses bras autour de ma taille, me plaquant contre lui.

— Magnifique, murmure-t-il. C'est encore plus joli ici, ajoute-t-il en se penchant pour m'embrasser sur la tempe. Ici aussi, poursuit-il en déposant un baiser au niveau de mon cœur. Et là, conclut-il en effleurant mes lèvres des siennes.

Ma bouche s'ouvre tandis qu'il me serre étroitement dans ses bras. Son baiser est calme et doux, mais ne le reste pas longtemps. Sans que je m'en aperçoive, Jonathan m'a presque acculée au mur. Je m'évertue à déboutonner son manteau en même temps que le mien.

— Attends, dit-il, alors que ma main s'aventure le long de sa cuisse, là où je devine qu'il souffre autant que moi. Tu vas trop vite, Gabriella, ajoute-t-il de la voix profonde et autoritaire dont il use dans mes fantasmes d'aristocrate obscène, pendant nos interminables parties de jambes en l'air dans un fouillis de draps emmêlés.

Ça me rend folle.

— J'ai besoin de toi, dis-je.

Il m'attire encore plus près, ses mains glissent le long de mes fesses jusqu'à mi-cuisses, il me soulève et enroule mes jambes autour de sa taille.

— Moi aussi.

— Écoute... à propos de ce rendez-vous... Si on le déplaçait ? Un endroit avec un lit. Où personne ne viendrait nous déranger pendant plusieurs jours.

— Chez moi. Pas de colocataire, ni de trouble-fête.

Je l’embrasse à pleine bouche, jusqu’à en avoir le souffle coupé, avant de me dégager.

— Chez toi. Entendu.

Il fronce les sourcils.

— Où vas-tu ? Nous avons un rendez-vous, je te signale.

— Je vais faire un saut à la maison. Quinze petites minutes, d’accord ?

— Quinze minutes ! répète-t-il comme si j’avais dit quinze ans.

— Histoire de prendre quelques affaires de rechange. Pas de sous-vêtements...

Son regard s’assombrit.

— Je t’accompagne. Ça ira plus vite.

— J’ai dit quinze minutes, Frost, pas une de plus.

J’éclate de rire quand il s’incline et me juche sur son épaule en me tapotant les fesses.

— OK. Mais tu devras rattraper le temps perdu, je te préviens.

*

* *

De surprise, June lâche son stylo eye-liner.

— Sans blague ! M. Grincheux est M. Reddit ? Jonathan Frost ?

— C’est difficile à admettre, dis-je en entassant les objets les plus hétéroclites dans un sac : mon oreiller, des chaussettes de laine, aucun sous-vêtement, un tas de pulls, des romans d’amour, de fines gaufrettes fourrées au chocolat à la menthe. Et pourtant c’est vrai. Je dois me pincer pour y croire.

— Vous allez vous envoyer en l’air comme des bêtes, c’est ça ?

— Pendant quelques jours.

Je m’assieds sur mon lit à côté de Gingerbread, lui offre une poignée de friandises et lui susurre à l’oreille :

— Je ne vais pas trop te manquer ? Ne t'inquiète pas, je te présenterai Jonathan bientôt.

Ma chatte ronronne comme un moteur que l'on aurait boosté, probablement parce que je lui ai donné trois fois plus de gâteries que d'habitude, mais je préfère croire qu'elle est surexcitée à l'idée de rencontrer l'homme qui fait le pied de grue en bas de l'immeuble.

— Gabby ?

La voix de June résonne depuis la salle de bains Jack and Jill qui sépare nos chambres.

— Oui ?

— Tu as évalué les probabilités ?

Je louche vers la fenêtre qui donne sur la rue où est stationnée la voiture de Jonathan. Je l'imagine avec ses cheveux sombres, son air sévère, ses yeux couleur d'hiver, son sourire doux et chaleureux, destiné à moi seule.

— Terriblement minces. J'ai une chance incroyable !

Je bondis sur mes pieds et jette mon sac sur mon épaule avec l'impression de revivre le matin de Noël.

June observe mon reflet dans le miroir, mon sourire béat, des étoiles plein les yeux.

— Oh là là ! On dirait que tu es vraiment mordue !

Je lui souris.

— Oui.

— Il a intérêt à être à la hauteur, murmure-t-elle en ramassant son eye-liner.

— Figure-toi qu'il a créé une librairie en ligne qui dégagerait assez de bénéfices pour que *Bailey* soit définitivement tirée d'affaire. Et il l'a fait pour moi...

— Zut ! s'exclame June.

Un trait noir d'eye-liner lui balafre la tempe. Elle balance le stylo et se retourne vers moi, les larmes aux yeux.

— Ce que tu peux être fleur bleue quand tu t’y mets ! Ça bousille mon œil de biche. C’est ta faute aussi, avec tes histoires à faire pleurer dans les chaumières qui ruinent mon maquillage.

— J’ai besoin de ton soutien. Et de celui d’Eli.

Elle s’ébroue et se tamponne les yeux.

— Il vote pour.

— C’est vrai. Il est déjà en train de planifier un double mariage, le mien et le sien avec Luke. Il est au septième ciel. J’aimerais que tu sois heureuse pour moi, toi aussi.

Elle franchit la distance qui nous sépare, m’étreint à m’étouffer, dépose un baiser sur ma tempe, puis me donne une tape sur les fesses.

— Si quelqu’un mérite un happy end, c’est toi. Maintenant, sauve-toi, mauvaise fille ! ajoute-t-elle pendant que je me précipite hors de la pièce.

CHAPITRE 14

Playlist : *Under the Christmas Lights*, Gwen Stefani

Le cœur en joie, je descends l'escalier ventre à terre, sors en trombe sur le trottoir et me jette dans les bras de Jonathan.

Il rit, un rire chaud et profond, et parsème mon visage de baisers, sur mon front, le bout de mon nez, mes joues.

— Tu m'as manqué, dit-il. J'ai passé le plus sale quart d'heure de ma vie.

Je saisis la main qu'il me tend pour m'aider à enjamber une congère et monter dans son 4 × 4.

— On aurait dit quinze jours, c'est vrai.

Nous nous chamaillons pendant qu'il conduit. Je lui reproche de respecter les limitations de vitesse, alors que la chaussée est à peine enneigée et que j'ai désespérément envie d'être chez lui, nue comme un ver. Il me signale qu'il est d'accord sur tous ces points, mais que c'est moi qui ai exigé de passer chez moi. Après un comportement exemplaire pendant deux semaines, ça fait un bien fou, un peu comme si je me glissais dans un vêtement très doux ou sous un édredon douillet – un lieu familier, sûr et rassurant.

— Satisfaite ? dit-il en se garant sur le parking.

— Pas encore, mais ça ne saurait tarder.

Je grimpe sur la console centrale et me hisse sur ses genoux comme je brûlais de le faire l'autre soir, quand il m'avait raccompagnée chez moi.

Jonathan ne peut dissimuler un sourire quand j'entreprends de jouer avec les boutons de sa chemise et m'attarde sur son torse, évitant la pompe à insuline au niveau de sa hanche. Il ferme les yeux pendant que je dépose une pluie de petits baisers le long de sa gorge, sa mâchoire, ses pommettes, au coin de sa bouche.

— J'ai failli griller un feu rouge, murmure-t-il en glissant les doigts jusqu'à mes fesses qu'il empoigne et se met à pétrir à pleines mains. À cause de toi et de tes exigences sexuelles.

— Ça te plaît ?

Il me plaque contre son ventre pour que je sente son sexe dur à travers l'étoffe de son pantalon.

— Quelle question ! Mais je préfère au lit, devant un bon feu.

Je m'écarte, regagne mon siège comme un ouragan et ouvre la portière à la volée.

— Grouille-toi !

Jonathan éclate de rire, il contourne la voiture et me soulève dans ses bras. Je m'enroule autour de lui comme un koala géant, tandis qu'il ouvre la porte de l'immeuble et grimpe l'escalier quatre à quatre.

— Quelle forme ! dis-je. Impressionnant !

— Le hockey sert à quelque chose.

— Monter un escalier au pas de course avec une femme en chaleur dans les bras sans être essoufflé ? Chapeau !

Il déverrouille la porte de son appartement qu'il referme d'un coup de pied.

— Oui, ça s'appelle l'endurance.

Les flammes s'animent dans la cheminée du salon quand il presse le bouton d'une télécommande.

Je pousse un cri de surprise.

Il sourit.

— Et tu n’as encore rien vu !

D’un geste, il abaisse un lit escamotable recouvert d’un épais édredon, qui occupe tout l’espace devant le feu.

Sans me laisser le temps de répondre, il me débarrasse de mon manteau, puis dépose un baiser à couper le souffle au creux de ma gorge. Je laisse retomber la tête sur son épaule et enfouis le visage dans son cou. Depuis le temps que j’en rêvais ! Il m’enlace par-derrière et je me retourne pour effleurer le renflement de son érection à travers son pantalon.

— J’ai tellement envie de toi..., soupire-t-il.

— C’est mon pouvoir de séduction qui t’excite avec mes hanches généreuses, mes boucles en bataille et mon talent inné pour te pousser à bout ?

Il lâche un rire de gorge.

— On dirait que tu parles par expérience. Tu t’es déjà fait la main sur un collègue ?

J’ondule du bassin dans ses bras et l’embrasse en lui mordillant la lèvre.

— Tu me rends folle !

Il prend mon visage entre ses mains et me donne un long baiser langoureux et passionné avant de m’entraîner à reculons vers le lit.

— Et moi donc !

— Raconte. Je veux savoir.

— Quand j’ai compris qu’il était hautement probable que tu sois MCHAT, compte tenu de l’accumulation des coïncidences, j’étais déjà raide dingue de toi. Les sentiments que je refoulais (baiser), ceux que je m’interdisais d’imaginer avec MCHAT (baiser), s’entremêlaient. J’étais une vraie loque. Je devais supporter tes regards haineux à longueur de journée. De retour chez moi, le soir, je me branlais sous la douche de rage et de frustration.

— J’exige une répétition grandeur nature.

Il sombre sans transition dans le romantisme, me serrant contre lui, titillant mes tétons durcis à travers mon pull.

— Je suis si content que ce soit toi, Gabriella, murmure-t-il. J'avoue que j'aurais été malheureux si le sort en avait décidé autrement.

Le contact de ses doigts sur ma peau me fait l'effet d'une décharge électrique.

— *Idem* pour moi.

Il s'assied sur le matelas, m'attrape par le poignet et m'attire à côté de lui devant le feu qui brûle dans la cheminée.

À califourchon sur ses genoux, je le regarde écarter les boucles folles qui me tombent sur les yeux et en coincer une derrière mon oreille. J'infiltrer une main sous sa chemise, le long de son torse, et la pose sur son cœur en l'embrassant. Nos langues s'enlacent, déclenchant un feu d'artifice. La respiration sifflante, nous balançons nos chaussures, rampons sur le lit et commençons par nous attaquer mutuellement à nos vêtements.

— Tu sens incroyablement bon, dis-je, le nez enfoui dans son cou. Comment fais-tu ?

Il retient son souffle quand je me penche pour lécher sa pomme d'Adam, savourant le goût de sa peau sur mes lèvres.

— C'est mon gel douche, explique-t-il. J'ai renoncé à l'eau de Cologne parce que les parfums capiteux te donnent la migraine.

Avec un soupir de plaisir, je me frotte sans vergogne contre lui, le touchant, le goûtant.

— C'est très délicat de ta part.

Il embrasse la peau sensible de mon cou, avant de mordiller le lobe de mon oreille du bout des dents.

— J'ai fait de mon mieux par des moyens détournés.

— Déshabille-moi, dis-je. Entièrement.

Il attrape le bas de mon T-shirt pour le passer par-dessus ma tête.

— Tu me diras ce dont tu as envie, Gabriella ? Et ce qui te déplaît aussi ? D'accord ?

Je sème des petits baisers le long de sa mâchoire, une main plaquée sur la protubérance qui gonfle son pantalon.

— D'accord.

Jonathan m'ôte mon pull et mon T-shirt, dévoilant ma poitrine nue. Je ne porte pas de soutien-gorge. À quoi bon puisqu'il me l'enlèverait de toute façon ?

Ses mains remontent de ma taille vers mes seins qu'il soupèse entre ses paumes. Ses pouces dessinent des cercles autour de mes tétons, tandis que ses lèvres se posent sur ma mâchoire, ma bouche, le long de mon cou.

— Comment fais-tu pour être si belle ?

— Parce que je suis à toi.

— À moi.

Il se penche pour embrasser mes seins, aspire les pointes entre ses lèvres et les caresse du bout de la langue longuement, sans hâte, envoyant des éclairs de volupté dans mon ventre, puis plus bas, là où je suis trempée et implore ses caresses.

Quand il m'allonge sur le lit pour me retirer mon legging, sa respiration s'accélère. Il attrape mes fesses pour m'attirer contre lui.

— Je veux te rendre folle, murmure-t-il.

Je prends appui sur mes coudes pour mieux voir ses doigts explorer mon corps.

— Ne te gêne pas. Tu as été beaucoup trop gentil ces quinze derniers jours. Je suis en manque.

Il rit et dépose un baiser sur mes hanches, mon bas-ventre, et quand il effleure mon clitoris, je m'effondre sur le lit.

Il me contemple avec un sourire satisfait.

— Impressionnant, hein ?

Je me redresse.

— Pas si vite, Monsieur Frost. Je n'en ai pas encore fini avec vous.

Je commence par lui arracher son pull couleur jade profond, comme des sapins à minuit. Je m'attaque ensuite à son maillot de corps, révélant son large torse parsemé d'une fine toison foncée. J'effleure ses pectoraux sous mes doigts et ses mamelons plats et sombres. Je les embrasse, les mordille et les suce avec avidité, lui arrachant des gémissements de plaisir.

Quand j'arrive à son pantalon, ma main s'immobilise et s'attarde sur sa hanche, près de sa pompe à insuline.

— Tu veux bien me montrer ?

— Je préfère l'enlever, ce sera plus pratique.

Je l'observe pendant qu'il retire le fin tube transparent relié à la pompe par un patch collé sur sa peau et récupère le dispositif dans sa main.

Il sourit.

— Rappelle-moi de la rebrancher après.

— Entendu, dis-je en promenant les mains sur ses hanches avant de remonter le long de ses côtes.

Il sort la pompe de sa poche et la dépose sur une table basse, non loin de là. Quand il se retourne, je le gratifie d'un long baiser passionné.

— En quel honneur ?

— Parce que j'en ai envie.

Il sourit, reconnaissant les paroles qu'il avait prononcées quand il m'avait raccompagnée chez moi, le soir où tout avait changé.

— En réalité, j'aurais voulu faire autre chose que t'aider à monter dans ma voiture, l'autre soir, Gabriella.

— Pareil pour moi, dis-je en le culbutant sur le dos.

Je descends sa fermeture Éclair avant de lui enlever son pantalon et son boxer dans un même mouvement. J'admire les proportions harmonieuses de son corps et son impressionnante érection. J'embrasse ses cuisses musclées, ses hanches étroites, chaque centimètre carré de sa peau ferme et tiède.

Il m'attire à lui, embrassant mon cou, le creux de mon épaule, mordillant délicatement les pointes de mes seins.

— Gabriella, murmure-t-il, je veux que tu jouisses.

Il me cloue sur le dos et s'allonge de tout son long sur moi. Je lui souris.

— Toi aussi.

— Toi d'abord, rétorque-t-il avec une telle autorité que je me surprends à écarter docilement les jambes. Comme ça ? demande-t-il en embrassant l'intérieur de mes cuisses.

Je soupire.

— Oh oui... J'ai fait un test récemment. Pas d'IST.

— Pareil pour moi. Comme tu mouilles ! soupire-t-il en massant délicatement mon clitoris du bout des doigts. Tu es si douce. Magnifique.

Il m'agrippe les hanches, m'approche de son visage et entreprend de laper en cadence mon clitoris, puis insinue un doigt en moi et se met à aller et venir sans hâte, observant mes réactions pour savoir ce qui me fait fondre et chavirer.

Jonathan s'ingénie à prolonger le plaisir, il me lèche, me goûte, me taquine, me caresse avec ses doigts tout en proférant un tas d'obscénités auxquelles je m'attendais et quelques autres que je n'avais pas imaginées. Je me cambre sous lui, le désir fait pétiller le sang dans mes veines.

J'ai chaud et frissonne en même temps. Je m'abandonne à un tourbillon de volupté qui irradie de partout, jusqu'à mes seins, ma gorge, l'extrémité de mes doigts et de mes pieds.

— C'est si bon..., dis-je en arquant le dos.

— Parfait, lâche-t-il avec un grondement de gorge satisfait.

— C'est trop bon, je répète, quand sa bouche et ses mains accordent leur tempo, sa langue tournoyant sans relâche sur mon clitoris, deux doigts électrisant mon point G. Ne t'arrête pas. Continue comme ça. S'il te plaît, ne t'arrête pas.

Jonathan gémit de plaisir. Me sentir aussi excitée ne fait que l'exciter davantage. Son bassin s'enfonce dans le matelas au rythme de ses doigts et il baisse les paupières, comme en extase. Je voudrais le regarder mouvoir ses hanches comme un désespéré, mais alors qu'il accélère encore le rythme, je ferme les yeux sous l'effet de l'onde de plaisir qui déferle en moi. Je noue mes jambes autour de ses épaules, me soulève à sa rencontre, tout contre sa bouche, et plonge mes doigts dans ses cheveux.

— J'y suis presque. S'il te plaît, Jonathan...

J'explose, haletante, le corps convulsé, tremblant de toutes parts, alors que sa langue s'active toujours, comme s'il voulait prolonger l'instant, jusqu'à ce que je le repousse avec douceur pour lui signifier d'arrêter.

Il se penche.

— Gabriella !

J'agrippe ses hanches pour le rapprocher de moi.

— Jonathan... je n'ai pas d'IST, je te le répète, et je prends la pilule tous les jours.

Je sens son sexe épais, sombre et humide palpiter contre ma cuisse.

— Pas de préservatif alors ? s'enquit-il.

— Je n'aime pas la sensation qu'il procure. Je comprends que c'est important en certaines occasions, mais si tu es d'accord pour ne pas...

— Entièrement d'accord.

Il capture mes seins au creux de ses paumes et se met à ondoyer contre moi, tandis que son membre entame un lent va-et-vient sur mon clitoris, me propulsant vers un nouvel orgasme.

Je suis au bord du gouffre, je me frotte contre lui comme une bête en rut, bredouillant des paroles incohérentes, jusqu'à ce que je parvienne à m'exprimer tout haut :

— Je veux te sentir en moi...

Jonathan m'embrasse fougueusement, passionnément, et commence à me pénétrer. Je suis si étroite que je me mets à paniquer. Ses doigts se

mêlent à mes cheveux et me massent la nuque. Il m'embrasse sur la joue, le bout du nez, les lèvres.

— Détends-toi, Gabriella.

Sa voix résonne dans mon corps, qui obéit instantanément. Il s'enfonce plus loin avec une affolante lenteur.

— Respire, ma belle, me souffle-t-il avant de déposer un baiser torride dans mon cou.

Il est si imposant ! Il m'embrasse, me chuchote des mots doux et se pousse jusqu'au plus profond de ma chair.

Je m'accroche à ses épaules et me cambre instinctivement.

— J'ai tellement envie de toi.

Il m'empoigne les hanches avec vigueur et me pistonne en cadence.

— Moi aussi. Tu es si étroite, délicieusement mouillée et réceptive. C'est divin.

Il me serre contre lui et m'enfile sans relâche. J'en ai le souffle coupé, tandis que mes hanches épousent frénétiquement les siennes.

Ses bras m'étreignent comme dans un étau, m'écrasant de tout son poids sur le matelas pendant que son bassin frotte inlassablement contre mon clitoris. Il embrasse mon cou, ma bouche, mes seins, m'impose un rythme de plus en plus rapide. Je m'enflamme, me tortille, me débats en sanglotant, puis je me contracte autour de lui en spasmes violents, incontrôlables.

Il se retire, puis s'enfonce à nouveau jusqu'à la garde.

— Gabby... je vais jouir...

Il glisse les bras entre mon dos et le lit. Il me défonce, me clouant au matelas à chaque poussée. Il est près de jouir, si près qu'il perd tout contrôle tandis que je l'absorbe en moi.

— Oh, Gabby...

Je passe les mains sous ses fesses pour l'inciter à se laisser aller et assouvir son désir.

— Donne-moi tout, dis-je en lui volant un baiser exigeant.

Avec un dernier coup de reins brutal, il lâche prise et se répand en moi à longs jets brûlants en criant mon nom. Le temps de reprendre notre souffle après ce tsunami, Jonathan s'écarte et me prend dans ses bras. Ivres de bonheur, nous nous dévisageons, incapables de détacher le regard l'un de l'autre.

— C'était hallucinant, je chuchote.

— On ne peut pas mieux dire, renchérit-il entre deux baisers.

Il me fixe en esquissant un sourire.

— Qu'y a-t-il ?

— Enfin, tu es là, murmure-t-il avec un soupir heureux.

Mon sourire est le reflet du sien.

— Oui, et nous venons d'avoir une séance de sexe torride. Qu'ai-je fait pour mériter ça ? J'ai été méchante ? Ou gentille ?

Il rit, m'attire dans ses bras une fois de plus et m'embrasse intensément.

— Les deux.

Je m'écarte, plonge les mains dans ses cheveux et lui lance un regard inquisiteur.

— Tu te rends compte de la chance que nous avons ? Nous nous sommes retrouvés deux fois plutôt qu'une !

Il affiche une expression sérieuse.

— Une chance incroyable, c'est vrai.

— Alors pourquoi cette mine d'enterrement ?

Il me serre plus fort et m'embrasse à nouveau.

— Parce que je connais trop bien les probabilités et les statistiques.

— C'est-à-dire ?

— Il aurait suffi d'un seul faux mouvement, d'un seul faux pas pour passer à côté de toi, explique-t-il, son front collé au mien. Et je ne veux pas de ce monde. Je ne veux pas d'un monde sans toi.

Je capture son visage dans mes mains, les yeux rivés aux siens, brillants de larmes.

— Jonathan, tout va bien, voyons. Je suis là.

Il m'étreint à m'étouffer, le nez enfoui au creux de mon cou.

— Tu sens la tarte aux prunes et à la cannelle, le plus doux parfum au monde.

Je souris et insinue les doigts dans ses cheveux en un geste apaisant.

— Tu as été pas mal stressé, ces temps-ci. Tu devais dissimuler tes projets et refouler tes craintes derrière une façade de dur à cuire.

Le visage dans mon cou, il m'embrasse avec tendresse.

— Je voulais te le dire l'autre soir, quand tu m'as indiqué où tu devais rencontrer ton M. Reddit. Sans parler de ces trois derniers jours. J'ai failli t'envoyer un texto, t'appeler, t'écrire sur Telegram, mais... (il s'écarte sans me quitter des yeux) finalement, je n'ai pas eu le courage. J'ai paniqué. J'avais peur que tu me détestes à cause de la librairie et que tu ne veuilles plus me revoir...

— Jamais de la vie.

Il tripote une mèche de mes cheveux.

— Je le sais maintenant. C'est pour ça que j'ai demandé à Mme Bailey de me conseiller sur la meilleure façon de te l'apprendre.

— Et tu es arrivé à une solution. Nous l'avons trouvée ensemble.

Ses yeux cherchent les miens.

— C'est vrai.

Nous restons allongés un long moment sans mot dire. Seuls brisent le silence le crépitement des flammes dans la cheminée, le bruit de nos respirations et nos chuchotements quand, entre deux baisers, caresses, regards appuyés et éclats de rire, nous reconstituons l'année écoulée, rassemblant le puzzle de nos vies passées et présageant un avenir glorieux.

Jonathan plante un doux baiser sur mes lèvres et désigne du menton le minisapin de Noël posé sur le manteau de la cheminée, scintillant de mille

feux.

— C'est à cause de toi que j'ai acheté un sapin, ronchonne-t-il. Moi, un agnostique impénitent qui, malgré mon sens des affaires, dénonce le consumérisme effréné de cette période de l'année, me voilà avec un arbre de Noël sur ma cheminée ! Tu te rends compte ?

Je dépose un baiser papillon sur ses lèvres.

— Il n'est pas assez riquiqui, à mon avis. Et il manque une étoile grosse comme l'ongle au sommet. C'est très gentil, Jonathan, mais tu n'es pas obligé d'apprécier Noël, tu sais. Je l'aime assez pour nous deux.

Le silence retombe durant une bonne minute. Il me caresse d'un doigt léger, s'attarde sur mes seins dont les pointes durcies se dressent aussitôt.

— Je ne déteste pas les fêtes, explique-t-il. Je n'en ai pas gardé de bons souvenirs, voilà tout. Mes parents ne s'entendaient pas. Ils s'engueulaient comme du poisson pourri, surtout à Noël – des disputes, des hurlements, des claquements de portes, des départs précipités au milieu de la nuit pour ne rentrer que le lendemain.

« Ma sœur Liz, que tu connais, est l'aînée et c'était surtout elle qui payait les pots cassés. Elle s'efforçait de réconcilier tout le monde, de créer une atmosphère festive pour moi. Avec le recul, je trouvais profondément injustes et étouffantes la pression et la culpabilité qu'on nous imposait si nous n'étions pas « joyeux » parce que c'était le mois de décembre et que « Noël approchait ».

J'emmêle mes doigts dans ses cheveux.

— Je suis navrée. Je comprends maintenant.

Il tourne la tête, dépose un baiser dans le creux de ma paume, puis s'empare de mes seins avant de m'embrasser avec douceur.

— Tu n'as pas à l'être, Gabriella. Tout ça pour dire que, même si je n'ai pas gardé de bons souvenirs des fêtes, je pense que ça changera à l'avenir.

Je m'écarte pour le regarder en face.

— Je suis quand même désolée d'apprendre que c'était si dur pour ta sœur et toi.

Il m'embrasse de nouveau, s'efforçant de chasser ces pensées dérangeantes. Je veux qu'il sache que je comprends. Je me redresse et, d'une poussée, je le fais basculer sur le dos et m'installe à califourchon sur ses genoux. Je pose les mains sur ses épaules et louche vers le bas, un sourcil arqué.

Il me décoche un sourire amusé.

— Je vois ce que tu tentes de faire. Mais ce n'est pas tout à fait ça. Voilà qui est mieux, apprécie-t-il en soulevant mon sourcil un peu plus haut de l'index.

— Bon, maintenant, écoute-moi, champion.

— Champion, hein ?

Je ne joue plus. Je pèse de tout mon poids sur lui. Jonathan expire bruyamment et s'agrippe à ma taille.

— Tu m'as entendue. Maintenant que je sais pour quelle raison tu détestes les fêtes, sache que, personnellement, j'adore l'atmosphère joyeuse de Noël, mais pas autant que j'aime... (je m'interromps, craignant de me déclarer trop tôt). Tu es parfait. Reste tel que tu es, Jonathan Frost.

Ses yeux cherchent les miens.

— Je sais bien que tu n'as pas l'intention de m'obliger à changer. Mais il me sera impossible de ne pas aimer *un tout petit peu* plus les fêtes, à présent que je vais les partager avec toi.

Je me mords les lèvres pour ne pas pleurer.

— C'est absurdement gentil de ta part, Jonathan.

Il sourit, m'attire contre lui, m'enveloppe dans ses bras et enroule mes jambes autour de sa taille.

— Gabriella...

Il est à nouveau dur et brûlant entre mes cuisses.

— Jonathan...

Ses lèvres caressent les miennes.

— Gabriella, je t'aime. Je ne m'attends pas à ce que tu partages mes sentiments, mais je tiens à ce que tu le saches.

Je sursaute, stupéfaite, partagée entre la joie et l'émotion, mais il m'embrasse avant que je ne puisse dire un mot, un baiser à couper le souffle, à me faire fondre et bouleverser le monde.

— « En vérité, je ne saurais désigner le jour, le lieu, le moment qui virent naître ce sentiment en moi, récite-t-il. Il était déjà bien puissant que je croyais l'ignorer encore. »

Je sens une douce chaleur se répandre dans tout mon cœur, au bout de mes doigts qui le touchent, mes lèvres qui l'embrassent. Mon amour est comme un lever de soleil sur un sol recouvert de neige.

— *Orgueil et Préjugés*.

— Le meilleur d'Austen.

— Exact.

— La littérature sentimentale renferme bien d'autres pépites, mais *Orgueil et Préjugés*, c'est vraiment top. Tant de frustration, de regrets, d'efforts...

Je cherche à croiser son regard.

— Avant qu'ils ne soient prêts à surmonter leurs préjugés et leurs idées préconçues. À avoir le courage de faire tomber leurs défenses. C'est alors qu'ils se découvrent et tombent follement amoureux.

Il m'embrasse profondément, lentement. Je sens à quel point il me désire.

— Tout est bien qui finit bien, conclut-il.

— Plus de désir non réciproque.

— Plus besoin de courage pour affronter un avenir solitaire. Maintenant, nous sommes deux.

— Ensemble. Je t'aime aussi, tu sais, dis-je à mi-voix.

Il sourit, entortille une boucle de mes cheveux autour de son doigt avant de la porter à ses lèvres dans un baiser révérencieux.

— Je sais.

J'observe ses traits sévères qui s'adoucissent quand il croise mon regard, le sourire éclatant qu'il affiche. J'ébouriffe ses beaux cheveux noirs. Je vois le rouge colorer ses joues. Ses yeux vert pâle pétillent. J'aimerais avoir cent vies pour contempler ce visage et l'adorer.

Nous reposons tous les deux, nos corps moites entrelacés dans les draps froissés. Je tends la main et le caresse tandis qu'il se frotte contre moi.

— Je t'aime, dis-je une fois encore. J'ai envie de toi. De cette façon et de mille autres.

Il gémit, place la main dans mon dos, infiltre l'autre entre nous et entreprend de masser mon clitoris. Je m'accroche à lui et m'empale sur toute la longueur de sa verge.

Plus de fougue ni de frénésie, cette fois, mais une délicieuse lenteur, comme si nous voulions que cela dure éternellement. Les hanches de Jonathan roulent sur les miennes, ses doigts se resserrent autour de moi. Et quand son pouce encercle mon clitoris à la bonne cadence, je m'embrase tout entière.

Il m'enlace, s'enfonce en moi et explose à son tour. Après quoi nous restons allongés dans les bras l'un de l'autre, membres emmêlés, pantelants dans la lumière rougeoyante du feu et des guirlandes scintillantes du plus petit sapin de Noël que j'aie jamais vu.

Je pose la main sur son cœur qui bat à cent à l'heure, sa main recouvre la mienne, j'embrasse l'homme que j'aime. Mon happy end à moi...

Il pose sur mes lèvres un baiser léger et frais comme la neige qui tombe et me murmure ce que je sais déjà du plus profond de mon être...

Je suis son happy end à lui aussi.

Épilogue

Jonathan

Playlist : *Merry Christmas, Marry Me, Crofts Family*

Elle se penche sur le seuil de la porte, le vent d'hiver caresse ses boucles couleur miel et plaque sa robe rouge sur son corps de déesse. Moi qui n'ai jamais été un grand fan des cadeaux, je n'en ai définitivement plus besoin – Gabriella est un don du ciel, un cadeau permanent.

— Joyeux Noël, lance son dernier client de l'autre côté du trottoir, un gamin emmitouflé de la tête aux pieds, portant un cache-oreilles en peluche blanc qui évoque des souvenirs et me rend nostalgique.

— Joyeux Noël ! répond Gabriella tout sourire en agitant la main.

Comme toujours, sa joie de vivre est telle une flèche qui me transperce le cœur.

Et comme toujours, elle va attraper froid dans sa robe trop légère.

— Madame Frost !

Elle regarde par-dessus son épaule. Mon Dieu, qu'elle est belle avec sa foison de boucles ondulant dans son dos, ses yeux noisette étincelants et ses joues creusées d'adorables fossettes.

— Oui, Monsieur Frost ?

— J’apprécierais que le réveillon du nouvel an que je projette de passer avec ma femme ce soir ne soit pas gâché par un cas d’hypothermie...

— Voyons, tu exagères. J’ai eu quelques frissons pendant la rando du solstice d’hiver. Rien à voir avec l’hypothermie.

— Ce n’est pas l’avis de June.

Elle roule comiquement les yeux, me tourne le dos et adresse de grands gestes à l’enfant sur le trottoir.

— June et toi êtes surprotecteurs jusqu’à la tyrannie, objecte-t-elle.

Je passe derrière elle et enroule mes bras autour de ses hanches.

— Et aussi des pragmatiques qui t’aiment en dépit de ta manie de patauger dans la neige jusqu’à la taille. On rentre ?

Gabby soupire et me suit sans rechigner. Je me dépêche de fermer la porte derrière nous. Une fois à l’intérieur, comme par hasard, elle est prise de frissons, glisse ses bras autour de moi et se blottit contre ma poitrine pour se réchauffer.

— Se geler les fesses pour un client, non, vraiment ! je marmonne entre mes dents.

— Dire au revoir au libraire donne le sentiment d’être quelqu’un de spécial, apprécié à sa juste valeur, rétorque-t-elle sur un ton pincé. C’est ce qu’on appelle une expérience client positive, une des raisons pour lesquelles, selon nos études de marché, la clientèle revient dans les magasins traditionnels. Quelqu’un ici doit se dévouer pour que ça arrive, vu que l’autre cogérant est un ours grognon.

Je lui frictionne les bras.

— Tu devrais le virer.

Elle me gratifie d’un sourire époustouflant.

— Je pense que je vais le garder. Il donne peut-être l’impression de faire plus de mal que de bien en réservant un accueil glacial aux lecteurs qui feuilletent ses livres...

— Nos livres. Une librairie, ce n'est pas une bibliothèque, je te signale. Il est interdit de feuilleter les livres avant de les avoir payés.

Ses doigts s'infiltrèrent dans mes cheveux.

— Nos livres, si tu veux. Pour en revenir à ce type, il ne faut pas se fier aux apparences. Au départ, j'ai pensé que c'était un vieux grincheux, mais en fait, il a un cœur d'or. Grâce à des investissements judicieux, il a rendu cette librairie économiquement rentable au cours des dix dernières années. Et ensuite, tu ne devineras jamais ce qu'il a fait. Il a commencé à *donner* de l'argent !

Je siffle entre mes dents pour l'amuser.

— Et il y a pire encore, poursuit-elle entre deux éclats de rire. Il a eu le culot de créer avec moi une fondation pour aider... écoute ça... (elle incline la tête avec un air de conspirateur) les plus démunis pendant l'hiver. Ceux qui ne peuvent pas payer leurs factures de chauffage et d'électricité ou se procurer des manteaux, des bottes, des bonnets et des gants. Et un fonds spécial destiné à acheter des cadeaux aux enfants des familles démunies.

— On dirait que c'est un sacré numéro, celui-là.

Elle se pend à mon cou et se balance d'un côté à l'autre.

— Oh, c'est le cas. Mais je l'aime tellement.

Mes mains glissent le long de sa taille, je l'entraîne à reculons vers la porte et la plaque contre le battant.

— Jonathan ! À quoi penses-tu ? On va traumatiser un pauvre enfant qui voudrait entrer acheter un livre...

— La librairie est fermée.

Je retourne le panneau, tire le verrou, puis soulève Gabby dans mes bras vers notre dernière acquisition : une échelle en bois coulissante pour atteindre les rayonnages supérieurs. Histoire de satisfaire le fantasme de Gabriella de recréer le moment où Belle découvre la bibliothèque dans *La Belle et la Bête* et le mien : m'installer au coin du feu et mater sous sa jupe.

— On ne peut pas fermer comme ça, proteste-t-elle. Nous avons un objectif financier à atteindre, Monsieur Frost. Nous risquons de perdre de substantiels bénéfices.

— J'adore quand tu me parles d'argent. Par chance, après avoir longuement et durement... (je l'installe en équilibre sur un barreau de l'échelle, fais glisser sa robe le long de ses cuisses jusqu'à ses hanches magnifiquement voluptueuses, puis lui écarte les jambes pour qu'elle puisse sentir et apprécier mon discours au second degré) étudié les chiffres, j'ai calculé que nous pouvons nous permettre de perdre quinze minutes de chiffre d'affaires.

Elle hausse un sourcil.

— Quinze minutes ? Tu ne présumes pas un peu trop de ton pouvoir de séduction après toutes ces années, Jonathan Frost ?

— Tu as sacrément raison !

Elle renverse la tête contre l'échelle tandis que j'embrasse sa gorge, abaisse le décolleté de sa robe et dévoile ses seins. Je cueille et agace tour à tour les pointes entre mes lèvres, en écho au mouvement de mes doigts décrivant des cercles nonchalants au creux de ses cuisses, ce qui la rend folle de désir.

— En quel honneur ai-je droit à un orgasme en milieu de matinée ? demande-t-elle, un sourire rêveur sur son beau visage.

— Tu as été très vilaine, Gabriella.

Elle se mord les lèvres.

— À cause d'une petite blague de Noël ?

— C'était un contrôle fiscal qui avait l'air parfaitement authentique jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'il était adressé à Jonathan Scrogneugneu McGrinch.

Elle glousse.

— C'est pour t'obliger à ne pas t'endormir sur tes lauriers, Frost.

Je lui mordille le cou, puis dépose un baiser incandescent au creux de sa gorge.

— Tu as de la chance que je t’aime.

— Une chance folle. Tu veux bien me rappeler jusqu’à quel point ?

Elle promène ses mains le long de mon dos, puis plus bas, m’attirant à elle. Elle défait ensuite la boucle de ma ceinture en veillant, tel un pickpocket sexy, à transférer la pompe à insuline fixée sur ma hanche dans la poche arrière de mon pantalon, par mesure de précaution. Avec une exaspérante lenteur, elle dépose un baiser sur ma pomme d’Adam, puis s’attaque à ma braguette et libère ma queue, qui palpite douloureusement.

Au moment où je m’enfonce en elle, nous poussons tous les deux un soupir de soulagement.

À combien de reprises ai-je fait cela dans toutes sortes de lieux et de façons possibles ? Et pourtant, à chaque fois, j’ai envie d’assouvir sur-le-champ le désir qui me submerge au point d’en perdre la tête.

Dès la première poussée, ses yeux se ferment. Elle plonge les mains dans ma chemise et se mord les lèvres. Fort. Ce qui m’arrache un gémissement rauque.

Je sens ses muscles intimes se crisper autour de moi, une vraie torture, mais elle adore ça et je ne peux plus m’en passer. Je m’agrippe à l’échelle et l’enlace de mon bras libre.

— Accroche-toi !

Elle rit.

— Certainement pas.

Après une autre contraction et un nouveau coup de boutoir vigoureux...

— Gabby !

Ses lèvres pulpeuses s’entrouvrent et ses yeux noisette de chatte cherchent les miens. Du pouce, j’appuie sur son clitoris en décrivant des cercles de plus en plus rapides (elle adore ça), ce qui la fait se convulser autour de moi. Elle me chevauche avec fougue dans une course folle vers le

plaisir, au milieu des grincements de l'échelle et de ses cris inarticulés. Elle hurle mon nom en gémissant des bribes de phrases incohérentes, « oui », « s'il te plaît », « je t'aime », jusqu'à ce qu'elle bascule dans l'orgasme où elle me propulse avec elle.

Après avoir fait une rapide toilette et rajusté nos vêtements, je la soulève dans mes bras pour l'installer dans un fauteuil devant le feu.

— Ça rime à quoi ? questionne-t-elle d'une voix langoureuse de chatte repue, les bras autour de mon cou, la tête reposant sur mon épaule.

Je ne m'en lasse pas.

— Parce que te porter pour franchir le seuil de notre appartement après le mariage est largement insuffisant.

Elle rit.

— Après cette prouesse sexuelle sur l'échelle, je t'épouserai sans l'ombre d'une hésitation si c'était à refaire, Jonathan Frost.

Je l'embrasse avant de la déposer sur le sol.

— Je sais, mais c'est réconfortant d'apprendre que tu m'as épousé il y a des années pour d'autres raisons que mes mesures capitalistes drastiques destinées à te mettre à l'abri du besoin avec du lait chocolaté.

Elle m'enlace la taille en me couvrant de baisers.

— Du chocolat chaud, bougonne-t-elle avec une mauvaise humeur feinte. En parlant de mesures capitalistes drastiques, je ne suis pas certaine d'arriver un jour à te pardonner ce que tu as fait après notre mariage.

Je m'affale dans un fauteuil et la juche sur mes genoux.

— Gabriella, ce que j'ai fait, comme tu dis, était un cadeau de mariage.

Elle retire ses bottines et se love contre ma poitrine, là où est sa place. Du bout de l'index, elle effleure mon alliance – une large bague en or blanc avec des flocons de neige gravés à l'intérieur, une réplique exacte du mince anneau qui orne son doigt.

— Acheter cet endroit est si romantique et en même temps impardonnable, Monsieur Frost. Mais j'essaie de passer l'éponge. Le passé

est le passé. En tout cas, c'était le plus merveilleux des cadeaux. Je ne pourrai jamais te rendre la pareille.

— Gabriella, amour de ma vie, c'est déjà fait.

Elle penche la tête avec un petit sourire en coin.

— De quoi parles-tu ?

Je pose sa main sur mon cœur et l'embrasse avec ardeur.

— De toi.

FIN

Remerciements

J'ai eu un grand plaisir à rédiger l'histoire de Jonathan et de Gabby. Je n'avais encore jamais écrit une nouvelle d'un point de vue exclusivement féminin, et une romance de Noël en plus. Je me suis lancée dans cette entreprise un peu comme on descend une pente à ski pour la première fois – une expérience intimidante, palpitante, qui débute avec une certaine appréhension et se termine dans l'exaltation, avec la certitude de devoir recommencer. Je suis absolument ravie de la tournure qu'ont prise les événements et suis très reconnaissante envers ceux qui ont contribué à la rendre possible.

Mes sincères remerciements vont à Michelle, à Jessica et à toute l'équipe de Kobo qui ont suivi chaque étape de ce projet, à mon irremplaçable éditrice, Jackie, et enfin, surtout, à ma fantastique agente, Samantha. Sans oublier Ellie et Izzy, dont les commentaires sur la structure, les nuances et la représentation de cette romance ont été inestimables.

Enfin, je remercie de tout cœur les lecteurs qui rendent cette aventure possible. J'apprécie chacun de vos courriels, chaque commentaire aimable et attentionné, chaque message sincère, et je vous aime au-delà des mots.

XO,

Chloe

À propos de l'auteur

Chloe écrit des romances qui expriment sa conviction que chacun a droit à son histoire d'amour. Ses récits débordent de chaleur, de générosité, d'humour, et mettent souvent en scène des personnages neurodivergents comme elle. Quand elle n'est pas en train de réfléchir à son prochain livre, Chloe se balade dans la nature, joue au football et profite de sa famille et de ses chats espiègles.

Pour recevoir les dernières nouvelles de Chloe, ses plus récentes parutions et ses offres spéciales, consultez son site web (www.chloeliese.com) et inscrivez-vous !

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

La série sulfureuse des *Frères Bergman*.

Only When It's Us (Book 1)

Always Only You (Book 2)

Ever After Always (Book 3)

With You Forever (Book 4)

OceanofPDF.com

© Chloe Liese, 2021
© Kobo Originals pour la traduction française, 2022
Illustration de couverture par Leni Kauffman
Design de couverture par Monika Roe

EAN : 9781774537855

Site internet : www.kobo.com/originals

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

OceanofPDF.com

-
1. Je t'attendrai, cher Père Noël, descends vite par la cheminée, ce soir.

OceanofPDF.com